

LE PANTIN DU DIABLE



Z. Hippius Merejkovsky

ZÉNAÏDE HIPPIUS

LE PANTIN
DU DIABLE

Traduit du russe et préfacé par
PAUL DE CHÈVREMONT

2e édition

nrf

GALLIMARD
Paris — 43, rue de Beaune

PRÉFACE

Les idées extrêmes ont d'ordinaire, dans leur jeunesse, un charme mystique qui les fait d'abord adopter et servir par des gens illuminés, ce qui est fatal, et désintéressés, ce qui est respectable. Ceux-ci se font, à l'occasion, tuer pour elles, et forment un groupe désolant et absurde de martyrs. Elles exercent, d'autre part, un attrait singulier sur une catégorie de sceptiques, qui, tout en n'y croyant que peu ou prou, se laissent entraîner vers elles par un dilettantisme, une curiosité ou un désœuvrement dépourvus d'ambition autant que de prudence. Ceux-là font de l'art pour l'art, renchérissent sur les autres, et, engagés plus qu'ils ne se le figurent eux-mêmes dans la pièce tragique, risquent un mauvais coup sans nulle raison appréciable.

Ce n'est que plus tard, une fois le terrain déblayé par ces deux équipes également à plaindre, que surviennent les véritables avertis, sachant dégager le côté pratique de l'affaire, ce qui veut dire que, loin d'en mourir, ils en vivent, et tuent à leur tour quiconque n'est point de leur avis.

Le roman de Mme Hippius nous montre quelques-uns de ces candidats martyrs du premier stade, plus un de ces dilettantes sceptiques — qu'allait-il faire dans cette galère ! — et qui meurt d'y être allé, sans avoir même la consolation d'une ardeur ou d'une foi.

Ce dilettante, Youri, est, en réalité, et dans

son scepticisme, plus extrême que les vrais adeptes qui l'entourent. Ses principes — qu'on pourrait qualifier d'absence de principes — sont d'une simplicité effrayante. Ils conduisent au néant, avec la prétention, par surcroît, d'en rire. Danse exactement macabre, avec musique, fleurs et parfums au bord d'un trou. Plaisir aussi, de se regarder dans la glace, inconscient Pétrone satanique. Un Mikhaïl doute des moyens, non du but. Youri doute des uns et de l'autre. Ce faisant, il s'imagine être très fort. Mais Satan l'est plus que lui. Satan qui, d'après Dostoïevsky, cherche toujours à s'incarner, entre dans la peau de ce fantoche, d'ailleurs nécessaire à ses fins, et Youri n'est que le pantin du Diable.

En dehors des leçons et des pressentiments qu'offre ce livre, paru en 1912, *ce qui permet à chacun d'en tirer, selon son goût, la moralité qu'il lui plaira, nous pensons qu'il réunira les suffrages de tout lecteur objectif au point de vue de l'étude des caractères et d'un milieu essentiellement étrange. Le talent de l'auteur est remarquablement fait d'observation incisive, de sensibilité amère dans la peinture des paysages et des âmes. Fréquemment ironique, avec des haltes émues devant la misère ou la fraîcheur d'un sentiment, il atteint dans les derniers chapitres de ce roman, grâce au raccourci et à la simplicité de la mise en œuvre, à une grandeur digne des maîtres de l'angoisse et du mystère de la peur.*

Ces qualités n'étonneront point lorsque nous aurons dit la place éminente occupée par Mme Hippius parmi les écrivains russes contemporains et la part considérable qu'elle a prise au mouvement d'idées et à la création de formules artistiques qui, dans les premières années du XXe *siècle, ont régénéré une littérature au seuil de l'engourdissement. Ses premières poésies sus-*

citèrent des critiques passionnées. De conception et de forme aussi raffinées qu'originales, elles furent traitées d' « école de la décadence ». Puis, peu à peu, vinrent les disciples. Des revues d'avant-garde comme la « Viésy » (La Balance) et les « Severnyie Tsvéty » (Les Fleurs du Nord), consacrèrent leurs efforts à propager et affirmer la doctrine littéraire de Mme Hippius. Après la publication de son premier recueil de contes et de poèmes intercalés, qui obtint un succès retentissant, elle fonda une revue, la « Novyi Pout » (La Voie nouvelle), dans laquelle elle se chargea de la critique.

L'œuvre de Mme Hippius se compose de cinq volumes de nouvelles, quatre de poésies, trois romans, une pièce de théâtre (l'Anneau vert), et d'un recueil de critique, non compris un nombre extrêmement important d'articles disséminés dans la plupart des périodiques de Pétrograd et de Moscou.

Nous ajouterons qu'au cours des années 1906 *et* 1907, *Mme Hippius a rédigé la rubrique « Les Lettres russes » au* Mercure de France, *ajoutant ainsi à ses titres — élégance qui ne saurait nous laisser indifférents — celui d'écrivain français.*

Paul de CHÈVREMONT.

I

YOURI [1]

ILS faillirent se heurter — tous deux marchaient si vite.

Ils levèrent les yeux l'un vers l'autre. La jeune fille — vêtements modestes, presque pauvres — parla la première :

— Bonjour. C'est vous?

— Natacha !... Je ne vous aurais pas reconnue... Il y a si longtemps...

— Longtemps... oui... Mais vous — vous êtes toujours le même ! Vous avez toujours dix-sept ans.

A la vérité, il avait un charmant visage ; si jeune... un visage de fille...

— Tant mieux. J'ai cependant vingt ans passés... Et vous habitez ici, à Paris?

Mais Natacha semblait déjà regretter son premier mouvement. Elle dit d'un ton vague :

— Oui... Et voilà que nous nous sommes rencontrés... Nous nous rencontrerons peut-être encore, Dvoïékouroff... Et maintenant, je...

— Vous voulez me dire adieu? A votre aise. Je ne serais pas venu vous chercher, Natacha, je vous le dis comme je le pense. Pourtant, puisque nous voilà, bavardons un peu. Je vous

---

(1) Youri, Youroulia, Yourotchka, Yourka, diminutifs de Georgi (Georges).

avais oubliés, et vous, et Mikhaïl, et les autres, et un peu aussi... ce que j'étais alors pour vous tous. Je l'avais simplement oublié, ne songeant qu'à la minute présente. Mais il m'a suffi de vous rencontrer par hasard pour que je sois heureux tout à coup de me souvenir. Pourquoi faire fi d'un hasard agréable?

Il eut un charmant sourire, intelligent et lumineux.

Natacha, elle-même, sourit involontairement.

— Je repars pour la Russie, continua-t-il. Désormais pour longtemps, sans doute. Nous ne nous reverrons plus, peut-être.

— Pour la Russie? dit Natacha, rêveuse.

Ils marchèrent côte à côte, lentement, sur le large trottoir, bousculés par le flot, si vivant à cette heure, de la foule juvénile et peu élégante du grand boulevard voisin de la Sorbonne. Le crépuscule parisien tombait, d'une pâleur hivernale.

— Eh bien, Natacha? On se quitte?

Elle se tut.

— Allons, venez tout de même ; asseyons-nous un moment. Tenez, voici le Luxembourg.

Ils franchirent la rue, se dirigèrent vers la grille du jardin.

Un coucher de soleil, pressé, rouge-clair et froid, à travers l'ombre grise des arbres ; un bruit glacé de branches nues, pareil à un entrechoquement de petits os — tout à fait une pleine nuit de mai à Pétersbourg (1).

— Parlez-moi de vous, dit Natacha, frissonnante.

Ils prirent place sur un banc, près du bassin.

— Eh bien, voilà : ici, je me suis occupé de chimie.

— De chimie? s'étonna-t-elle.

---

(1) A l'époque des nuits blanches. — *N. d. T.*

— Oui, oui... Vous vous rappelez probablement que j'ai commencé par étudier la philosophie en Allemagne? Eh bien, la chimie est plus facile. Je m'en suis rendu compte. Pour la philosophie, j'en sais assez comme cela. Mais quelle ennuyeuse conversation, n'est-ce pas? Philosophie, chimie, tout cela doit vous être bien égal... Et c'est à moi de savoir quelles études me conviennent le mieux.

— Vous allez en Russie?

— Oui. Il faut que j'en finisse avec l'Université de Pétersbourg. Pétersbourg !... j'ai le désir d'y vivre... Vous êtes seule ici, Natacha? Mais Mikhaïl? Mais... les autres?... Où sont-ils?

Ceux auxquels, d'un ton de négligence affectée, faisait allusion Youri Dvoïékouroff, étaient des révolutionnaires russes. Il fraya jadis avec eux. Lors des troubles de 1905-06, il lui arriva, joyeusement et sans crainte, de leur venir en aide. L'émeute étouffée, Youri perdit de vue ses amis. Quelques-uns furent arrêtés, d'autres reprirent leur existence de rebelles, le reste s'enfuit à l'étranger. Quant à Youri, il passa inaperçu et ne fut point inquiété. Il oublia d'ailleurs rapidement cette aventure. Il se rendit à Paris, y séjourna pour ses affaires personnelles. C'est alors qu'y rencontrant Natacha, il venait de se rappeler Mikhaïl. Il apprit ainsi que Natacha et son frère étaient tous deux des « hors la loi ».

Natacha demeura quelque temps sans répondre à la question de Youri.

— Je n'en sais rien, fit-elle enfin, d'un ton évasif.

— Vous ne voulez pas me le dire? Bien. Ce n'est pas nécessaire. Je ne suis pas curieux. Vous et eux, Natacha, représentez pour moi le passé... un passé cher, agréable et vivant, c'est pourquoi je voulais me le rappeler, voilà

tout. Mais plus je vous regarde, plus j'ai idée que vous avez assez de ma conversation? Quelle triste mine vous faites...

— Non, restez... C'est parce que je suis habituée à avoir peur de tout que je vous parle ainsi, Youroulia. Pourtant, vous, on n'a pas besoin de vous craindre... Vous êtes heureux.

— Je suis heureux, dit-il simplement.

— Et vous ne mentez jamais?

— Si, je mens quand il le faut... Mais seulement quand il le faut.

Natacha se leva.

— Cher Youroulia, cet entretien, en ce moment, ne me donne aucune joie. Il est préférable que nous nous quittions. Écoutez seulement : vous allez à Pétersbourg, n'est-ce pas? Bien. Cherchez-y mon frère. Je vous enverrai demain un petit paquet pour lui. Cela va? Où demeurez-vous?

Youri se leva aussi. Il était grand, mince et robuste comme un jeune sapin.

— Je demeure tout près d'ici, mais je vous en prie, Natacha, ne m'envoyez pas ce paquet. Je ne chercherai pas Mikhaïl. Je n'ai pas besoin de lui. Oh, n'ayez pas de chagrin, ma chère, j'en serais désolé. Je parle comme je pense. Si Mikhaïl a besoin de moi, c'est lui qui me cherchera et je ne me déroberai pas. Mais comprenez-moi bien... Quel plaisir aurais-je à présent à me mettre en quête de Mikhaïl, à lui apporter, à lui remettre ce paquet? C'est une chose qui ne me regarde pas, et les choses de ce genre je les oublie, je m'en acquitte détestablement. Ne vous fâchez pas, ma chère...

Natacha se mit à rire. Elle se rassit. Elle se rappelait tout à coup ce Youri, tel qu'elle l'avait connu naguère, si différent de son entourage, à elle. Elle se rappelait quelle joie, quelle

curiosité c'était alors pour elle de le regarder, de l'entendre. Tous l'aimaient, on ne savait pourquoi. Elle, Natacha, l'observait plus qu'elle ne l'aimait. Puis tout cela s'était oublié. On avait déjà tant vécu depuis ce temps-là...

— Vous riez... Vous n'êtes pas fâchée?

— Non, non. Allons, quelle sotte je suis. Vous voilà, je vous reconnais... Ne parlons plus de paquet. Le printemps prochain, j'irai, moi aussi, à Pétersbourg. Si Mikhaïl ou moi avons alors envie de vous voir, nous vous trouverons bien.

— Voilà qui sera parfait. Tenez, maintenant, je me sens plus à l'aise avec vous que tout à l'heure. Et pourtant non, ce n'est pas comme autrefois. Vous avez l'air de souffrir... Oh, Natacha !... Pourquoi? Je ne suis cependant pas un étranger pour vous... je connais aussi Mikhaïl...

— Qu'en savez-vous?

Youri se tut. Il n'avait plus envie d'ouvrir la bouche. Cela devenait pénible. Il aimait bavarder mais cette sorte de discussion lui était désagréable. Un instant à peine venait de s'écouler depuis leur rencontre, que déjà, au souvenir du passé de Natacha et de son frère, il envisageait clairement ce qu'ils devaient être aujourd'hui, à la suite des ravages révolutionnaires et des désenchantements intimes. Cela valait-il la peine d'en parler?

— C'est toujours le Mikhaïl de naguère, dit Natacha.

— Allons, oui, oui. Peut-être n'est-il pas comme naguère, mais il vit comme naguère, de devoir. Il est prisonnier du devoir.

— Que faire? Comment vivre? dit tout bas Natacha.

— Ah, je n'en sais rien. Je ne donne pas de conseils aux autres. Contentez-vous de vivre

simplement, sans essayer de croire à quelque chose. Vous êtes une sceptique, Natacha, mais d'un scepticisme noir et sans gaieté. Vous n'avez jamais eu foi en quoi que ce soit et cela vous irrite contre vous-même... Vous êtes malheureuse, malheureuse.

Il la considéra d'un air de tendre pitié.

— Adieu, mon amie... Vous êtes tout de même harmonieuse ; à votre manière...

Il avait hâte de partir. Les évocations du passé ne le tentaient plus. Elle était vraiment trop triste. Cela devenait lugubre.

— Vous me plaignez, dit Natacha. Moi, de mon côté, je vous ai souvent envié. Mikhaïl, non.

— Je suis heureux parce que je le veux, dit Dvoïékouroff. Parce que j'ai choisi de l'être. Ne devrait-on pas avoir un souci plus calculé...

— De soi-même? suggéra Natacha.

— Hé, de qui donc?

Natacha le regarda, pensive et comme incrédule. Elle demeurait immobile, ses yeux clairs devenus vides.

— Youroulia, dit-elle soudain, vous rappelez-vous Khessia?

Il fronça les sourcils, une ombre passa sur son visage.

— Quelle soif vous avez de remuer les souvenirs désagréables. Oui, je me la rappelle, cette petite juive. Pourquoi diable s'est-elle amourachée de moi ! Il m'a été impossible de lui rendre la pareille. Elle ne me plaisait en aucune façon. D'ailleurs, cela ne vous regarde pas. En vérité, Natacha, je regrette de vous avoir rencontrée. Vous ignorez toute joie de vivre, vous n'êtes bonne qu'à broyer du noir.

Il fit le geste de partir, mais revenant sur ses pas :

— Je ne veux pas d'aigreur entre nous,

reprit-il affectueusement. Vous êtes pour moi le cher passé, toute une page de ma vie. Rappelez-vous quel temps ce fut, et comme nous étions alors heureux de nous voir. Nous étions tous vivants, jeunes, joyeux...

— Croyants... dit doucement Natacha.

— Oh quant à cela ! Ma foi d'alors ne valait pas mieux que celle d'aujourd'hui. Cependant j'étais avec vous. J'ai prononcé de grands mots, soutenu vos idées? Vous ai-je jamais déçus, même aux heures de Moscou, derrière les barricades, quand nul ne pouvait répondre d'un jour, quand j'exécutais vos ordres, et vous — parfois — les miens? mais ne vous disais-je pas franchement, aussi, que je n'étais pas des vôtres, que, jusqu'à la mort, je ne me dévouerais jamais à la cause de la révolution... que, comme vous...

— Dans ces moments-là, il ne s'agissait guère de raisonner...

— Non... et cependant, je profitai d'un instant pour vous avouer la vérité, à vous et à Mikhaïl. Je vous dis que ce n'était pas à vous que j'appartenais, mais à moi-même. Je servais votre cause parce que cela me plaisait momentanément, et parce qu'une telle cause doit séduire un jeune homme. Rien de plus ! Et je reconnais en toute indépendance que sans cela ma jeunesse aurait été vide, c'est-à-dire ma vie. Vous vous rappelez?

— Oui, dit tristement Natacha. Vous avez raison. Mais Khessia est excusable d'avoir cru en vous, de vous aimer...

Dvoïékouroff haussa les épaules, impatienté. Il aurait voulu dire que Khessia était, en effet, excusable, et, aussi, que tout cela n'avait pas d'importance. Mais il garda ces deux appréciations pour lui.

— Voici qu'on ferme, dit Natacha. Il est

temps. Adieu, je m'en vais. C'est égal, ajouta-t-elle résolument, je ne regrette pas notre rencontre. Soyez ce que vous êtes si vous ne pouvez être autrement... Et soyez heureux !

— Je le serai.

Il lui serra énergiquement la main et, souriant, la suivit du regard.

Elle s'en alla, grise dans la grisaille crépusculaire ; svelte, distinguée, malgré la simplicité de sa mise, elle ressemblait à quelque princesse déguisée.

Youri descendit le boulevard où les lampadaires qui venaient de s'allumer coloraient la foule de reflets bleus et jaunes.

Il pensait : « Khessia, hum... Natacha m'aurait plu davantage. Son harmonie... ou son manque d'harmonie a du charme. Pourquoi cette idée-là ne m'est-elle pas venue?...

— *Oh, le joli garçon* ! [1] lança, en passant, une fille dont les yeux brillèrent.

Youri sourit par habitude et poursuivit son chemin, songeant encore à Natacha, puis peu à peu, cessant bientôt de songer à elle...

---

[1] En français dans le texte. — *N. d. T.*

II

L' " ÉTUDIANT "

LE vieux sénateur Nicolas Yourévitch Dvoïékouroff avait le visage rasé, flasque, la vue basse et souffrait désespérément de la goutte. Cette goutte le clouait dans son fauteuil et, depuis longtemps déjà, il n'avait mis le pied hors de sa chambre.

On l'oubliait. Il s'en rendait compte. De dépit ou d'ennui, il passait ses journées à griffonner l'on ne savait quoi, mémoires ou écrivasseries quelconques, ayant refusé de se servir de secrétaire.

Il était avare et pauvre, solitaire et renfrogné. Personne, si ce n'est sa fille Litta, ne pénétrait d'ordinaire, de toute la journée, dans son appartement.

Cet appartement, que lui cédait la comtesse, sa belle-mère, était particulièrement morne et sans beauté, malgré la solennité taciturne de hauts plafonds et de lourds meubles anciens et sombres.

Litta, âgée de seize ans, habitait chez sa grand'mère. La comtesse, sitôt la mort de sa fille, avait pris possession de l'enfant ; elle ne lui pardonnait point d'être une Dvoïékouroff, mais tenait cependant, en souvenir de la défunte, à lui faire donner une éducation convenable.

Quant à son gendre, le sénateur Nicolas Yourévitch, la sèche et vieille dame lui consacrait une calme et même peu explicable anti-

pathie. Ils demeuraient des mois sans se voir.

Chose curieuse, à l'égard de Youri, issu d'un premier mariage de Nicolas Yourévitch, la comtesse manifestait, depuis des années, une tendresse toujours plus grande. Était-ce parce que sa mère était pauvre, mais « de bonne naissance », — d'ailleurs mésalliée par la suite avec ces « Dvoïékouroff », — était-ce simplement parce qu'il lui plaisait, toujours est-il qu'elle parlait de Youri avec bienveillance et qu'elle avait confiance en lui.

« *Décidément, ma petite, c'est un garçon très bien élevé* » [1], répétait-elle après chaque « audience », en remuant la tête de façon significative. Youri lui plaisait.

Litta rougissait de contentement. A elle aussi, son frère plaisait. A qui pouvait-il ne pas plaire?

Il n'entra jamais dans la tête de Nicolas Yourévitch, et encore moins dans celle de la comtesse, que l'on pût limiter en quoi que ce fût la liberté dont jouissait Youri. Il en usait de sa propre autorité, comme d'un bien imprescriptible. Depuis l'âge de dix-sept ans, il avait même accoutumé de ne mettre personne au courant de ses allées et venues, de ses faits et gestes. Il ne demandait jamais d'argent, ce qui était apprécié de la comtesse, et son père admettait comme une chose toute naturelle et sans en prendre souci, que Youri se contentât de sa mensualité de cent roubles.

Au surplus, lors des deux premiers voyages que Youri fit à l'étranger, en Allemagne, puis à Paris, Nicolas Yourévitch lui alloua-t-il quelques subsides supplémentaires auxquels la comtesse en ajouta quelques autres sans se faire prier.

Dès son retour de Paris, à la fin de l'hiver,

---

[1] En français dans le texte. — *N. d. T.*

Youri annonça qu'il avait retenu, pour ses travaux, une chambre dans le quartier des Iles. Cela ne voulait pas dire qu'il déménageait, mais, simplement, qu'il ne reviendrait pas régulièrement passer la nuit à la maison. Voilà tout.

Le père ne dit mot, la comtesse ne fit aucune objection, Litta, secrètement, en eut du chagrin. Et ainsi allèrent les choses.

C'est dans cette chambre que Youri se trouvait, un soir d'avril, en compagnie de son ami et parent Sacha Levkovitch.

— Tu as là une installation parfaite, une vraie chambre d'étudiant, disait mélancoliquement Levkovitch. Seulement, on ne t'y trouve jamais. Je suis allé chez toi : personne. On m'a donné ta nouvelle adresse, et c'est pour la troisième fois que je viens ici.

— Tu as besoin de quelque chose?

— Mais non. Ça va... Songe donc que je ne t'ai encore vu que deux fois depuis ton retour.

La chambre est peut-être parfaite, mais un peu étroite. Dans un coin, une grande table couverte de pots et de flacons. Youri en vêtement d'intérieur, allongé sur un divan de molesquine, fume une mince cigarette. Levkovitch, quoique débarrassé de son sabre, est gauchement assis sur le bord d'une chaise, les jambes recroquevillées.

— La chimie?... interroge-t-il en louchant vers les fioles.

— Oui... Ici, au moins, on peut s'occuper de quelque chose de sérieux !

Levkovitch est un cousin, issu de germain, de Youri. Il n'a pas trente ans. Auprès de Youri pareil à une svelte flûte à champagne, Levkovitch ressemble à un gros verre épais et ordinaire, au pied court.

Son visage, quelque peu enfantin, n'est ni spirituel, ni bête. Il est simple, et c'est tout.

De tels êtres savent aimer profondément, et sans arrière-pensée.

Levkovitch est officier. Eût-il suivi toute autre carrière, que son langage, ses habitudes en eussent été changés, non lui-même.

Ils se rencontraient rarement, mais Levkovitch avait un culte pour Youri. Il croyait en lui, sollicitait ses conseils. Chez Youri, l'amitié affectait une allure protectrice et condescendante. Il était sobre de paroles avec Levkovitch. En revanche, il l'écoutait patiemment et le défendait en toutes circonstances.

— Je suis toujours occupé, Sacha, dit-il avec douceur. Tu aurais dû m'écrire un mot, nous aurions convenu de quelque rendez-vous.

— Ne viendras-tu pas chez nous? fit tristement Levkovitch.

Et, sans attendre la réponse :

— Pourquoi n'es-tu plus le même à mon égard? continua-t-il d'un ton précipité. Bien, admettons que tu sois le même... pourtant, il y a quelque chose... J'ai décidé de te demander... Ça ne peut pas continuer ainsi.

— Me demander quoi?

— Voici. Lorsque tu es revenu et que je t'ai annoncé mon mariage, cette nouvelle a paru, d'abord, te faire plaisir. Puis, apprenant que c'était avec Moura, tu t'es écrié : « Tu as tort. » Depuis, tu n'es pas venu me voir. Et moi qui étais si heureux, si heureux... Dis-moi, que signifiait ton exclamation?

— Si tu es heureux, Sacha, cela suffit. Je me suis trompé. Te connaissant et connaissant un peu ta femme, je pensais que vous aviez tort de vous marier, un point c'est tout... que ton amour pour elle était regrettable...

— Pourquoi regrettable?... Non, tu le diras... Et elle qui, au contraire, parle si gentiment de toi, si gentiment...

— Mais je ne dis aucun mal d'elle, moi non plus. Je l'ai un peu connue dans le temps, et il me semblait simplement que vos caractères étaient opposés. Je ne désire que ton bonheur, Sacha. Tu n'es pas trop exigeant, mais vraiment, vieille bête, tu es incapable de juger ce qui te convient ou non. J'ai du dépit, parfois, de tant me préoccuper à ton sujet.

Levkovitch se mit à rire.

— J'ai su trouver moi-même mon bonheur... et l'amour. Merci néanmoins de ta sollicitude. Sois gentil, frère, viens nous voir. Tu verras comme il fait bon chez nous.

— Je viendrai.

— Elle est étonnante, ma petite Moura. Écoute, entre nous, je ne m'attendais pas à la voir si... enfin, c'est un tel tempérament que j'en ai même été effrayé. Imagine-toi une jeune fille, l'air d'avoir quinze ans — ta sœur Litta paraît plus âgée qu'elle — et tout à coup... D'où diable a-t-elle pu prendre ça? L'amour fait des miracles.

Youri tira une bouffée de sa cigarette.

— Parfait, parfait, dit-il, comme s'il désirait couper court aux épanchements du jeune marié. Je viendrai avec plaisir.

— Moura doit partir prochainement pour la campagne, chez sa tante. Ne tarde donc pas trop, Youroulia... Merci, cela me tourmentait. Je t'en aurais déjà parlé, mais avec toi on n'a jamais le temps.

— C'est vrai, concéda Youri. Quand tu auras besoin de moi, il sera préférable de t'informer là-bas, à la maison, j'y suis plus souvent qu'ici.

Levkovitch se leva, se hâtant de boucler son ceinturon.

— Sais-tu que si ce n'était pas toi, Youri, plaisanta-t-il, j'aurais peur de te faire venir chez nous. Je serais jaloux de toi. Tu es trop beau !

Youri le regarda en souriant.

— Ne crains rien, va ! Pour cent petites Moura je ne voudrais te faire de peine. Mais que tu sois jaloux, pouah !... ce doit être un sentiment désagréable... barbare... comme toutes les passions, du reste.

— Ça veut dire que l'amour aussi... Ha, ha, ha !...

— Qu'est-ce qui te fait donc rire, stupide enfant? dit affectueusement Youri. Certainement, l'amour aussi !... comme toutes les passions. Mais décampe, cesse de raisonner. C'est inutile, on ne te changera pas.

Levkovitch s'arrêta devant la porte.

— La passion, c'est la vie, émit-il d'un air important. Quelle doctrine desséchée viens-tu prêcher là?

— Je ne prêche rien du tout. Qu'est-ce que cela peut me faire? Mais comment ne pas dire ce qui est la vérité? Je respecte le christianisme parce qu'il a lutté contre les passions. Mais le monde, vois-tu, finira par s'en débarrasser, et alors !...

Levkovitch écoutait, ne comprenant guère. Youri s'interrompit brusquement.

— Ainsi, au revoir, mon vieux ! Je viendrai, sois tranquille !

Levkovitch parti, Youri tira sa montre et regarda par la fenêtre. Le ciel était haut, clair et froid. Il faisait un vent sec. Le crépuscule d'avril ne mourait pas encore.

« Une ordure », bougonna-t-il à haute voix, tandis qu'il se préparait à sortir et cherchait une clef sur la table. Une vraie ordure, cette Moura ! Dommage pour Sacha ! Et, par-dessus le marché, idiote ! Mais qu'est devenue sa Léontine?... C'est chez elle qu'elle se prépare à aller, peut-être...

D'ailleurs, ni Moura, ni son ancienne gouver-

nante Léontine, que connaissait si bien Youri, n'éveillaient en lui aucun sentiment d'animosité. Toutefois, à la considérer au point de vue de Sacha, l' « ordure » en question devenait la cause d'une bêtise dont, cela était à prévoir, Sacha supporterait les conséquences malheureuses.

Lui aussi, évidemment, est idiot, pensait Youri. Mais on ne le changera pas. C'est dommage. Et puis... et puis, que le diable les emporte tous !

Tel qu'il était, dans son costume d'intérieur, il descendit quatre à quatre l'escalier et se trouva dans la rue déserte.

L'instant d'après, il roulait à bicyclette, par petits bonds élastiques sur le pavé inégal. Les bandages de la machine reluisaient. Un vent poussiéreux lui balayait le visage.

Il avait une longue route à faire, tout Pétersbourg à traverser. Mais il se sentait heureux et robuste ; heureux et libre, les nerfs puissamment ramassés. Les chemins étaient ouverts comme l'était, devant lui, cette large et déserte voie des Iles. Le guidon d'acier lui obéissait sans effort, tout comme son corps et sa vie étaient les esclaves dociles de sa pensée, de sa volonté, de son désir et de son caprice.

Combien il était enrageant de se dire qu'il pouvait exister, quelque part, des gens aussi bêtes, aussi malheureux !

Tant pis pour ceux-là. Lui, saurait apprendre la beauté de vivre.

III

LE BOUQUET " CHIC "

YOURI sauta de sa selle devant le perron d'une des maisons neuves de la Préobrajenskaïa.

La loge du portier, comme d'habitude, était vide. Youri appuya sa machine contre la rampe de l'escalier, grimpa jusqu'au troisième étage et introduisit doucement sa clef dans la serrure d'une grande porte noire.

Il se trouva dans un vestibule et prêta l'oreille. Tout était calme. Il n'y avait d'ailleurs, à sa connaissance, personne dans la maison.

Le vestibule était vaste, avec des prétentions au luxe. On y voyait, accroché, un manteau de femme et les effluves de parfums coûteux s'y mélangeaient, dans l'air alourdi, à des aromes de bons cigares.

Cet appartement était celui de Lizotchka, l'une des petites amies de Youri, et qui l'adorait. Il y avait sa chambre, où il passait parfois la nuit, lorsque l'heure était trop tardive pour qu'il pût rentrer chez lui.

Sans ôter sa casquette, il écarta une étoffe sombre dissimulant une porte basse à droite du vestibule qu'il franchit en la refermant derrière lui.

L'appartement tout entier était pareillement vide et silencieux. Sur une table du salon, décoré avec ce désespérant mauvais goût qui dénote le luxe trop récent, trônait un bouquet de roses fraîches à longues tiges ; aussi cher,

vraisemblablement, que le massif et vilain vase dans lequel il se trouvait.

Au bout d'une dizaine de minutes, Youri, transformé, entra dans le salon. Ce n'était plus l'étudiant de tout à l'heure, mais bien un commis de magasin, en paletot de confection et casquette bon marché. Il se dirigea vers la table aux roses, prit le bouquet, l'enveloppa dans une feuille de papier blanc qu'il attacha avec des épingles, le tout fort adroitement et dans la bonne manière des fleuristes.

Cela fait, il sortit à pas de loup, non plus cette fois par le même chemin, mais par un petit corridor et la cuisine, après s'être assuré au préalable qu'elle était vide.

Il avait également sur lui la clef de l'escalier de service.

IV

DANS L'ESCALIER DES CHATS

HÉ bien, et après?... Je m'en moque ! dit Machka (1), la femme de chambre, en se dressant sur ses ergots.

Elle vient de s'arrêter au coin de la rue Kazatchi, en compagnie d'Annouchka, celle du numéro 10, qui fait face à la boulangerie.

Annouchka a l'air plus posé, ce qui n'est peut-être, au fond, que de l'indolence. Machka, elle, est tout feu tout flamme. Elle est à peine couverte : un fichu gris mal ajusté sur l'épaule, malgré le vent printanier, malsain et coupant qui entre par ses manches et arrache son tablier.

Ses cheveux blond pâle sont relevés « à la mode », un rire jeune écarquille sa bouche un peu grande, ses yeux vont et viennent, luisants.

— Qu'il vienne, qu'il ne vienne pas... c'est tout comme ! répète-t-elle en frappant du talon le trottoir.

Annouchka la regarde, incrédule.

— Oh, toi, tu as beau dire... Il est si gentil !

— Il ne me plaît pas, à moi, ment effrontément Machka. Jamais il ne m'a plu, tu entends !... Il vient, il vient, et chaque fois avec

---

(1) Macha, Machka, Machenka, diminutifs de Maria. — *N. d. T.*

un bouquet. Moi, les fleurs qu'il me donne, je les mets chez la *barinia* (1) et voilà. Qu'est-ce que tu veux que j'en fasse? Moi, je voulais un bracelet, mais pour ça, pas de danger qu'il m'en donne un, de bracelet !... Pour ses fleurs, c'est au magasin qu'il les vole, pour sûr !...

— C'est dans la Mokhovaïa, dis, son magasin?

— Qu'est-ce que j'en sais, moi?... Un jour, notre cuisinière lui demande comme ça : — Comment, qu'elle dit, Ilia (2) Kornéitch, comment que ça se fait que vous avez toujours chez vous des fleurs chic? — Alors lui : — Chez nous, qu'il dit, c'est un magasin chic, alors, pas vrai, les fleurs aussi, elles sont chic. — Les fleurs, qu'il dit, c'est le mieux de tout pour donner, une supposition que tu les aimes. Notre cuisinière est folle de lui. — Il est si bien éduqué, qu'elle dit comme ça, que jamais tu ne penserais que c'est un commis !

— Il est gentil, ça, pour sûr ! dit Annouchka. Hé bien, voilà, à moi, ce qui m'est arrivé : l'autre soir, sur la Nevsky — il faut te dire que la barinia m'avait envoyée comme ça, avant-hier soir, porter une lettre sur la Nevsky — sur la Nevsky, donc, voilà que j'aperçois un étudiant en voiture, tout pareil à ton Ilia. Il était dans un landau, et dans le landau, avec lui, qui crois-tu? Une grue !... Et lui, il était tout pareil à ton Ilia, mais comme qui dirait, un brin plus jeune, peut-être...

— Oh, tu sais, les étudiants, ça fait la fête, c'est connu !... dit Machka d'un ton d'indifférence. Là-dessus, adieu. Viens me voir.

Mais brusquement, toutes deux poussent

(1) La maîtresse de maison, la patronne. — *N. d. T.*

(2) Ilia, Elie, diminutifs Ilienka, Iliouchka, Iliouchenka. — *N. d. T.*

un petit glapissement et se mettent à rire.

Sous un réverbère d'angle, encore éteint, un rapide et joyeux visage a passé... une casquette neuve s'est soulevée, découvrant des cheveux qui ondulent.

— D'où venez-vous? commence hardiment Machka.

— Peu importe d'où je viens... Pour dire la vérité, j'allais chez vous... Stepanida Egorovna est-elle à la maison?

— Allez-y et vous le saurez... Pensez-vous que je vais rester plantée ici avec vous, comme qui dirait pour un rendez-vous au coin des rues?... Croyez-vous que je n'aie que ça à faire?...

Et Machka s'enfuit, toute rougissante. Deux maisons plus loin, elle se jetait dans une porte et disparaissait.

Ayant pris congé et serré la main d'Annouchka qui soupirait, l'adorateur de Machka se dirigea vers cette même porte.

L'instant d'après, il se trouvait dans une claire et spacieuse cuisine...

Il s'assit devant une table de bois blanc. Stepanida Egorovna, cuisinière sur le retour, à l'aspect plein d'importance et la considérant d'un regard à la fois gai, décent et poli. Elle s'empressa de lui servir du thé avec des confitures, et soutint une conversation délicate. Stepanida Egorovna avait un faible pour la délicatesse et le langage châtié. Sa prétention était de s'y connaître en belles manières. Elle était férue d'égards et de courtoisie, à un tel point qu'elle disait « vous » même aux izvoztchiks [1].

La modestie, la déférence raffinée d'Ilia Kornéitch eurent tout de suite ses suffrages. Elle daigna le prendre sous sa protection.

---

(1) Cochers de fiacre. — *N. d. T.*

Ils causèrent tranquillement, en termes mesurés et choisis. A écouter Stepanida Egorovna, l'on n'eût jamais pu supposer qu'elle avait un caractère obstiné et détestable qui ne laissait à la pauvre Macha ni trêve ni repos.

— Allons, d'où viens-tu encore?... Tu ne pourras donc jamais rester tranquille ! dit-elle, montrant les dents, à la femme de chambre qui entrait. Et Ilia Kornéitch qui a de nouveau apporté des roses superbes !... entends-tu, espèce de campagnarde !

— Quoi, quoi, qu'avez-vous à gronder comme ça?... J'ai bien le droit de servir le thé des maîtres, dites?... Et si celui-là veut apporter des fleurs, hé bien, ça le regarde !...

Et de nouveau, Machka s'enfuit.

Mais le cœur ne saurait bouder bien longtemps. Une minute ne s'était pas écoulée que Machka se retrouvait auprès de la porte de l'escalier de service, se rapprochait peu à peu, avec des mines de gentille bête effarouchée et coquette, du côté de la table où se tenait Ilia. Bientôt elle riait aux éclats, se tournant de droite et de gauche, et son rire faisait saillir chaque veine de son visage à la grande bouche écarquillée.

— Je me suis proposé, dit en lui jetant un coup d'œil Ilia Kornéitch, je me suis proposé de faire un plaisir à Maria Pétrovna. Je l'accompagnerai, si cela lui convient, au théâtre. Ou bien, au bal, à la Porokhovaïa. Nous y retrouverions des amis. Mais Maria Pétrovna hésite.

— Sait-elle seulement ce que c'est que le théâtre? dit Stepanida Egorovna méprisante.

— Elle m'a affirmé, Stepanida Egorovna, que vous lui refuseriez l'autorisation de s'absenter. Voulez-vous me permettre de me faire son humble interprète et de solliciter personnellement cette autorisation pour elle?

Le commis s'exprimait un peu bien éloquemment, peut-être... Quant à Stepanida Egorovna, elle se pâmait d'aise. Et lorsqu'ayant reçu l'autorisation demandée, Ilia Kornéitch se leva et fit mine de vouloir baiser la main de la cuisinière, celle-ci se déroba, confuse, mais enivrée du sentiment de son importance et du bonheur d'être en relations avec un homme d'une éducation aussi parfaite.

Machka se précipita pour reconduire Ilia Kornéitch.

Les voici dans l'escalier de service, hanté par les chats, qui y laissent leur odeur froide et fauve. La lueur de la nuit blême, couleur de toile d'araignée, descend par une lucarne.

— Machenka, ma petite âme, êtes-vous encore fâchée? dit en souriant Ilia. Vous êtes toujours si peu aimable avec moi !

Il n'ajoute rien d'autre, mais arrivé en bas, dans le corridor gris sombre, il saisit la jeune fille, la presse contre le mur et l'embrasse. Ses baisers pleuvent sur le frais visage irrégulier, sur la grande bouche...

Machka tente de résister...« Ne peut-on s'aimer sans faire de bêtises?... Vas-tu t'en aller, toi !... » Voilà ce qu'elle voudrait dire, et que, précisément, elle ne dit point. Elle se contente seulement de respirer plus vite, sous ces baisers qui pleuvent...

— Tu es ma petite âme, chuchote-t-il, et dans son chuchotement palpite un rire discret. Tu viendras avec moi, dis?... Ne dis pas non !... Je viendrai te prendre... En attendant, sens mes fleurs et souviens-toi de moi, petite sotte...

Il ne la retenait plus. Machka put enfin s'échapper et disparut dans l'escalier.

Alors il ouvrit une porte et fit quelques pas qui le conduisirent du gris brumeux d'une cour au gris plus clair de la rue.

V

LE PRISONNIER

Et maintenant, que faire?... S'en retourner rue Preobrajenskaïa, chez Lizotchka?... C'était trop tard... ou trop tôt ! Il voulut regarder l'heure, mais se souvint qu'il n'avait pas sa montre. Au reste, il ne la prenait point d'ordinaire, car c'était une montre en or et de prix.

Où aller?... Le déguisement de Youri n'était point, à proprement parler, un accoutrement de mascarade. Pourtant, ce vilain paletot neuf, trop long pour lui, cette casquette bleue, d'un effet bizarre sur ses cheveux ondulés !... Impossible de se montrer ainsi dans un endroit connu.

Il se sentait excessivement gai. Stepanida Egorovna et son beau langage, les fleurs de Lizotchka qu'il s'obstinait à offrir à Macha, le vulgaire et frais visage de cette dernière qu'il avait embrassé dans l'escalier aux chats, tout cela lui plaisait à l'extrême.

Cette distraction de hasard l'amusait prodigieusement. Il était disposé, d'ailleurs, à s'amuser de tout : de la lumière terne et blafarde de la rue, du malheureux « Vanka » (1) pelotonné sur son siège, de quelque brave sergent de ville au centre d'un carrefour désert, et aussi, de lui-même, l'étudiant joyeux, de goûts modestes, à l'existence simple et libre.

---

(1) Surnom des cochers russes. — *N. d. T.*

Où aller, cependant? Ce devait être amusant partout !

Il se rappela un petit cabaret médiocre, situé dans la Gorokhovaïa. Il en avait gardé un bon souvenir. Ce n'était pas, exactement, un cabaret de cochers, mais de gens, en somme, d'humble condition.

L'endroit était vide, ou presque. Deux hommes attablés dans un coin terminaient un plat de harengs, buvant de temps à autre, grossièrement, à même une théière. Un gros individu à figure inquiète, l'air d'un commerçant, une bouteille de bière devant lui, bredouillait tout bas quelque chose en écrivant sur un carnet.

Le joyeux soupirant de Machka commanda du thé, posa sa casquette sur une table, rectifia sa coiffure d'un geste familier et se mit à observer l'assistance.

Il eut bientôt la sensation d'un regard posé sur lui. Il détourna la tête et ses yeux bruns à points d'or se rencontrèrent soudain avec d'autres yeux, ceux-là bleus et lourds.

Qui était-ce?... Il ne se le rappela pas tout de suite... Qui était-ce donc?...

Ce vêtement si modeste... de pauvre, d'intellectuel ou d'ouvrier?... ce jeune et pâle visage, qu'allongeait une petite barbe noire?... et ces yeux bleus...

Ah, ah oui !... Parfaitement ! Il se sentit plus joyeux encore. Il fit le geste de se lever, mais se rassit aussitôt. Quelque chose le retenait : d'abord, une ancienne, inconsciente habitude de circonspection, rattachée à ce regard bleu... ensuite, l'idée que si l'autre avait besoin de lui, il saurait bien le reconnaître, ce qui n'était pas difficile, et faire lui-même les premiers pas.

Le jeune homme effectivement se leva et,

sans se presser, s'approcha de la table du « commis ».

— Puis-je me permettre?

Youri rencontra de nouveau ses yeux qui, cette fois, souriaient. Il répondit sans élever la voix :

— Assieds-toi, assieds-toi. Veux-tu du thé ou de la bière? Salutations de Natacha... si elle n'est pas encore arrivée.

— Pas encore... Merci, du thé. Mais que fais-tu...

— Hein?

— Ici?... N'es-tu donc pas étudiant?... Je sais votre rencontre à Paris par ma sœur Natacha.

— Oui. Pareille à la nôtre, en ce moment ! Si Natacha t'a écrit à mon sujet, tu sais tout. Quant à ceci — il désigna du doigt sa casquette — un hasard... une plaisanterie qui ne se rapporte à rien... Parlons plutôt de toi, Mikhaïl !

— Il y a longtemps que je veux te voir, dit celui-ci, sans répondre à la question de Youri. Longtemps aussi que... pourquoi?... j'hésite à venir te trouver... Je suis heureux de t'avoir rencontré.

— Cela signifie que tu as besoin de moi?... Natacha a dû te mettre au courant : je n'avais aucune intention de vous revoir, ni toi, ni les autres. Vous n'êtes pour moi qu'un moment — toujours cher — de mon passé. Rien de plus.

— Tu n'es pas lié ! dit froidement Mikhaïl.

— Il me serait impossible de l'être. Je te dis cela, à toi, pour éviter toute équivoque. Sache pourtant que je ne renie rien de mon passé. J'ai également prévenu Natacha que je ne me déroberais point si tu me rencontrais...

— Voici de quoi il s'agit, Youri... au fait, non. Il est préférable que je vienne aux Iles,

puisqu'il faut que je t'explique... Tu demeures bien aux Iles, à présent?... Oh, je puis parfaitement venir chez toi... L'affaire ne me concerne pas !

— C'est égal... Sois gentil, viens plutôt à la Fontanka. Cela vaudra mieux, crois-moi !... Dis-moi tout de suite quand tu viendras.

— Chez la comtesse? Tu demeures là aussi?... Bon ! Dans dix jours, alors... le 6 mai, oui... Knorr vient-il chez toi?

— Je l'ai vu. Comme cela, en passant. Je ne savais pas qu'il fût encore des vôtres...

— Allons, maintenant, au revoir ! Iakob devait venir me retrouver. Mais il est tard. Ce n'est plus la peine de l'attendre.

— Quoi, encore Iakob !... Ce... Je me réjouis de ne pas l'avoir vu !

Renfrogné, Mikhaïl se taisait.

— Toi non plus, Mikhaïl, tu ne l'as jamais aimé !

— Personnellement, il ne m'est pas sympathique. C'est un cynique, ce que je comprends, mais je déteste le cynisme. Pur sentiment personnel, je le répète, et ces sentiments-là, je ne me suis jamais permis de leur céder. Iakob est un bon travailleur.

— Dieux ! Mikhaïl, que dis-tu?... Ne pas céder... à ses sentiments personnels !... mais laissons cela !

— Tu es aussi un cynique...

— Je ne t'ai cependant jamais été antipathique... moi !

— Quelque caprice de ma part...

— Mais non, Mikhaïl, c'est tout simple, tâche donc de me comprendre : Qu'y a-t-il de commun entre Iakob et moi? Tiens, laisse-moi te faire à ce propos une remarque intéressante, un peu paradoxale, peut-être : en ce qui me concerne, à te parler franc, je me soucie d'abord

de moi-même, tout en m'efforçant, néanmoins, de ne pas nuire à autrui ; pour Iakob, — qui est à mes yeux un parfait imbécile, — nuire aux autres représente au contraire la chose importante ; car ce faisant, il considère que c'est là le meilleur moyen de bien se servir soi-même. De plus...

Mikhaïl fronça les sourcils.

— Laissons de côté et la psychologie, et Iakob ! En réalité, tu le connais aussi peu que moi. Je sais seulement que, pour notre cause, il est irremplaçable. Cela me suffit.

Il se leva. Youri ne souriait plus. Son visage était devenu sombre.

— Mikhaïl, attends !... Rassieds-toi, je t'en prie ! Encore un mot ; il n'en vaut pas la peine, mais je veux te le dire.

Mikhaïl se rassit.

— Eh bien? fit-il d'un ton impatienté et douloureux.

— Tu m'es profondément désagréable à écouter, Mikhaïl ! Tu es un malheureux et je les déteste !... Pauvre prisonnier, qui t'évertues à penser à la « liberté des autres », et ne songes pas à la tienne !... Tu as perdu, je le sens, ta foi de naguère — bien qu'elle reposât sur un préjugé — ; il te serait pénible de le reconnaître, et cependant ce serait pour toi la sagesse, la délivrance, la certitude ! Tu ne crois plus à rien, ni à personne. Malgré cela tu t'obstines à demeurer, en grinçant des dents, avec tes compagnons d'hier. Tu te cramponnes à ton parti. A cause de quoi? Pour l'amour de quoi?... Du « devoir »? Absurdité ! Tu ne te débarrasseras donc jamais de ces entraves, de ces chimères ?

— Assez ! dit sévèrement Mikhaïl.

— J'ai fini ! Je n'espère pas te convaincre, je ne te réclamerai pas, je n'ai besoin de per-

sonne. Je te donne seulement un conseil : essaie de te reprendre. Qu'y a-t-il au fond de tout cela?... Du dépit, de la laideur, du dégoût. Oh, ces idéalistes !...

Il s'interrompit soudain :

— Pardonne-moi, Mikhaïl... Au fond toutes ces choses me sont indifférentes. Je t'ai vu — je t'ai parlé. Fais de toi-même ce que tu voudras. Mais j'ai le cœur tendre... non, plutôt les yeux : je regarde... et j'ai pitié.

Ils étaient seuls, maintenant, dans le cabaret. Mikhaïl se hâta.

— Adieu, grommela-t-il. Ainsi, c'est convenu pour le 6. Dans le cas contraire, Knorr te préviendra.

Quant aux paroles de Youri, il semblait, en proie à une sorte de distraction, ne pas les avoir entendues.

Deux minutes plus tard, Youri était dehors. Il se mit à rire.

« Qu'il fasse ce qui lui plaît, après tout !... En quoi cela me regarde-t-il? »

Il se rendit à pied jusqu'à la Preobrajenskaïa. Il arrivait à peine sur la Nevsky, que, déjà, il avait oublié et le cabaret, et Mikhaïl.

VI

AMOURS VARIÉES

A l'Eldorado, un café-concert hors de Pétersbourg.

A travers les branches noires, encore presque dénudées d'un jardin, des globes électriques bleuâtres que la lumière semblait, tantôt souffler comme des bulles, tantôt rétrécir avec un grésillement, tandis que jaunissait là-haut, dans l'espace trop lointain, le disque d'une honnête et vaine lune.

La méchante nuit de mai pétersbourgeoise respirait la glace. Et ce ciel gris clair, couleur de papier d'emballage, avec cette lune inutile et pendante, paraissait une chose grotesque.

En bas, face à la scène, un jeune garçon coiffé d'un haut de forme, le visage imberbe et maquillé de façon suspecte, était assis à une petite table.

— Dvoïékouroff !... Hé, Dvoïékourouff ! appela-t-il.

Youri, grand et mince dans son uniforme d'étudiant, s'arrêta, l'air indifférent.

L'orchestre se taisait. On entendit le sable crisser sous le pas des flâneurs. Quelque part, un bouchon claqua.

— C'est vous, Stassik? dit Youri. Bonjour !

Le jeune garçon en haut de forme se leva, empressé.

— Asseyez-vous donc, Dvoïékouroff, je vous en prie... Voyons, qu'est-ce que cela peut vous

faire?... J'ai du champagne... Nous nous connaissons peu, je sais.. mais ça n'a pas d'importance... Vous êtes seul, comme je vois?

Youri s'assit.

— Oui, pour l'instant... Comme vous êtes nerveux ! ajouta-t-il d'un air de pitié.

— Dites-moi la vérité une fois pour toutes. Vous me méprisez beaucoup?

Youri leva vers lui ses yeux bruns à points d'or, rejeta sa casquette en arrière et sourit.

— Vous avez sans doute perdu au jeu, Stassik?...

Stassik bégaya :

— Eh bien oui... D'où le savez-vous?... Et après?... Je suis seul, fini. Ma vie est gâchée... Tous me méprisent, je le sais... et je me méprise moi-même. Je suis tombé si bas...

— Si cela vous suffit ! dit Youri d'un ton détaché. Non, je ne crois pas vous mépriser.

— Ah mon Dieu, je le comprendrais si bien, allez !... Mais je vous ai aperçu... Vous êtes un être tellement à part. Quand on ne vous voit pas, on ne se rend pas compte pourquoi les gens vous aiment. Mais quand on vous voit ! Vous êtes si beau ! Ne vous fâchez pas...

— Je ne me fâche jamais, Stassik. Mais ne minaudez pas comme ça, je vous en prie... C'est un numéro qui ne prend pas avec moi... Et je ne vous prêterai pas d'argent.

— Mais est-ce que je...

— Non ; je ne vous en prêterai pas...

— Si vous pouviez... un peu... jusqu'à jeudi...

— Je le puis ; mais je ne vous en prêterai pas. Je ne vois pas quel plaisir j'aurais à vous prêter de l'argent?

Stassik se troubla. Il n'avait nullement appelé Dvoïékouroff dans l'intention de lui emprunter de l'argent. C'était pour une autre raison qui, par malchance, lui était mainte-

nant sortie de la tête. Comment, désormais, le faire comprendre !...

Désemparé, il se sentit offensé et prit la mouche.

— Je ne permets à personne de m'insulter, Dvoïékouroff ! Je sais encore ce que c'est que l'honneur...

— Oh, ce qu'il faudrait savoir, c'est à quoi s'en tenir avec vous, soupira facétieusement Youri... Tantôt, vous rabaissant comme à plaisir, tantôt arborant l'honneur polonais (1)... Quel drôle de petit garçon vous faites !

La musique avait recommencé ses flonflons sautillants. Quelques couples âgés, quelques femmes seules, à manteaux clairs, physionomies vulgaires et vénales, déambulaient de côté et d'autre. Peu de monde, en somme ; ce n'était pas encore l'heure de la foule.

— On dirait que voilà Sacha Levkovitch ! fit Youri, montrant au loin un uniforme d'officier.

— Dvoïékouroff, supplia Stassik, ne vous en allez pas encore !... Nous ferons signe à Levkovitch quand il passera devant nous. Je le connais, je...

L'agitation de Stassik commençait d'amuser Youri.

— Vous avez donc perdu une bien grosse somme? fit-il.

— Oui... Mais ce n'est pas cela qui me tourmente... c'est autre chose. Et je ne sais à qui la dire...

— Que voudriez-vous qu'on vous répondît? demanda Youri avec intérêt.

— Je n'en sais rien... Vous me blâmez?

— Allons, allons, Stassik, laissez tout cela !...

(1) Allusion au nom de Stassik, d'origine polonaise. — *N. d. T.*

Tenez, voulez-vous que je vous fasse faire la connaissance de ce gros poussah, là-bas?

— Moi?... Pourquoi?... Qui est-ce?

— Raevsky. Un écrivain assez connu, un poète. Pas très en vue actuellement. Les jeunes l'ont mis au rancart. Il a pourtant passé, dans le temps, pour être un novateur.

— Raevsky... Raevsky... Ah oui !... J'en ai entendu parler... Non, non, Dvoïékouroff, attendez !... je voudrais vous dire...

Les relations de Stassik ne sortaient guère d'un cercle de riches désœuvrés, de hauts fonctionnaires et d'officiers. Quant au monde de la littérature, il n'avait pas eu le loisir de s'y mêler, bien qu'il se comptât lui-même parmi les « esthètes de demain ». Youri, lui, avait partout des amis, était sympathique à tous.

— Vous n'exprimez pas votre vraie pensée, poursuivit Stassik. Et pourtant, vous êtes la franchise même. Pourquoi ne me dites-vous pas que vous me blâmez?... Vous me blâmez, dites?

— Oui ! acquiesça Youri.

Stassik baissa la tête.

— Voilà ! Je le savais bien !

— Vous ne me comprenez pas, continua Youri. Je ne vous blâme pas pour ce que vous croyez. Je regrette simplement que vous viviez de façon aussi peu intelligente, que vous ayez un si mince souci de vous-même.

Stassik, étonné, leva ses cils noirs.

— Si votre manière de vous procurer de l'argent vous était agréable, vous rapportait quelque satisfaction, vous auriez absolument raison. Si même elle vous était indifférente, passe encore. Mais pour n'en retirer que de perpétuels sursauts, énervements, craintes de tomber sur celui-ci ou celui-là, comme vous le faites, alors, non vraiment, le jeu n'en vaut

pas la chandelle. Jusqu'où vous êtes-vous enfoncé déjà, pour en être à parler de mépris de vous-même ! Il faut savoir s'aimer soi-même, et solidement !... vous entendez?

Toute menue à travers les taches d'ombre et de lumière, s'avançait une petite femme fort élégante, aux gestes harmonieux. Elle avait une figure de poupée. De poupée chère... Les poupées seules ont ces tendres yeux de nuit, ces sourcils arqués et noirs, cette chevelure de soleil, cette bouche minuscule. Il n'y avait d'animé en ce visage que deux fossettes au coin des joues. C'était Lisa, Lizotchka ou Lizok, de la rue Preobrajenskaïa, l'amie de Youri.

— Hé, bonjour, Lizok, dit-il gaiement. Tu t'assieds avec nous?... Tiens, tu vas distraire un peu Stassik. Il est en train de devenir lugubre... Il prétend qu'il ne plaît à personne !...

— Stassik ! Allons donc ! Ce sont des mots. Au fond, il est persuadé qu'il n'y a pas mieux que lui...

Elle le regardait avec bonté, parlait gentiment comme une douce petite créature qui ne saurait avoir nul mauvais sentiment pour les autres, étant donné que tout va bien pour elle-même.

— Il n'est pas mal, en effet, continua Youri, l'air comiquement sérieux. Et tu pourrais fort bien être amoureuse de lui, Lizotchka !

Lizotchka éclata de rire, secouant la plume blanche de son chapeau.

— Amoureuse de Stassik?... Ha, ha, ha !...

Youri insista.

— Et pourquoi pas?... Il l'est bien de toi, lui, et depuis longtemps !... Je sais du moins que tu lui plais beaucoup.

Lizok riait toujours. Enfin elle reprit haleine.

— Assez, vous deux, avec vos bêtises ! dit-elle.

Stassik, cramoisi, s'agitait.

— Vous voyez, Dvoïékouroff, elle aussi !... Mais ce n'est pas juste ! — Oui, c'est vrai, ajouta-t-il soudain, vous me plaisez beaucoup, beaucoup.

Lizotchka, sans rire, cette fois, haussa les épaules.

— Laissons cela, tu es stupide ! Comme si je ne voyais rien !... Mais je suis plus raisonnable que toi.

— Tu es certainement plus raisonnable que lui, ma chère, appuya Youri. Je n'ai pas besoin de toi pour le lui prouver. Qu'il te trouve à son goût, c'est évident ! Mais... ça ne suffit pas, et il n'y aura rien de fait tant qu'il ne pourra... Oh, tu es certainement plus raisonnable que lui, plus pratique, si tu préfères.

— Tant qu'il ne pourra?... questionna Lizotchka qui n'avait rien compris.

Mais Youri interpellait déjà de loin le gros Raevsky et Sacha Levkovitch qui arrivaient ensemble. Un instant plus tard, il récoltait encore deux autres invités : un monsieur d'un certain âge, fort distingué et un jeune qui ne l'était point.

Le premier, visage basané, énergique, de type étranger — on le disait d'origine bulgare ou arménienne, — était un critique moderniste, de talent abstrait et compliqué, Morsoff. Le second, Ryjikoff, poète du « dernier bateau », était lourd, grossier, vêtu avec négligence ; il exhibait avec ostentation des dents gâtées et une énorme canne.

Youri fit les présentations. Chacun semblait n'avoir envisagé, dans ce jardin froid et presque vide, que le plaisir de s'y rencontrer avec lui. De deux tables on fit une seule, à laquelle tout le monde prit place.

Raevsky et Morsoff commandèrent du cham-

pagne. Youri de même, dont il ne cessa de verser à Lizotchka et Stassik. Le poète à la canne prit un air dédaigneux et se servit de la bière. Levkovitch, taciturne, refusa de boire et s'assit au bout de la table, le nez sur la nappe.

Morsoff commença de parler, d'une voix chantante. Il la forçait un peu, cherchant à dominer l'orchestre qui, en ce moment, soulignait de son fracas l'exhibition de grosses commères dont les bouches s'ouvraient en mesure sur la scène.

Où qu'il se trouvât, Morsoff parlait toujours de cette façon. C'était un déroulement de rondes et belles périodes semblables à des roues fleuries. Elles berçaient, caressaient l'oreille ; en même temps qu'elles décelaient, de la part de leur auteur, une pensée originale et un aimable goût du paradoxe.

Raevsky et Ryjikoff, bien que se connaissant, ne s'adressaient pas la parole. Ils se jetaient des regards hostiles. Le poète du XIXe siècle jugeait celui du XXe, et réciproquement ; il était visible que tous les deux se méprisaient : le mépris de Raevsky, « lyrique de la période pré-révolutionnaire », allant à Ryjikoff parce qu'il buvait de la bière, était mal vêtu, maigre et jeune ; celui de l'esthète nouveau jeu s'adressant à Raevsky à cause de son élégance, de sa masse démesurée et de ses mots français. Au mépris de Raevsky se mêlait d'ailleurs un peu d'envie. Il avait l'impression de n'être plus dans le mouvement. L'excès de son ampleur l'ennuyait quelque peu, aussi, bien qu'il s'en consolât habituellement par l'idée de sa ressemblance avec Apoukhtine (1).

(1) Bon poète et célèbre dandy. — *N. d. T.*

— Je passe de merveilleuses soirées dans le cercle de mes jeunes amis, continuait à dévider Morsoff en hochant la tête du côté de Ryjikoff. Combien il est regrettable que les poètes de la génération précédente, artistes déjà classés, arrivés, comme le très honorable Anatole Borissovitch — il jeta un coup d'œil vers Raevsky, — ne viennent pas en aide aux jeunes débutants, ne se mêlent point à eux et vivent, dans l'isolement, loin de la grande famille littéraire !

Raevsky, précisément, ne répondait jamais aux invitations de Morsoff, fuyait toute nouvelle « soirée littéraire » ; cette particularité ne suffisait point, toutefois, pour l'accuser de vivre dans l'isolement.

— Pour vous, cher Youri Nicolaïévitch, vous connaissez nos réunions intimes de la saison passée ; vous y avez assisté, poursuivit Morsoff. Je dois dire que les choses vont maintenant d'une manière un peu différente. Ces réunions étaient charmantes, assurément : mais le temps transforme tout. Et l'afflux actuel de jeunes forces, les nouvelles exigences intellectuelles...

Youri se souvenait, en effet.

— Les nouvelles exigences intellectuelles, évidemment... prononça-t-il d'un ton distrait ; puis s'interrompant :

— Mais voici Joulka s'écria-t-il. Est-elle seule?... Appelle-la donc, Lizok !... Ah, ce n'est pas la peine, elle vient !... Joujou, ne veux-tu pas t'asseoir?

La nouvelle arrivante était une jeune personne brune, plus potelée que Lizotchka, moins élégante, assez commune et pourtant très jolie.

Elle sourit à tous avec aisance, glissa une chaise entre Ryjikoff et Morsoff et, refusant le

champagne, commanda du vin blanc et des écrevisses.

Raevsky ne fit aucune attention à elle ; depuis longtemps il n'écoutait plus Morsoff, ne regardait même plus Ryjikoff. Voisin de Stassik, il lui parlait à voix basse, en trémoussant son grand corps flasque. Stassik minaudait, levait ses cils, jetant de temps à autre, à la dérobée, un regard peureux du côté de Youri. Mais Youri ne s'occupait point de lui.

Les conversations étaient devenues particulières, sauf celle de Morsoff qui pérorait pour tous.

Profitant du bruit, Youri se pencha vers Lizotchka.

— Comment es-tu ici? lui souffla-t-il.

— Voronka a téléphoné. Il est à la Commission. Il ne doit pas venir avant deux heures. Zut pour lui ! Ça veut dire toute la nuit perdue. Toi, si tu viens, va doucement !

— Bon ! Je sais. Quel nez tu as eu, de ne pas rester à la maison !

— Crois-tu !... J'y serai ou je n'y serai pas. Chut, ajouta-t-elle plus bas. Voilà Joulka qui commence à nous manger des yeux. Toi, attends un peu, espèce d'idiote !...

Mais Youri l'interrompit sèchement d'un coup de pied sous la table, — il avait horreur de ces querelles féminines, — et Lizotchka, obéissante, se mit aussitôt à parler de choses indifférentes, en s'adressant à Levkovitch, lequel d'ailleurs, ne répondait guère.

Voronka ou « oncle Corbeau » [1], auquel Lizotchka venait de faire allusion, était un très riche propriétaire du sud, Voronine, député à la Douma. Oncle de Youri, du côté maternel,

---

[1] Jeu de mots sur le nom de Voronine, qui vient de Voron, corbeau. — *N. d. T.*

il venait de temps à autre, bien que rarement, déjeuner chez la comtesse. Cette dernière lui marquait de la bienveillance. Voronine, à cinquante ans passés, conservait encore de l'allure. Il fut, tout de suite, l'ami de Youri.

Cette amitié eut d'heureuses conséquences. Lizotchka avait, à ce moment-là, un protecteur assez quelconque ; d'autre part, l'oncle Corbeau, par une coïncidence providentielle, éprouvait précisément au même moment une certaine lassitude des hasards passagers de la vie de Pétersbourg. Youri savait que Lizotchka lui plaisait. Elle lui plaisait à tel point que, tout récemment encore, dans l'escalier de la comtesse, oncle Corbeau, avec un clignement d'œil significatif, avait remercié Youri. Et l'appartement de Lizotchka, rue Preobrajenskaïa, fut meublé de neuf et coûta quinze cents roubles. Ce qui satisfit tout le monde.

L'éloquence de Morsoff commençait à se tarir, d'autant que personne ne lui donnait la réplique. Il se rabattit sur Youri.

— Je vous ai toujours considéré comme un artiste, Youri Nicolaïévitch. Vous n'écrivez pas, je le sais. Mais est-il donc nécessaire de s'adonner effectivement à un art déterminé, pour mériter le nom d'artiste? Nullement. Avec votre visage, et, dirai-je, votre ligne, on peut ne pas écrire un seul vers : il est impossible de n'être point poète. Vous vous êtes occupé de philosophie?

— Non. De chimie, dit Youri.

Morsoff eut une seconde de perplexité.

— De chimie?

— Oui. A Paris, chez X... Et de façon très approfondie. J'ai l'intention de continuer.

— La chimie... Oui... Eh bien, la chimie, n'est-ce pas encore de la poésie? N'y a-t-il pas entre elles d'importantes affinités?... Vous êtes passionné de chimie?...

— Je ne me passionne pour quoi que ce soit... Excusez-moi, je vous prie..., une petite minute, fit-il en se levant et serrant la main d'un grand étudiant mal bâti, à figure sombre et maladive, qui venait d'arriver.

— J'ai quelques mots à te dire.

— Tout à l'heure, Knorr. Es-tu pressé?

— Non.

— Alors assieds-toi avec nous. Nous partirons ensemble. Je ne te ferai pas attendre bien longtemps.

Knorr les connaissait presque tous. Il lui était même arrivé, dans le temps, de se présenter chez Morsoff pour un poème de sa composition. Il s'assit et but d'un trait une coupe de champagne. Légèrement grisé, sa pâleur et l'expression tragique de ses traits s'accentuèrent.

Lizotchka lui jeta un regard mêlé de crainte et d'antipathie. Joulka éclata d'un rire vulgaire et ne se retint de lui tirer la langue qu'à cause de l'amitié que semblait lui témoigner Youri. Puis elle se détourna et recommença d'échanger avec Ryjikoff de petites phrases aussi courtes qu'expressives.

— Je viens d'apprendre avec étonnement que Youri Nicolaïévitch avait délaissé la philosophie pour la chimie, pontifia de nouveau Morsoff, s'adressant à Knorr. Je dis que la variété des exigences intellectuelles, à notre époque...

Knorr l'interrompit rudement.

— Si nous nous mettons à parler des exigences intellectuelles ici, à l'Eldorado, devant des écrevisses !...

Morsoff, décontenancé par cette sortie imprévue, restait court. Youri s'interposa.

— Ici ou ailleurs, chacun a le droit de parler de ce qui lui convient. Là n'est pas la question, Knorr. Mais Georgi Mihkaïlovitch ne m'a pas

écouté jusqu'au bout. Si je m'occupe de chimie, en effet, ce n'est pas absolument que je trouve à cette étude un attrait particulier...

— Alors, quelle raison?... interrogea curieusement Morsoff.

Sans emphase, Youri s'expliqua.

— Depuis longtemps, voyez-vous, j'ai calculé qu'avec l'âge mûr apparaîtrait en moi le désir de réaliser, sinon quelque chose de marquant, du moins quelque chose d'honorable, et qui me vaudrait une certaine considération. Je dois donc m'en préoccuper de bonne heure. N'ayant pas d'aptitudes définies, je ne puis prétendre aux inventions géniales. Or, la chimie, ainsi que j'ai pu m'en convaincre, me permet d'utiliser au mieux mes facultés, de rencontrer même, à l'occasion, une petite découverte quelconque... C'est l'ambition de ma future quarantième année. Je ne vise pas très haut, comme vous le voyez, je suis un homme moyen...

Raevsky écoutait depuis un instant. Il se tourna pesamment vers Youri.

— Ah! ah! Blaise Pascal !... Comment est-ce donc?... Oui : « *Qu'une vie est heureuse quand elle commence par l'amour et qu'elle finit par l'ambition.* »

— C'est précisément cela, dit Youri avec un sourire.

Les explications de Youri, pour simples qu'elles parussent, n'eurent point l'air de convaincre Morsoff...

— Quel poseur ! s'écria soudain Ryjikoff.

Mais devant le regard étonné de Youri, il baissa la tête et se hâta d'ajouter :

— C'est fort bien calculé, en effet...

Knorr n'écoutait pas. Le menton appuyé sur sa main, il suivait des yeux Youri. Il murmura :

— Le diable t'emporte ! Que tu es beau, Roulka !

Youri se mit à rire.

— Tu veux dire que je suis heureux? Tous le seront un jour. « *Qu'une vie est heureuse...* »

— Tous seront beaux?

— Oui, heureux.

— Oui... tous... quand nous tous, les laids et les malheureux, nous serons crevés...

Youri fit un geste de dépit.

— Voyons... Il est certain que l'humanité a encore beaucoup à apprendre...

— Tu parles toujours à ton point de vue...

— Ce n'est pas à mon point de vue, mais au point de vue général. Et que vient faire ici la beauté? Commence plutôt par l'esprit et le bonheur...

Knorr secoua la tête.

— Parler de bonheur et de semblables problèmes à l'Eldorado, devant des filles ! grommela-t-il de nouveau d'un ton maussade. Je m'y refuse. Ce n'est ni l'instant, ni le lieu...

Lizotchka qui, à son habitude, ne comprenait rien, prit chaleureusement le parti de Youri. Sa querelle avec Knorr était en passe de devenir divertissante lorsque Morsoff, parti sur un nouveau dada, entreprit de persuader Youri d'assister à une « réunion » qui devait avoir lieu dans une dizaine de jours.

— Il s'agit d'une nouvelle société : « Les Questions du Jour »... Vous ne la connaissez pas?... Très fermée, mais beaucoup d'adeptes... venez-y, venez-y ! Je vous enverrai quelques cartes. Il y aura une causerie ; sujet : Le « Verdict », de Dostoïevsky. Venez, parlez. Chez nous tout le monde parle...

— Je viendrai, moi, dit Knorr d'un air sombre.

Morsoff s'attaqua ensuite à Raevsky. Celui-ci leva ses paupières lourdes.

— Hein?... Quoi?... Où donc? fit-il sans savoir de quoi il retournait.

Mais déjà Morsoff s'adressait à Stassik :

— Et vous, jeune homme, si cela vous intéresse ?...

Stassik, flatté, accepta. Raevsky lui-même eut l'air d'acquiescer. Youri gardait le silence ; et c'était lui surtout, que voulait Morsoff.

— Vous viendrez, n'est-ce pas?... Promettez-le moi...

Il était près de minuit. Les ombres qui remuaient autour des petites tables ne suffisaient point à mettre de l'animation dans le jardin ; sur la scène, par delà les déchirements de la musique, allaient et venaient, en grisaille, les personnages-fantômes d'un film.

— Regardez, Joulka, tout ceci n'est-il pas le symbole de notre vie actuelle, de nos nuits blanches de Pétersbourg? demanda Ryjikoff qui avait beaucoup bu.

Joulka fit une moue d'indifférence.

— Oh! j'en ai déjà plein le dos du cinéma... C'est partout la même scie à présent. Si c'est ça qu'on appelle faire la fête !...

Youri se leva.

— Vous voudrez bien m'excuser, Messieurs, si je vous quitte... Mon cher Georgi Mikhaïlovitch, soyez sûr que, si cela me tente, je me rendrai à votre invitation. Je n'aime guère ce genre de réunions, mais pour peu que j'y voie une occasion de me distraire...

— Et de raisonner sur les grands problèmes... dit Knorr avec son sourire lugubre.

Morsoff renouvela sa promesse d'envoyer sans délai les cartes.

— Et quelle assistance ! Vous verrez !

Raevsky se souleva lourdement, se prépa-

rant aussi au départ. Stassik l'imita, quoique d'un air indécis, et se tint à quelque distance, mordant ses lèvres peintes.

— Qu'as-tu, Sacha? dit tout bas Youri à l'oreille de Levkovitch. Quelle figure !... Et pas un mot de toute la soirée !

Levkovitch parut se voûter.

— Des désagréments, fit-il... des soucis...

— Lesquels?

— Je voulais te le dire... Mais ça n'en vaut pas la peine, frère. Et puis ce n'est guère commode ici, tu le vois toi-même... Plus tard !

— Viens me voir, Sacha. Ou si tu préfères que je...

Levkovitch s'emporta soudain.

— Non, non, c'est moi qui viendrai, c'est moi !...

Youri haussa imperceptiblement les épaules. Les ennuis commençaient.

Lizotchka lui jeta un coup d'œil rapide, auquel il répondit par un clignement de paupière. Puis elle se remit, distraitement et pour quelques minutes encore, à écouter les galanteries de Morsoff.

Youri était déjà parti avec Knorr.

VII

UNE PAILLE A LA CHAUSSURE

TANDIS qu'ils longeaient une des allées qui menaient à la porte de sortie, Youri remarqua, près d'une tente, un individu mal mis, au visage couvert de taches de rousseur, aux yeux bleus cernés. Il venait de pénétrer dans le jardin et passa rapidement devant eux, non sans que Youri eût saisi un signe d'intelligence entre lui et Knorr.

— Que venait-il encore faire ici, celui-là? dit-il en fronçant les sourcils, lorsque, ayant traversé la file des équipages et des automobiles, ils se trouvèrent dans l'avenue.

— Qui? dit Knorr d'un ton hésitant, bien que sa légère griserie de tout à l'heure fût déjà passée.

— Qui? Allons donc!... c'est bien toi que suivait Iakob, n'est-ce pas? Remplis-tu convenablement tes missions?

— Et toi... tu l'as reconnu?

— Comment ne pas reconnaître ce charmant personnage? Je l'ai toujours détesté.

— Pourquoi parles-tu ainsi de Iakob? commença Knorr.

Youri s'arrêta.

— Écoute, Knorr, je suis pressé. Je dois rentrer pour m'habiller et ressortir. Dis-moi vite ce que tu désires Je me doute que ce n'est pas de ta propre initiative que tu...

— En effet, c'est de la part de Mikhaïl.

— Très bien. Je préférerais pourtant que vous me laissiez tranquille. Je ne m'intéresse ni à vos affaires, ni à vos humeurs. J'aurais été heureux de n'en rien connaître. D'autre part, je ne vous nuis en rien.

Knorr, nerveusement, rajusta sa casquette.

— Oh! évidemment... si tu prends ainsi la chose... nul n'est obligé... de force... Je le dirai à Mikhaïl. Excuse-moi...

— Mais parle donc ! s'écria Youri avec un geste de dépit. Je plains beaucoup Mikhaïl et Natacha... Si je puis faire quelque chose pour eux, je le ferai volontiers, à condition que cela ne me cause pas d'ennuis. Seulement, je ne comprends pas très bien ton rôle, à toi... Tout cela, en effet, ne t'a jamais regardé ni de près, ni de loin. Allons, parle, sinon je file.

— Mikhaïl est allé chez toi. Il a dit que la... nécessité n'était pas apparue...

— Mikhaïl est déjà venu trois fois chez moi. C'est exact. Eh bien?

— Eh bien, maintenant... est apparue la nécessité. C'est au sujet de Khessia.

— Ah ! dit froidement Youri. Tant pis !

— Écoute, je t'en prie... si tu as de l'amitié pour moi ! Je ne vois pas le moyen d'en sortir, si tu ne... Iakob dit que...

— Je ne ferai rien pour Iakob ! Et, dès l'instant que la chose concerne Khessia, je ne ferai rien, non plus, pour Mikhaïl !

Knorr, déjà verdâtre dans la clarté grise de la nuit blanche, sembla verdir encore davantage.

— Ce n'est pas Iakob, ce n'est pas Iakob, bégaya-t-il. Oh! ce n'est pas à cause du travail, je le sais, que tu t'es détaché de tout... c'est à cause de moi... Et moi, bien sûr, ce qu'ils faisaient ne me regardait pas... J'étais, simple-

ment... Mais, après tout, si tu ne veux même pas m'écouter... que Mikhaïl te parle lui-même !

— Oui, qu'il me parle !

Ils firent quelques pas en silence. Au fond, Youri avait pitié de Knorr ; le genre de pitié que l'on ressent envers les malheureux et les imbéciles. Knorr l'embarrassait, à se traîner ainsi derrière lui comme une paille collée à sa chaussure... Il eût voulu le quitter à l'instant même, de quelque manière que ce fût.

— Knorr, dit-il avec douceur, dis-moi en quoi consiste exactement la chose. Le souvenir de Khessia m'est, il est vrai, désagréable. Elle m'a aimé, dans le temps, et je ne l'aimais pas... ce qui a été cause d'histoires très ennuyeuses... Mais je n'ai rien contre elle. Toi, de ton côté, tu l'aimes. Du moins, tu te le figures. Cela m'est indifférent. Mais tu me fais pitié. Voyons, explique-moi la chose !

— Que Mikhaïl te donne lui-même les détails ! marmotta Knorr. Je ne te dirai que deux mots... L'ont-ils appelée ici, ou non, je n'en sais rien. Toujours est-il qu'elle doit venir y passer quelque temps. Ce qui, justement pour elle, est très, très risqué... Il faut l'installer quelque part, et voilà, présentement, il n'y a pas d'endroit sûr...

— Vous êtes donc bien dépourvus? dit Youri, dédaigneusement. D'ailleurs, je ne vois pas ce que j'ai à faire là dedans, ajouta-t-il.

— Tu n'as rien à y voir... Mais, si la comtesse pouvait...

Youri éclata franchement de rire.

— Alors, tu t'imagines que je vais la présenter à la comtesse... sous le prétexte que c'est ma bonne amie?... ou que je l'installerai dans ma chambre des Iles?...

— Mais... tu as des relations...

— Laissons cela, Knorr !... c'est de l'enfan-

tillage !... Et, somme toute, pour quelle raison m'en occuperais-je?... Qu'est-ce que cela peut bien me faire, je te le demande?

Il se reprit et de nouveau ajouta doucement:

— C'est bon... je réfléchirai... J'en parlerai à Mikhaïl. Et maintenant, adieu ! Voici le dernier izvoztchik passable, ensuite il n'y en aura plus. Sinon je vais me mettre en retard.

Et, sans proposer à Knorr une place (qu'il eût été capable d'accepter), Youri sauta prestement dans la voiture et partit dans la direction des Iles.

Knorr n'en vit pas davantage.

... Youri, tranquillement, roule vers les Iles.. Et voilà, soudain, qu'une drôle d'idée lui passe par la tête... une drôle d'idée, en vérité... Après tout, pourquoi pas? Cela leur fera plaisir à tous... ce sera inoffensif pour Khessia... profitable même... tout en étant — chose principale — très amusant pour lui, Youri... Parfait ! On casera la « révolutionnaire » chez Lizotchka.

Mais en attendant, qu'ils aillent tous au diable, Knorr, Khessia, tous !... il a hâte d'être chez lui, d'ôter cet uniforme d'étudiant qui le gêne...

VIII

DODO, L'ENFANT DO...

LES heures nocturnes passent, passent... Un bruit léger a fait grincer la serrure ; oh! léger, on ne peut plus léger. La lumière s'est allumée dans le vestibule ; une lueur circulaire a brillé, éclairé sur une console un chapeau d'homme... la plume blanche d'un vaste chapeau de femme... La lueur circulaire a brillé, puis s'est éteinte. Une porte intérieure s'est ouverte, s'est refermée. Tout cela comme un murmure... comme s'il n'y avait rien... L'obscurité, dirait-on, a simplement soupiré.

Mais quelqu'un, subtil, a entendu.

Des pieds nus et menus trottinent le long du vestibule, prestes comme des pattes de souris. La porte intérieure s'est rouverte. Lizotchka avance sa tête de poupée blonde.

— C'est toi, Yourik? dit sa voix à peine perceptible.

Dehors, c'est la clarté inquiétante et cadavérique de la nuit blanche. Mais dans la chambre, les rideaux sont bien clos et un rassurant petit globe à facettes brille au plafond. Youri s'est plongé dans un fauteuil. Fatigué, il n'a même pas enlevé son pardessus.

Tout embaume dans cette chambre, le tapis, le divan bas et le lit frais que dissimule un paravent de nuance pâle.

La porte s'est ouverte ; et voici Lizotchka, pieds nus, vêtue d'une chemise échancrée

que des rubans lilas retiennent sur l'épaule.

— Je viens te dire bonsoir. Corbeau roupille. Horripilant, quand il s'installe comme ça pour toute la nuit !... Mais toi?

Youri bâille.

— Moi?... Eh bien, je suis à sec, Lizok, dit-il en souriant.

Elle sourit aussi.

— Quel type tu fais !... Était-ce amusant, au moins?

— Oui. Je te raconterai ça demain. J'ai perdu les quatre cents roubles, jusqu'au dernier. Et pourtant, au début, il n'y a pas à dire, j'avais la veine.

— Quatre cents? Pas davantage?

— Mais où les aurais-je pris, voyons?

— Bien, bien !... Joulka se vantait avant-hier... mais elle devait mentir... Toi, surtout, ne mens pas, hein !... Alors, comme ça, de Joulka, rien?...

Jalouse, elle lève ses sourcils comiquement noirs sous ses cheveux de poupée.

Youri d'un air las s'étire, la prend sur ses genoux.

— Petite sotte ! Si tu trouves plus gai que j'aie perdu ton propre argent à toi, pourquoi viendrais-je te raconter des blagues? Aujourd'hui, du reste, cet argent m'a suffi.

Lizok lui fait un collier de ses bras nus et froids et rit, heureuse. Le drap rugueux du pardessus égratigne sa peau, accroche la dentelle de sa chemise.

— Oh! comme je suis amoureuse de toi ! Tu es tellement... tellement...

Elle cherche, mais le mot ne lui vient pas.

— Tu es tellement... je ne sais quoi ! Je te donnerais ce que tu voudrais, là, tout de suite, pour que tu sois content. Comme cette Joulka te dévorait des yeux ! Mais quelle menteuse,

quelle menteuse !... Elle prétend, crois-tu, d'avoir un ami riche... Mais elle porte à son chapeau une plume de l'année dernière, elle n'a le sou, ni pour elle-même, ni pour les autres.

— Attends !... je lui trouverai quelqu'un de mieux, dit en plaisantant Youri.

Lizotchka rougit, se retient pour ne pas pleurer. Mais Youri n'a pas l'intention de la taquiner davantage.

— C'est bon, c'est bon, fait-il d'une voix ensommeillée. Joulka est gentille, mais tu me plais mieux qu'elle. Si ç'avait été le contraire, alors... tu me connais !... Donc, sois contente de ce qui est... A présent, ouste ! Je veux dormir. Vois-tu que Corbeau s'aperçoive de ton absence?...

— Il ne se réveillera pas, va ! Il ronfle comme un ours. Mais il était enchanté de pouvoir venir, l'animal ! il avait trouvé moyen d'envoyer d'avance, de sa Commission, un pot de fleurs épatantes... Si tu veux les prendre demain et les porter à ta petite gaupe...

Grâce aux déguisements de Youri, Lizok était quelque peu au courant de son aventure avec Machka. Elle n'en avait point pris ombrage — cela n'eût servi de rien — et s'était contentée d'en rire à gorge déployée.

— Des fleurs? fait Youri. Comment veux-tu que je les emporte avec un pot ?...

— Tu les en retireras, voilà tout !

Il bâille encore.

— Ma foi, je serai trop paresseux demain... Mais va-t'en donc, Lilka, il est temps... Allons, hop !

Elle l'embrasse sur le front, à la racine des cheveux, et saute sur ses pieds.

— Ha! ha! elles sont toutes amoureuses de toi, mais voilà, tu es avec moi, avec moi, avec

moi ! Et ta chambre est chez moi !... Et je suis la plus amoureuse de toutes !... Adieu, adieu, dors bien. Il est déjà cinq heures passées...

A la porte, elle se retourne encore.

— Dors tant que tu voudras. « Il » s'en ira vers dix heures. Après, on déjeunera ensemble.

Elle éclate de rire.

— Non, quel type, ton bavard de l'Eldorado !... il parle, il parle, à croire que c'est un fleuve. Est-ce que ce n'est pas chez lui que tu as amené notre Vierka, l'année dernière? Je lui demanderai demain...

— Vas-tu t'en aller, à la fin?...

— Et ce grand Knorr ! En voilà un vilain individu ! Je m'en vais, je m'en vais !... Dors !

Tout doucement, comme une souris, elle disparaît.

Calme. Derniers bâillements de Youri qui va, vient, se déshabille... puis un claquement de commutateur, et, de nouveau, ténèbres.

IX

LE " BANQUET "

IL pleut ce matin. Dans la salle à manger de Lizotchka — imitation de chêne, large baie sur la cour, — il fait sombre.

Un déjeuner comique : des hors-d'œuvre, des fromages coûteux, des fruits de chez Milioutine ; du vin de marque, et, comme seul plat chaud, des œufs à la coque.

Mais cela est du goût de Youri et de Lizotchka ; ils sont gais tous les deux et rient.

Le service est fait par une grande et brune femme de chambre, très jeune encore, mais d'une maigreur maladive. Son visage est assez agréable, avec un petit nez court et des cheveux coupés qui frisent.

— Vierka ! lui crie Lizok en la prenant à témoin, Vierka, ce type d'hier, ce Morsoff, non, ce qu'il était drôle ! Il marche, il marche... Il croit tout ce qu'on lui dit, c'est clair !... Ah! qu'est-ce qu'il peut inventer, ce Youri ! Te faire jouer à l'étudiante !...

Un petit rire de Vierka, découvrant ses dents blanches et serrées.

— Mais comment s'y est-il pris? insiste Lizotchka. Procédons par ordre : dis-moi comment il a pu te faire passer pour une étudiante et te conduire à cette soirée?

— Je crois que je l'ai oublié. Depuis l'hôpital, à la suite de ce typhus, ma mémoire est devenue tellement...

— Allons, ne mens pas ! Tiens, assieds-toi là, avec nous. Bois un verre de château-yquem. Mais raconte ; ça m'intéresse depuis qu'hier, à l'Eldorado, Morsoff... Assieds-toi, assieds-toi !

Vierka est une vieille amie de Lizok. Lorsque, il y a de cela un an et demi, Youri la rencontra pour la première fois, elle était entretenue par un riche officier. Elle protégeait même Lizotchka. Lizotchka était à cette époque une jeune fille encore un peu bête, aux cheveux encore noirs, que Youri avait entrevue par hasard chez elle. Depuis lors, les choses avaient tourné. Vierka n'eut pas de chance. Elle s'embarqua dans quelque sotte histoire, puis tomba malade et, à peine guérie d'une pneumonie, attrapa le typhus à l'hôpital. Elle en sortit au printemps, n'ayant ni feu ni lieu, trop fière pour faire le trottoir et, par calcul aussi, ne pouvant s'y résoudre.

Lizotchka était une bonne âme.

— Prends-la donc comme femme de chambre, lui conseilla Youri. Tu te plains toujours de tes domestiques... Renvoie ta cuisinière, puisque tu ne manges jamais chez toi ; et ne garde que le valet de pied pour ta voiture ; avec Vierka, cela suffira parfaitement. Tu as trop de personnel, et quant à moi, tous ces curieux m'ennuient.

Ce qui fut dit fut fait, à la grande satisfaction de Vierka. Sa maladie l'avait beaucoup affaiblie et le service qu'on réclamait d'elle, ouvrir la porte, en tablier blanc, à l'oncle Corbeau, épousseter le gramophone, était un repos plutôt qu'un travail. Toutes les deux, Lizotchka et Vierka, acceptèrent avec beaucoup de naturel cette situation, usant l'une vis-à-vis de l'autre, en présence des tiers, du langage habituel entre une maîtresse de maison et sa femme de chambre. Et, lorsqu'il leur arrivait

de ne point s'entendre, Vierka savait répliquer, mais sans outrepasser jamais les bornes permises à une véritable soubrette.

Les anciennes « relations » de Youri et de Vierka ne gênaient plus personne. C'était du passé. Youri n'avait d'ailleurs jamais eu pour Vierka un engouement bien profond. Quant à Vierka, elle ne gardait de son aventure qu'une sorte de soumission et de dévouement envers Youri.

Égayée par l'insistance de Lizok, Vierka s'assit sans façons et se versa du vin.

— Tu aurais dû inviter Morsoff, dit-elle, reprenant envers Lizotchka leur tutoiement familier. Voilà qui serait intéressant, s'il me reconnaissait !

— Peuh ! Il ne te reconnaîtrait pas. Avec la mine que tu as à présent !...

— Oh! je me retaperai, fit Vierka, ne s'offensant point.

— Bon ! Maintenant, raconte, et en détail... puisqu'il est impossible de rien tirer de celui-là ! ajouta Lizok avec un hochement de tête du côté de Youri. Il se contente de rire, et c'est tout... Voyons, il t'a fait passer pour sa cousine, pour une étudiante? Et toi, que pensais-tu?

— Moi ! Mais cela m'intéressait aussi. Youri avait toujours de ces idées-là... Il m'apprenait beaucoup de choses, et j'avais une bonne mémoire...

— Qu'est-ce qu'il t'apprenait?... Et là-bas, comment cela s'est-il passé?

— Raconte-le-lui, Vierka, intervint Youri. Quant à moi, j'ai oublié. Et maintenant, du reste, rien de cela n'existe plus.

— Rien? regretta Lizok. Que sont-ils devenus? Ils se sont brouillés?

— Tu ne comprends pas. Il s'agit de ces

soirées auxquelles j'ai conduit Vierka. Mais qu'elle te raconte elle-même !

— Ce fut très drôle, Liza, commença Vierka, s'animant tout à coup. Youri me dit un jour : « Vierka, veux-tu que je t'introduise dans un monde vraiment raffiné? Un monde vraiment aristocratique? » — Je le regarde. Il rit. « Aristocratique? » fais-je. — « Oui, l'aristocratie de l'intelligence ! Elle est encore plus élevée et plus intéressante que l'autre. » Et il m'explique : « C'est une société composée des meilleurs écrivains et artistes. Ils se réunissent entre eux et se distraient à leur manière, d'une façon raffinée. Personne d'étranger ne peut y pénétrer. Mais moi, je t'y conduirai. »

— Te voilà bien, toi, dit Lizotchka d'un ton jaloux. Moi, j'aurais eu peur d'un scandale... d'être mise à la porte, qui sait !

— Oh! moi, je n'avais pas peur ! D'abord parce que ce n'étaient que des gens intelligents, et ensuite parce que Youri arrangea tout à l'avance. Je m'habillai très simplement : une jupe sombre, une blouse blanche avec une ceinture de cuir, les cheveux bouffants. Je passerais pour sa cousine, une étudiante de Moscou. Et comme, moi aussi, je devais être censée pouvoir écrire des vers, il m'en donna et me les fit apprendre par cœur, à tout hasard. J'avais une excellente mémoire.

— Tu te les rappelles? s'écria Lizotchka... Oh! dis-les, dis-les, ma petite âme !

— Pas depuis l'hôpital... Mais comme cela me revient, je raconte, ne m'embrouille pas !

— Et alors?

— Alors... voici, dit-il : ils t'appelleront Sophia, ce qui signifie sagesse.

— Sonka?

— Pas Sonka... Sophia ! Il me dit encore que tous ceux qui seraient là, tous, hommes et

femmes du meilleur monde, devraient revêtir un costume spécial ; que l'on me proposerait d'en revêtir un à mon tour, et ce que je devrais répondre.

— Quoi donc?

— Attends, attends !... De plus, tous devaient être couchés...

— Couchés !... que dis-tu? renifla Lizok d'un ton désillusionné, se coucher comme ça l'un près de l'autre? Tout de suite?

Youri se mit à rire.

— Bête !... Elle veut dire s'étendre... s'étendre sur des lits autour d'une table, à la mode antique !

— C'est cela, s'étendre, corrigea Vierka. Il y avait, en effet, une table servie, du vin... et tout autour, au lieu de chaises, des divans, sur lesquels on s'étendait.

— Et tu t'es étendue?

— Attends un peu, voyons !... Donc, Youri me recommanda de me taire, de regarder d'une manière sérieuse et modeste ce qui se passerait. — Si tu vois, me dit-il, quelque vilaine chose — ou qui te paraisse telle, — n'y fais aucune attention, ne ris pas, garde ton maintien sérieux et ne t'imagine quoi que ce soit. Ils suivent l'exemple des plus nobles et des plus anciennes familles.

Lizotchka n'y tint plus.

— Non !... quelle idiote, Seigneur, quelle idiote !... Ce n'est pas moi qu'on y aurait prise ! Il t'a raconté des blagues, regarde-le se tordre... Il t'a simplement conduite dans le dernier des... C'est du propre.

— Mais non, mais non, dit Youri à Vierka toute décontenancée. Ne l'écoute pas. Je ne t'ai pas trompée le moins du monde. C'était un endroit parfaitement honnête, de la véritable aristocratie.

Lizotchka ne se calmait point.

— Eh bien !... Et Morsoff?... Vas-tu me faire croire qu'il est distingué, celui-là?

— Tu as tort. Il n'est pas mal. Et toujours si courtois, si verni... Imagine-toi qu'il portait un costume bigarré, tellement long qu'il s'y empêtrait les jambes. D'autres, par exemple...

— Des inconvenances?

— Oui... Et après? Qu'est-ce que ça pouvait me faire?... Moi, donc, je regarde, je ne dis rien. Et toujours ils parlent, ma chère, ils parlent... Il y a du vin dans des coupes. On ne boit pas tout de suite. On tient sa coupe à la main, on parle, on parle, et quand on a bien parlé, on la vide.

— Et toujours en vers, tout ça?

— C'est selon. Je n'écoutais pas, je repassais les miens dans ma tête, pour ne pas oublier, tu comprends. J'oubliais de te dire que tout le monde portait de petites couronnes de fleurs, un peu fanées, vu qu'elles étaient montées sur fil de fer.

— Toi aussi, tu en avais une?

— Non. Je n'en avais pas voulu. Écoute. Quand on eut bien parlé, bien mangé, bien bu, voilà Yourka qui se lève : « Sophia, déclare-t-il, désire nous expliquer maintenant pourquoi elle a refusé de revêtir le costume, et pourquoi elle reste, au milieu de nous tous, habillée comme à l'ordinaire. »

— Il a dit ça?... Oh !... Et puis?

— Mais je savais ce que je devais répondre. Je prends ma coupe, comme ceci, je la lève — Vierka leva son verre de château-yquem — et je dis...

— Qu'as-tu dit?

— Bon, voilà que j'ai oublié, soupira Vierka. On peut me tuer, je ne me le rappellerai pas. J'avais appris ça comme un perroquet. Je me

lève, je dis... je dis... « Je suis seule, parmi vous, à ne pas porter le costume, parce que... parce que... »

— Eh bien, eh bien?

— « ... Parce que ce costume... n'est qu'une demi-mesure. » Est-ce bien cela?

Vierka regarda Youri, quêtant un secours. Mais il se taisait, un sourire malicieux aux lèvres.

— Hé bien voici ! En deux mots, je leur ai dit qu'ils étaient tous des poltrons ; que s'ils voulaient la rupture avec les conventions et l'affranchissement de la beauté, ils devaient se réunir ici sans aucuns voiles, la véritable beauté se trouvant dans le corps, et non dans le costume ; que la beauté était en même temps la pureté, ce que je comprenais en ma qualité de jeune fille chaste, prête à faire ce que je venais de proclamer ; que cependant, ne les sentant pas encore préparés à me suivre dans cette voie, je préférais demeurer modestement telle que j'étais, dans mes vêtements ordinaires, tout en refusant de me parer de leur costume qui, lui, n'était point la vraie beauté, mais un simple trompe-l'œil destiné à s'abuser soi-même.

Vierka avait débité tout cela d'une haleine, en regardant Youri. Celui-ci secoua la tête.

— Tu as un peu oublié, fit-il. Tu viens de dire beaucoup de bêtises... Dans ce temps-là, vraiment, ce fut mieux réussi.

Lizotchka frappa ses mains l'une contre l'autre.

— Dieux, quelle horreur !... Et l'on ne te pria pas de sortir après ça?

— Pas le moins du monde ! Ce n'est pas cela que je croyais. Je croyais qu'ils allaient me dire d'enlever ma robe, que les uns crieraient : « Tu te vantes, déshabille-toi ! », les autres : « Nous ne sommes pas au bain, ici ! », etc... Moi, l'idée

de me déshabiller ne m'allait guère... Là-dessus, ma chère, rien de semblable, seulement un enthousiasme fou. Les coupes se vident à ma santé, ils crient que moi seule suis sincère, que ma compréhension va plus haut que la leur, qu'en effet, ils ne sont pas encore préparés, et ainsi de suite... Ils parlent, ils parlent, Morsoff continuant à s'empêtrer dans sa chlamyde, tandis qu'un petit noiraud en jupe courte se jette sur un divan et hurle : « Nous sommes de vieilles gens, mais nous marchons vers le progrès ! » Bref, ils ont fait passablement de vacarme.

— C'était gai, comme je vois.

— Hé non, ma chère, très ennuyeux. J'en avais les yeux hors de la tête. Quand l'un avait fini de parler, il se mettait à boire. Puis c'était le tour d'un autre, puis d'un autre, tout ça pour dire la même chose. Leur gaiété, la voilà ! Ils ont fait bombance, comme de juste. A part ça, rien d'extraordinaire.

— Je trouvais cela très amusant, au contraire, dit Youri. Je ne cessais de regarder Vierka. Ce qu'elle faisait l'importante, la petite étudiante !

— Finalement, reprit Vierka, j'étais sur le point de m'endormir sur mon divan, lorsque Morsoff s'adresse à moi : « Sophia, dis-nous tes vers ! »

— Il te tutoyait déjà?

— Tout le monde se tutoyait. C'était le règlement. Il y avait là des femmes de la meilleure société qu'il tutoyait aussi... Pour les vers, je commençai, bien entendu, par me faire prier, puis...

— Te les rappelles-tu? demanda Youri.

Il n'était point l'auteur de ces vers et n'eût pas été capable de les écrire ; conçus dans le goût de l'époque, il les avait seulement recueillis jadis pour Vierka, les choisissant avec soin et dans un but déterminé.

Ils étaient, naturellement, sortis de sa mémoire. Tout cela était du passé. Il lui plaisait cependant de l'entendre évoquer par Vierka, pour laquelle cette aventure avait gardé son importance et sa fraîcheur.

— Non, dit Vierka, en réfléchissant. L'hôpital... Ah! voici !...

Elle se leva, prit une attitude penchée et d'une voix lente, au timbre assez agréable, commença :

Je suis tout mystère,
Toute solitude
Et toute tristesse...
Je m'enfuis dans l'espace
Comme une illusion
Née du sommeil ;
Une morne semence
Jetée au vent...
Ame vagabonde,
Et sans baptême,
Et qui, hélas !
Ne peut mourir...
Ame vagabonde...

Elle s'arrêta, hésitante.

— Eh bien, dit Youri. C'est tout?... Ce n'est pas fini, il me semble...

Vierka répéta encore :

Ame vagabonde...

puis se rasseyant :

— Impossible ! dit-elle. Je ne me rappelle plus.

Lizotchka paraissait désappointée.

— Je m'attendais à quelque chose de plus intéressant, fit-elle avec une moue. Et pourquoi des vers si lugubres?...

— Il le fallait.

— Et cela leur a plu?

— Il faut croire. Ils me prirent les mains,

me donnèrent des explications sur ce que je venais de réciter... sur ce que cela signifiait...

— Eh bien?

— Je n'ai pas écouté. J'étais fatiguée. Toute une soirée, sur un divan, sans parler et sans rire, c'était mortel !

— Pauvre ! s'apitoya Lizok. Je n'y aurais pas tenu !

— Au début, c'était assez drôle, mais ensuite... Enfin, tout se termina. Ils reprirent leurs vêtements et s'en allèrent chacun chez soi. Depuis, je ne sais plus s'ils ont recommencé ou non.

— Depuis?... dis, Yourka?... ils n'ont peut-être plus mis de costumes du tout? demanda Lizotchka.

Youri s'ennuyait. Il bâilla.

— Je n'en sais rien. Je n'ai pas assisté à d'autres réunions. Je suis parti pour l'étranger. Mais tout cela est fini, maintenant. Ce n'est plus la mode. Ils sont devenus sages, sérieux. Ils font des conférences.

— Des conférences?

— Si tu as envie d'y aller, je te donnerai une carte.

— Donne-m'en une, fit Vierka. Ils ne me mettront pas à la porte, j'espère?

— Rassure-toi. Vous n'aurez qu'à vous asseoir dans la salle et à rester tranquilles.

— C'est ennuyeux?

— Je crois bien ! Mais si on s'ennuie, on est libre de sortir. A présent, j'en ai assez de vous deux. J'avais affaire ici. Il est trop tard. Tant pis. Une autre fois. Je vais me reposer un peu avant de partir. Je dois dîner en ville, ce soir.

Il se leva et ouvrit la fenêtre. La salle à manger était une tabagie. Vierka, redevenue femme de chambre, se mit à desservir.

A ce moment, retentit la sonnerie de la porte d'entrée.

Lizotchka sursauta.

— Véra, Véra ! chuchota-t-elle en se levant et fermant son peignoir, Véra, enlève tout ça, vite !... C'est le coup de sonnette de Corbeau... je ne lui donne pas de clef... Il aura oublié quelque chose, ce matin... Le lit n'est pas fait?... Bon, je vais me recoucher. Tu lui diras que la barinia n'est pas encore levée... Au revoir, Yourountchik !...

Se précipitant sur Youri, elle lui donna au vol un baiser sonore et disparut.

En un clin d'œil la table était débarrassée, Youri caché dans sa chambre. Vierka, vive et modeste dans son tablier blanc, ouvrait la porte, s'excusant auprès du barine de n'avoir pas entendu tout de suite la sonnette et lui expliquant que la barinia, rendormie, avait ordonné de ne pas la réveiller.

Oncle Corbeau, confiant, se rendit lui-même dans la chambre à coucher. Pour une minute seulement. Il avait, en effet, oublié le matin quelque chose chez Lizotchka ; quelque chose qui ne pouvait intéresser que lui : son portefeuille.

X

A LA FONTANKA

La grand'mère de Litta, la comtesse, habitait un appartement extraordinairement triste, dans une morne et vieille maison dont elle était propriétaire, et qui, avec ses hautes et sombres fenêtres à petits carreaux toujours malpropres, ressemblait à quelque bâtiment officiel.

Cet appartement contenait une quantité de chambres, dont la moitié sans utilisation réelle. Celle-ci servant de garde-manger, celle-là de débarras. La comtesse avait son salon particulier, sa propre salle à manger où sa petite-fille Litta et deux dames de compagnie, si exactement pareilles qu'on les eût confondues l'une et l'autre, prenaient leurs repas avec elle. Nicolas Yourévitch avait son service à part, et même sa cuisine. Quant à Youri, son couvert était mis chez la comtesse, lorsqu'il habitait à la Fontanka.

Youri avait envers son père un sentiment d'affectueuse compassion. Il le savait malade et sous la dépendance de la comtesse. Il estimait, cependant, que son père manquait de caractère, et, aussi, qu'il s'était aigri de bien bonne heure. Moins fantasque, il eût peut-être pu entretenir quelques relations et, en général, vivre d'une manière plus agréable.

Il causait parfois avec lui, mêlant ses entretiens de plaisanteries et de témoignages de tendresse. Nicolas Yourévitch secouait la tête,

puis, s'animant peu à peu, tentait de démontrer à Youri qu'il n'était pas aussi bas qu'on le pensait, et qu'il n'était pas complètement délaissé. Il était douteux qu'il aimât son fils, néanmoins il appréciait ses visites qui lui apportaient un certain réconfort. Il goûtait ce qu'il y avait en Youri de joyeux, de bon, d'assuré et de bien portant.

De sa fille Litta, il ne disait jamais rien et ne faisait aucune allusion à elle : c'était la petite-fille de la comtesse...

Ce jour-là, Youri vint à deux heures passer un instant auprès de son père, puis alla prendre le thé avec sa sœur. La comtesse était indisposée et ne parut point.

— Pourquoi ne vis-tu plus avec nous, maintenant? demanda tout bas Litta.

Dans cette maison, tout le monde parlait bas.

Youri regarda sa sœur, ses longs cheveux pâles qu'elle portait encore sur le dos et qu'attachait un nœud de ruban noir. Il sourit.

Ce sourire parut éclairer la chambre.

— Pourquoi n'habites-tu pas ici? questionna de nouveau Litta.

— Mais j'habite ici. J'y passe souvent la nuit. Si j'ai une chambre là-bas, aux Iles, c'est pour être plus près de l'Université, travailler plus commodément, tu le sais.

Litta secoua la tête.

— Est-ce qu'on te dérange, ici? Tu as la plus belle chambre, la plus grande. Elle donne sur le vestibule. Aucun bruit. D'ailleurs, où y en a-t-il chez nous?

— C'est très ennuyeux chez vous ! dit Youri avec un nouveau sourire.

— Youroulia, j'ai peur de toi.

— Tu mens ! Personne n'a peur de moi. Ce sont des bêtises !

Litta rougit, vexée.

— Peur ! Ce n'est pas exactement peur. Mais il y a en toi quelque chose que je ne comprends pas... Je ne sais pas bien quoi...

— Moi non plus, petite sœur, je ne te connais pas davantage... A quoi bon se connaître l'un l'autre?

Litta, surprise, ne répondit pas. Elle réfléchissait.

— Tout cet ennui vient de papa et de la comtesse, dit sincèrement Youri. Je ne pourrais vivre ici perpétuellement, mais, de temps à autre, cela me fait plaisir.

— Youri, je voudrais aller te faire une visite. Mais il y a grand'mère...

— Ce n'est rien. Elle finira par te laisser libre. Avec qui sors-tu?

— Je vais avec elle au Jardin d'Été. Quelquefois aussi avec Maria Vladimirovna.

Maria Vladimirovna était une des dames de compagnie de la comtesse.

— C'était mieux autrefois, du temps de miss Edd, reprit Litta. Malheureusement, grand'mère s'est imaginée que je n'avais pas besoin de gouvernante, que c'étaient toutes des femmes corrompues. De sorte que me voilà maintenant tout à fait seule. Je n'ai plus que les professeurs qui viennent pendant la journée. C'est d'un ennui !...

Youri la regardait, l'air de songer à quelque chose.

— Allons, ne m'attriste pas, dit-il. Tu deviendras plus libre peu à peu, et l'on te laissera sortir avec moi. En attendant, obéis à la vieille. Ne regrette pas les gouvernantes. La comtesse n'a pas eu tort de les renvoyer. Elles ne font que corrompre le caractère.

Il ajouta soudain, répondant à quelque pensée :

— Sacha Levkovitch vient-il vous voir avec sa femme ?

— Pourquoi me demandes-tu cela?... Oui, ils sont venus une fois, juste après leur mariage. Tu n'étais pas encore arrivé. Ah! Youri, elle est très jolie, mais si terriblement étrange ! Il paraît que tu la connais depuis longtemps?

— Oui... d'autrefois... Quand son père vivait encore. Sacha ne la connaissait pas dans ce temps-là.

— Quand était-ce, ce temps-là? On lui donnerait quatorze ans aujourd'hui... Elle ne plaît pas à grand'mère.

— Et à toi, elle te plaît?

— A moi?... Écoute, j'ai d'abord été si, si contente. Je me disais : voilà Sacha marié, grand'maman sera gentille pour lui, ils viendront à la maison et j'aurai en elle une amie... Elle est si jeune, n'est-ce pas? Et puis...

— Quoi, et puis?... Grand'maman n'a pas voulu la voir?...

— Non... Ce n'est pas cela. Mais c'est une si drôle de... D'ailleurs, je ne l'ai vue qu'une seule fois. Elle a des manières si...

— Des « manières », dit Youri en riant. Vraiment, ma chère, tu parles toi-même comme une grand'mère.

Litta devint subitement rouge de colère.

— Comment n'as-tu pas honte?... Tu ne comprends rien à ce qu'on te dit. Tu n'étais pas comme cela autrefois, quand nous étions petits... alors je te disais tout, et tu comprenais. Mais à présent, tu es devenu comme les autres... Voilà pourquoi j'ai peur de toi... ou plutôt non, je n'en ai pas peur, mais je ne sais plus que penser de toi. Nous sommes des étrangers l'un pour l'autre... Comme si je me souciais de « manières ». Il ne s'agit pas de cela. Hé bien, restons des étrangers, puisque cela doit être

ainsi. Il y a du reste longtemps que je ne te parle plus de moi. C'est bien inutile.

Youri lui prit tendrement le bras.

— Pardonne-moi, chère petite fille. Je t'ai taquinée, c'est vrai. Mais nous ne sommes pas du tout des étrangers... bien que je pense qu'il ne convient à personne de parler de soi... Tu as donc raison de n'en rien dire. Mais ne te fâche pas. Conte-moi plutôt tes impressions sur la visite de Moura. Je comprends déjà pourquoi elle ne t'a pas plu...

— Ce n'est pas qu'elle m'ait déplu ! commença Litta d'un ton plus calme et en se rapprochant de Youri. Mais, vois-tu, c'est une espèce de sauvage... Il faut te dire que quand ils sont entrés, grand'maman n'avait absolument rien contre elle. Moura est d'abord restée silencieuse, se contentant de se remuer sur sa chaise. Grand'maman lui parle de feu son père, le général. Alors Moura secoue ses cheveux qu'elle portait sur le dos et que crois-tu qu'elle répond? — « Oui, c'est dommage que le vieux soit crevé ! » Puis se tournant soudain de mon côté : « Venez, montrez-moi votre chambre ; nous ferons connaissance. »

— Et ensuite?

— Oh! rien. J'étais même assez contente. Pourtant grand'mère commençait à se renfrogner. J'emmenai Moura dans la salle d'étude, et, de là, dans ma chambre à coucher. A peine entrée, elle éclate de rire, lance son chapeau en l'air et se met à sauter sur les chaises comme une femme de cirque. Et, tout à coup, elle se met à parler de toi, racontant que tu étais allé chez eux, qu'elle t'appelait Youroulia... « Embrassez-le bien fort de ma part quand il arrivera, dit-elle, rappelez-lui qu'il est venu chez moi et annoncez-lui mon mariage... » Est-ce que tu l'as vue depuis?

— Oui... une fois.

— Alors elle t'a raconté?

— Raconté quoi?... Elle ne m'a rien raconté. Elle m'a dit que tu étais très gentille, seulement...

— Seulement?...

— Mais rien du tout. Moura est une sotte. Pas besoin de chercher autre chose.

— Tu as raison. Ah ! elle m'a dit aussi qu'elle te trouvait beau ; que, par-dessus le marché, tu étais un vaurien et qu'à cause de cela tu lui plaisais. Alors je me suis fâchée et je lui ai répondu froidement : « Je vous prie de ne pas parler ainsi de mon frère. Je ne le supporterai pas. »

— Très bien, ma petite, fit Youri en embrassant Litta.

— Ça ne lui a produit aucun effet. Elle riait toujours comme une enragée et imagine-toi que brusquement, elle s'est mise à me pincer, oui, parole d'honneur, et en me faisant très mal. Tu ne trouves pas que, vraiment...

Et Litta devint écarlate, rien qu'à ce souvenir.

— Hum !... oui, c'est une folle, mâchonna Youri. Elle me dégoûte.

— Moi aussi... Après leur départ, grand'maman a dit : « J'aime beaucoup ce pauvre Sacha... Quant à elle !... » Et se tournant vers moi : « Quant à elle, a-t-elle ajouté, *vous devez comprendre que ce n'est pas une amitié pour vous* (1). »

— Qu'as-tu répondu?

— J'étais contente. J'ai répondu : « *Vous avez parfaitement raison, grand'mère ! d'ailleurs elle ne me plaît pas du tout* (1). »

Elle se leva, se mit à rire et fit une révérence.

— Pour aller la voir, flûte !... A mon avis,

---

(1) Les phrases en italique sont en français dans le texte. — *N. d. T.*

Sacha n'a pas gagné depuis son mariage. Il est comme détraqué...

Youri ne riait pas. Il pensait à Levkovitch, à cette dernière soirée de l'Eldorado où il avait l'air d'un noyé, et qu'il n'avait point revu depuis lors.

— Tu t'en vas, Youroulia? demanda Litta, regardant son frère avec inquiétude.

— Je m'en vais dîner. Je reviendrai ce soir.

— Ce soir !... Dis-moi, Youri, pourrai-je venir te voir dans ta chambre?

— Je ne sais pas si cela sera possible.

Litta prit un air chagrin et se tut.

— Qu'as-tu, petite sœur? Ce n'est pas pour t'être désagréable, voyons... Mais aujourd'hui, quelqu'un doit venir me voir ici.

Elle le regarda, circonspecte.

— Il s'agit de Mikhaïl, peut-être?

— Oui, Mikhaïl doit venir aussi.

— Oh! Youri, s'écria-t-elle toute joyeuse, ne parlons pas d'aujourd'hui, puisque d'autres que lui viennent te voir. Mais je suis si heureuse de savoir que lui aussi sera là. Je l'avais bien peu vu, j'étais toute petite encore, avant ton départ, pourtant je me le rappelais, oh oui ! Et, bien qu'il ait changé, je l'ai reconnu tout de suite. Il me plaît tant, si tu savais. Il ne parle jamais... ce sont ses yeux qui parlent... de tels yeux... qui semblent implorer quelque chose... Ne ris pas, Youroulia ! Il ne dit rien... mais il a un secret, je le sens...

— Si tu le sens, cela suffit. A ton tour, taistoi. Il ne faut nuire à personne. Je regrette presque, à présent, que tu sois venue chez moi, l'autre jour, et que tu aies vu Mikhaïl. C'était inutile.

Litta faillit pleurer.

— Mais je ne... Comme tu es cruel, Youri. Voilà encore que tu ne me comprends pas. Je

ne demande rien, je ne veux rien savoir, je ne parle à personne. En aurais-je l'occasion, d'ailleurs? Comment peux-tu?...

Il redevint souriant.

— Tu as raison ! J'ai dit une sottise. Mais je viens d'avoir à l'instant une drôle d'idée, et qui te consolera tout de suite. Mikhaïl t'intéresse ! Bon ! D'après moi, il est en proie aux plus funestes erreurs, erreurs contagieuses... jusqu'à quel point, voilà la question?... Résous-la toi-même à ta guise. Chacun est libre. Pour en revenir à ce que je te disais, ta maîtresse de mathématiques est partie, n'est-ce pas? Eh bien, veux-tu que je le recommande à grand'-mère?... « Madame... oserai-je vous parler *de quelqu'un de très sûr*, un de mes anciens camarades... », etc... Mikhaïl deviendra ainsi ton professeur. Ce ne sera pas pour longtemps, cela te fera plaisir et il gagnera un peu d'argent. Il est, au surplus, excellent mathématicien. C'est convenu?... Quelque chose te chiffonne?

— Mais Youri... s'il y a un secret?... Qu'arrivera-t-il?

— Sotte fille ! Que peut-il arriver? Cette maison est un tombeau. Papa ne bouge pas de son fauteuil et si la comtesse regarde quelquefois par-ci par-là à travers ses lunettes, elle est incapable de rien voir. N'aie pas peur, crois-moi... Voyons, oui ou non, en as-tu envie?

Litta en avait envie, assurément. D'une intelligence fort éveillée, ayant lu, dans ses longues heures de solitude, toute la bibliothèque de son frère, elle savait et comprenait beaucoup plus de choses qu'elle n'en avait l'air. Inconsciemment ou non, il lui arrivait souvent de jouer la naïveté, même vis-à-vis de ce dernier. Il lui semblait plus profitable pour sa liberté de faire l'enfant. Mais en réalité, sous les appa-

rences d'une enfant, elle était déjà femme, et agissait comme telle, sans s'en rendre compte.

Enfantine et spontanée dans son indignation tandis qu'elle parlait de Moura, le souvenir de Mikhaïl suscita soudain en elle une gravité au-dessus de son âge.

— C'est bien, Youri ! Essaie d'arranger cela. Je t'en serai très reconnaissante. Quant à Mikhaïl, tu lui diras de n'avoir à redouter aucune indiscrétion de ma part.

— Ho! ho ! voyez-moi cette grande personne ! En attendant, ne te fais pas trop d'illusions sur lui. Il est probable qu'il ne te parlera de rien... si ce n'est de mathématiques. Ne t'imagine pas que ce sera gai !

— Je ne m'imagine rien et me garderai de l'interroger. Sois tranquille !

Youri l'embrassa tendrement.

— Sais-tu, Oulitka, que si tu étais mon frère au lieu d'être ma sœur, ce serait beaucoup plus amusant pour nous deux. Mais voilà, c'est tantôt grand'maman, tantôt une impossibilité quelconque et finalement on n'arrive pas à s'entendre. Enfin, tant pis, reste une enfant bien sage. Nous nous reverrons après dîner. Et dès ce soir, peut-être, aurai-je le temps de dire un mot à Mikhaïl.

Il fit quelques pas vers la porte.

— Ah! j'oubliais de te demander... Vous partez bientôt pour Tsarskoé, n'est-ce pas?

— Oui, mais pas tout de suite. Papa serait pressé de partir ; or, pour rien au monde, grand'mère ne veut quitter Pétersbourg avant la mi-juin. Et toi, Youri, ne viendras-tu pas avec nous?

— Je n'en sais rien. Je ne peux pas souffrir cette maison de Tsarskoé. Quel dommage qu'on ait tout à fait délaissé la « Maison Rouge » !

Litta soupira. Elle non plus, n'aimait point

l'ennuyeuse maison de Tsarskoé. La comtesse en possédait une autre, en Finlande, la « Maison Rouge », qu'ils avaient habitée jadis. Mais il y avait six ans déjà qu'elle demeurait vide, portes et fenêtres condamnées. C'est là qu'était morte la mère de Litta. La comtesse détestait cette maison, bien qu'elle ne voulût ni la vendre, ni la louer. En revanche, elle plaisait à Youri par ses proportions, son apparence de vieille bâtisse, toujours solide. Il était venu y passer quelque temps, deux ans auparavant.

Telle quelle, au bord d'un mince cours d'eau, surplombée par la montagne, perdue au milieu d'un décor de forêts, elle ne recevait aucune visite, hormis celle du gardien qui y passait l'été, logé dans une petite aile. Endroit effrayant et sauvage, disait la comtesse... La mère de Litta aimait beaucoup la « Maison Rouge ». Elle lui avait coûté cher.

Demeurée seule, Litta, pensive, se dirigea vers la fenêtre. Le jour était nuageux et sec, le ciel couleur de poussière. Ce ciel, on le remarquait à peine. L'eau, dans le canal, était une autre poussière, celle-là toute noire. Puis il y avait le trottoir courbe, la grille ; devant la grille, de lourdes barques chargées de planches, de planches, de planches... Tout cela devait probablement sentir le goudron, le bois et l'eau saumâtre... Peut-être oui, peut-être non... Litta ne pouvait le savoir au juste, à cause des doubles vitres crasseuses, posées comme d'habitude au commencement de l'hiver, et qu'on n'avait point encore retirées. Une charrette passait là-bas, secouée de cahots. Elle devait faire du bruit, beaucoup de bruit... cependant, on l'entendait à peine. Ennui, ennui...

Triste et solennelle maison ! La maison de la comtesse...

XI

LA “ FRANÇAISE ”

NATACHA, la sœur de Mikhaïl, se trouvait depuis une semaine environ, à Pétersbourg. Confinée dans une chambre d'hôtel, sur la Morskaïa, elle passait ses jours à s'inquiéter, à se demander ce qu'elle allait faire.

Sa situation était compliquée et difficile. Elle n'avait point été sincère, l'hiver dernier, à Paris, lorsque le hasard l'avait mise en présence de Youri Dvoïékouroff. A ce moment déjà, elle ne se sentait plus le moindre courage. Le chaos s'épaississait en son âme. Peu à peu, elle s'éloignait de ceux qui, naguère, avaient été ses intimes. Avec Mikhaïl lui-même, elle avait presque interrompu toute correspondance, ignorant du moins ce qu'il faisait, ayant cessé de le comprendre.

Cela lui était pénible. Il lui semblait, en effet, que le seul Mikhaïl, ce frère si tendrement aimé, pouvait lui venir en aide. « C'est toujours le Mikhaïl de naguère », avait-elle dit, non sans orgueil, à Youri ; elle n'en était cependant pas sûre... mais alors, qu'était-il en réalité?

Un désir aigu, angoissé, de le revoir, surgit en elle. Il le fallait, coûte que coûte. Elle ne le questionnerait pas, ne se mêlerait pas de ses actes. Il importait seulement de le revoir.

Entreprise particulièrement délicate. Elle était hors la loi. Pour pénétrer en Russie, arriver

jusqu'à Pétersbourg, il lui était indispensable d'avoir un faux passeport, de se ménager de mystérieuses complicités, et, en échange de ces dernières, il lui fallait consentir à se charger de certaines missions. Elle se résolut à tout pour revoir Mikhaïl, et obsédée par cette unique pensée.

Devenue « Mlle Duclos », chanteuse française venue en Russie pour y chercher un engagement, Natacha se trouvait maintenant à Pétersbourg. Là, elle se vit en présence de nouvelles difficultés. Comment recevoir chez elle, dans sa chambre, un homme, quand cet homme, surtout, était Mikhaïl?... Et comment, d'abord, le découvrir? Elle s'était juré d'être circonspecte ; elle avait poussé la prudence au point de jouer ce personnage d'une chanteuse, ce que lui facilitait d'ailleurs une fort belle voix et sa connaissance approfondie du français. Mais comment concilier toutes ces précautions avec le danger que présentait la recherche de Mikhaïl?

Attendre? Cela lui était pénible, l'effrayait même. Cependant il lui fallait être dix fois prudente. Certains messages lui avaient été confiés... Néanmoins elle attendrait, cela était préférable. Pétersbourg lui était devenu comme étranger, sans qu'elle pût s'en expliquer la cause...

Elle songea soudain à Youri. Lui, du moins, elle pourrait le recevoir. Elle lui écrivit, à l'adresse de la comtesse, une lettre en français, sur du papier parfumé. « Toutes ces précautions ne sont-elles pas exagérées? » se demanda-t-elle. Réflexion inutile. Il le fallait.

Puis elle se remit à attendre. On ne répondit pas.

Elle se décida à sortir et fit, chaque jour, de longues promenades sur la Morskaïa. Aucun

visage de connaissance. Des officiers, d'élégants désœuvrés l'accostèrent ; elle se débarrassa d'eux sans brusquerie, dans la manière souriante qui convenait à son rôle... N'était-elle pas une chanteuse?...

Youri ne répondait toujours point. Fallait-il, de nouveau, lui écrire? Natacha s'interrogeait, reprenant pour la dixième fois son insipide promenade le long de la Morskaïa, et commençant à désespérer de tout et d'elle-même.

Un jour, passant devant la boutique d'un gantier, elle s'arrêta brusquement, la mémoire en éveil. Vis-à-vis d'elle, en train de regarder l'étalage qui, manifestement, ne l'intéressait point, se tenait un officier à l'uniforme mal ajusté, à la physionomie maussade.

Natacha ne l'avait aperçu que deux fois, jadis, et de loin seulement. Néanmoins elle le reconnut tout de suite. C'était un ami, un parent de Youri. Celui-ci le lui avait montré dans quelque meeting, à l'époque des troubles révolutionnaires. Cet officier ne la connaissait pas. Sous quel prétexte, alors, s'adresser à lui?... Feindre d'être déjà venue à Pétersbourg?... Natacha eut une courte hésitation, et prenant son parti :

— *Monsieur... je vous demande pardon* (1)... commença-t-elle...

L'officier tourna sa figure maussade et la regarda d'un air interrogateur.

Natacha s'efforçant de dissimuler un trouble que ne justifiait point son déguisement, poursuivit, toujours en français, à petites phrases précipitées :

— *Monsieur...* vous êtes, il me semble, un parent de Youri Dvoïékouroff... Pourriez-

(1) Les mots en italiques sont en français dans le texte. — *N. d. T.*

vous me dire où il demeure actuellement?... Je viens d'arriver ici... je voudrais le revoir... Nous sommes de si bons amis...

Sacha Levkovitch écoutait, surpris, ne comprenant pas très bien ce que lui voulait cette jeune personne en toilette voyante... Il fronçait déjà les sourcils lorsqu'une gracieuse créature, paraissant âgée d'une quinzaine d'années, coiffée d'un chapeau très « jeune fille » surgit du magasin et, levant un charmant petit museau, courut vers Levkovitch.

Celui-ci, désorienté, se retourna vers elle.

— Moura... écoute... Cette dame que voici, est, paraît-il, une Française... Elle demande où demeure Youri...

— Youri !

Sans en entendre davantage, Moura se précipita sur l'inconnue et se mit à l'assaillir de questions dans un français aussi aisé et rapide que celui de Natacha elle-même. Elle fut tout de suite enthousiasmée de cette rencontre. Elle avait un faible pour les Françaises. Une minute lui suffit pour apprendre tout ce que Natacha pouvait lui dire. Et l'idée qu'elle avait devant elle une artiste, une Parisienne qui se trouvait ici, presque sans relations, et que tout cela avait un rapport quelconque avec Youri, porta à son comble l'enthousiasme de Moura.

Natacha ne savait que penser, déconcertée par cette enfant qui disait « *mon mari* » en parlant de l'officier, quoiqu'il fût invraisemblable de se la représenter comme étant sa femme. Natacha ne comprenait pas davantage cet enthousiasme et cette amabilité à son égard. Et elle ne savait toujours pas l'adresse de Youri... Quant au « *mari* » en question, il gardait toujours sa mine silencieuse et renfrognée.

— Oui, oui, il a déménagé, dit Moura, répondant à une nouvelle interrogation de Natacha

au sujet de Youri. C'est-à-dire, non, mais il a un autre appartement où il habite de préférence... Maintenant, où est-ce, je ne sais plus !... Comme c'est ennuyeux !... Et *mon mari* ne se le rappellera pas, j'en suis sûre...

Lançant à Levkovitch un regard qui lui signifiait de se taire, elle poursuivit :

— Mais si *Mademoiselle* voulait nous faire le plaisir... nous demeurons à deux pas d'ici... dans cette petite rue... de venir prendre une tasse de thé... je lui donnerais l'adresse exacte...

Natacha commençait à perdre la tête, ne sachant de quelle façon se dépêtrer de cette histoire.

— Nous avons même son numéro de téléphone, ajouta Moura. Nous allons pouvoir lui téléphoner !

Bien que tout cela lui parût étrange, un peu suspect même, Natacha se décida. Arriverait que pourrait. L'attente de ces derniers jours lui était devenue insupportable.

Elle s'en remit au hasard et reprit son masque de gentille Française. Moura l'entraînait en riant, lui demandant combien de mots elle savait dire en russe et la questionnant au sujet de Youri.

Sacha Levkovitch les suivait en silence. Il était très triste depuis quelque temps.

XII

POUR S'AMUSER

On vient juste de demander monsieur au téléphone ! dit le portier à Dvoïékouroff, comme celui-ci descendait l'escalier.

Youri ne pouvait supporter ces appels téléphoniques, spécialement à son appartement des Iles, où l'appareil se trouvait dans la loge du concierge. Aussi avait-il défendu, une fois pour toutes, à ce dernier de le déranger. Ce n'était pas le cas, par hasard. Il entra et prit le récepteur.

— Allo, allo !... Eh bien? fit-il d'un ton brusque.

— Ha, ha, ha ! Voulez-vous bien être plus poli... *C'est moi, Moura !*

Youri eut un geste de dépit.

— Vous, Moura? Qu'y a-t-il? Sacha vous a chargée de quelque chose pour moi?

— Ah! mon Dieu, pourquoi donc Sacha? C'est moi qui ai quelque chose à vous dire !

— Quoi?

— Tout à l'heure. Ne soyez pas impatient... *Comme il est grincheux !*

— Je suis occupé, Moura... Je dois sortir.

— Non, non ! Ou plutôt, si vous devez sortir, venez chez nous. Vous aurez une surprise... Devinez !... Mlle Thérèse est ici. C'est de sa part que je vous téléphone. Elle veut savoir à tout prix votre adresse... Il paraît que vous ne répondez pas aux lettres...

— Quelles lettres?... Quelle Thérèse?

— Allons, allons, la ravissante Thérèse, vous savez bien... elle est ici, à côté de moi, elle grille d'envie de vous voir. Elle aurait voulu se mêler à notre conversation, mais elle ne comprend pas un mot de ce que vous dites... Tenez, elle va vous parler elle-même.

Au bavardage de Moura succéda une autre voix, vaguement connue de Youri, et qui, également en français, se mit à lui parler d'une lettre adressée à la Fontanka, d'un rendez-vous et du temps passé.

— Veuillez m'excuser... mais je ne vous connais pas...

Il eut l'impression de quelque chose de désespéré dans l'accent de cette voix, bien qu'elle parlât sur un ton vif et joyeux, comme s'il la connaissait depuis longtemps et devait être très heureux à la pensée de revoir cette Mlle Thérèse... « Moura écoute, certainement », réfléchit Youri. « Sans cela... » Et il ajouta en russe :

— Vous n'êtes pas Thérèse?... On vous gêne, dites?... Vous me comprenez?

— Oui, oui, répondit-on gaiement.

— Vous êtes chez les Levkovitch?

— Oui.

— Alors, attendez-moi. Je viens à l'instant. Là nous verrons.

Il jeta le récepteur et sortit. Il n'avait point reconnu la voix de Natacha, sa pensée étant loin d'elle à cette minute. Mais de quoi s'agissait-il? La curiosité le brûlait.

De longtemps il n'avait mis les pieds chez la comtesse. C'était là, évidemment, que lui avait écrit cette fausse Française. Fallait-il s'y rendre, chercher les lettres? Cela n'en valait pas la peine. La chose n'en serait que plus amusante ainsi.

Soudain, il plissa le front. Il avait songé,

d'abord, à quelque ancienne aventure sentimentale. Ne s'agissait-il pas, plutôt, et encore, de quelque micmac révolutionnaire?... C'était clair, allons ! Comment ne l'avait-il pas deviné tout de suite?... Mais cette fausse Française, qui était-elle? Que faisait-elle chez Levkovitch? Et que lui voulait-on, à lui?

Que faire? Youri songea, en souriant, qu'on ne se débarrassait pas aisément de ces gens-là. C'étaient, d'autre part, des hommes intelligents. Dommage qu'il ne pût leur venir en aide, à l'occasion.

Arrivé devant la maison de Levkovitch, Youri consulta sa montre. Il avait autre chose à faire, et ne consacrerait que dix minutes à cette personne énigmatique...

Moura avait apporté une belle dot à Levkovitch, et l'aisance régnait dans le ménage. La tenue de leur appartement, cependant, n'indiquait point cette aisance ; tout y était désordonné, à contresens et prématurément usé. A regarder ces divans clairs, de style bête, sur lesquels se roulait Moura, ces coussins décousus et froissés, cet appartement évoquait à la fois celui d'une femme légère et d'une famille de cinq enfants.

Youri se dirigeait vers le cabinet de Sacha lorsque Moura, toute rouge, surgit en trombe de la salle à manger.

— Ah! ah! vous voici... Venez vite... Je reconnais qu'elle est charmante. Nous sommes déjà une paire d'amies. Impossible, par exemple, d'en tirer rien de clair à votre sujet...

Elle lui saisissait le bras, l'entraînait avec une pétulance puérile.

Il entra dans la salle à manger, aperçut une gracieuse silhouette, et, s'efforçant de sourire sous un chapeau démesuré, un visage hâlé, aux yeux clairs, comme vides... Natacha.

Il la reconnut tout de suite, sans en être plus avancé pour cela. Que faisait-elle ici, dans cette toilette tapageuse, et que lui voulait-elle, à lui?

Encore des choses qui ne le regardaient pas, dont il faudrait se mêler, sans doute... Mais inutile de lui demander quoi que ce fût de difficile ou de grave. Il était bien décidé à refuser, à ne rien faire pour elle. Mieux valait en finir une fois pour toutes.

La conversation commença. Youri regardait Natacha, craignant qu'elle ne se trahît. Il n'avait aucune envie de s'expliquer sur tout cela avec les Levkovitch. Moura, en outre, l'agaçait. Que faire, dans une aussi stupide conjoncture?... Emmener Natacha? Mais Moura se collerait à eux et ce serait encore pire.

— Est-ce que Sacha est ici? demanda-t-il négligemment?

— Certainement. Je vais le chercher.

Moura sortie, Natacha baissa la voix.

— Vous viendrez me voir aujourd'hui? demanda-t-elle rapidement.

— Aujourd'hui... impossible.

— Demain?

— Je tâcherai... dans la matinée. Mais je ne vous promets rien. Cela me sera très difficile, demain.

— Mon Dieu!

Cette réponse parut désespérer Natacha. Sans raison, évidemment, puisqu'elle avait déjà patienté toute une semaine... mais précisément à cause de cela, peut-être, n'avait-elle plus la force d'attendre, fût-ce même un jour...

— Vous connaissez l'adresse de Mikhaïl?

— Non.

Elle pâlit, soudain décontenancée. On entendait la voix de Moura qui allait revenir.

Youri se demandait toujours ce qu'il ferait

de Natacha, lorsqu'une idée folâtre lui traversa l'esprit. Quel jour était-ce donc, demain?... Samedi ? Parfait. Il devinait l'angoisse de Natacha. Elle ne pensait qu'à Mikhaïl. Bon, il arrangerait cela.

Il sourit et fit un signe de tête à Natacha. Elle ne comprit pas ce qu'il voulait dire, mais reprit courage et attendit.

— Bonjour, cher, dit Youri à Levkovitch qui entrait. Tu étais occupé? Mourotchka t'a dérangé? Moi aussi j'ai à faire, je m'en vais dans une minute. Permets-moi seulement d'écrire chez toi une lettre de recommandation pour ma charmante amie que voici. Deux mots pour quelqu'un qui lui sera utile, et qui, justement, reçoit aujourd'hui. Puis-je vous prier, Mourotchka...

— Certainement, certainement... A qui voulez-vous écrire?

— Vous savez trop de choses, Moura... vous vieillirez de bonne heure, répondit Youri en sortant derrière elle.

Natacha demeura seule avec Levkovitch. Elle garda le silence. Elle ressentait une sorte de déplaisir à feindre devant lui, à se servir d'une langue qui n'était pas la sienne. Elle était lasse de cette sotte comédie et avait pitié de cet homme pâle, à l'air bon malgré ses sourcils froncés. Il paraissait souffrant et triste ; elle se faisait un scrupule de lui mentir.

Moura reparut, frétillante, bientôt suivie de Youri qui tenait à la main une enveloppe non cachetée.

— Voici la lettre. Vous la lirez. Elle contient certaines instructions qui faciliteront votre visite... Quelque chose vous chiffonne encore?... Bon, demain ou après-demain, sans faute, je serai chez vous. Et maintenant, excusez-moi. Je suis en retard...

« Mlle Duclos » se confondit en remerciements, s'empara de la lettre et se leva également pour prendre congé des Levkovitch.

La porte s'ouvrit, livra passage à un gros officier, puis à un jeune homme, sorte de bellâtre antipathique auquel Moura souhaita bruyamment la bienvenue.

— Borissoff !... Hé bien! vous avez la loge?

Sacha Levkovitch accompagna Youri dans le vestibule.

— Qui sont ces gens? demanda Youri d'un ton maussade.

Levkovitch ne répondit pas et se contenta de hausser les épaules.

— Viens donc me voir, Sacha, je t'en prie. Nous causerons.

— Je viendrai. J'en ai l'intention depuis longtemps. J'ai failli venir il y a quelques jours... et puis j'ai rebroussé chemin. Comment causer avec toi quand on ne sait pas soi-même ce qu'on va dire...

— Cela ne fait rien, viens tout de même. Je t'attendrai tous les soirs jusqu'à minuit. Sauf vendredi ; j'ai promis d'assister ce jour-là à une séance de cette fameuse société « Les Questions du Jour ». J'y vais en spectateur... peut-être aussi parlerai-je...

— Ah !... Où est-ce? demanda Levkovitch, l'air de penser à autre chose.

Youri donna l'adresse.

— Non, reprit Levkovitch, ne m'attends pas. Je te trouverai toujours. Ne te dérange pas pour moi.

Youri regarda son ami avec une compassion attristée, lui serra fortement la main et sortit.

XIII

LE REVOIR

C'EST à tort que Litta s'était plainte à son frère : dans la morne maison, où nul ne s'occupait d'elle, la jeune fille jouissait d'une liberté que ne connaissent point d'ordinaire ses pareilles. La comtesse ne lui demandait qu'une menue monnaie d'obéissance et de se conformer à ses habitudes, ce qui était aisé. Personne ne s'intéressait à Litta ; depuis le départ de sa dernière gouvernante et hormis ses heures de leçons, elle pouvait rester seule des journées entières. Quant aux livres, il y en avait assez dans la chambre de Youri, et de tous les genres.

La comtesse ne surveillait même pas les leçons de sa petite-fille ; s'agissait-il d'un nouveau maître, elle envoyait une de ses discrètes dames de compagnie assister à la première séance, et c'était tout.

Youri, suivant sa promesse, avait fait agréer Mikhaïl comme professeur de mathématiques de Litta. Ce cours, un peu imprévu, s'organisa néanmoins de façon parfaite. Il avait lieu le matin. Mikhaïl, modestement vêtu, se rendait dans la salle d'études et ne restait auprès de son élève que le laps de temps strictement nécessaire à la leçon. Ni l'un ni l'autre ne se permettait aucune digression étrangère à ce qui faisait l'objet de cette leçon. Litta montrait d'ailleurs une grande aptitude aux mathématiques, et

tous les deux, sans la moindre arrière-pensée, se laissaient entraîner par le charme de leur travail.

Litta, il est vrai, éprouvait parfois le désir de causer avec Mikhaïl, de lui poser certaines questions. Mais sa timidité l'emportait sur sa curiosité passagère. Et les yeux bleus de Mikhaïl étaient si froids, regardaient si loin d'elle...

Ce matin-là, ils étaient en train de chercher la solution d'un problème nouveau et difficile pour Litta. Les fenêtres de la salle d'études, vaste pièce nue, donnaient sur une cour, et leurs stores baissés contre un soleil sans éclat n'en laissaient filtrer qu'une lueur jaune.

La porte s'ouvrit. Une vieille femme de chambre en bonnet blanc appela Litta.

La jeune fille eut un geste d'impatience et l'air un peu étonnée, se dirigea vers le corridor.

— De la part de Youri Nicolaïévitch, dit à mi-voix la femme de chambre.

Tout le monde parlait bas dans la maison de la comtesse. Et Glikéria, la femme de chambre, était sérieuse et bien stylée. Mais elle aimait tellement Youri qu'elle ne pouvait s'empêcher, en prononçant son nom, de parler un peu plus haut que d'habitude...

— Un billet de Youri Nicolaïévitch... Mademoiselle attend la réponse.

— De qui voulez-vous parler?... C'est de la part de Yourotchka?...

Litta en hâte déchira l'enveloppe. Le billet ne portait que quelques lignes :

« Oulitka, reçois de suite la porteuse de cette lettre. Reçois-la *dans la salle d'études*, si ton professeur de mathématiques est auprès de toi. Là, tu verras. C'est sa sœur. Je viendrai bientôt. Je t'embrasse, ma petite. Brûle ce billet. »

— Glikéria, écoutez... il m'écrit... écoutez,

conduisez cette demoiselle dans la salle d'études. Le professeur y est, mais cela ne fait rien... Tout de suite, tout de suite !... Non, non, ajouta-t-elle devant la mine subitement inquiète de Glikéria, Youri va bien, il doit venir lui-même... il a seulement prié cette demoiselle de me rapporter deux livres...

Litta revint en courant retrouver Mikhaïl. Elle déchira soigneusement la lettre et dit d'un air troublé :

— Voilà bien mon frère Youri... Il ne peut jamais s'expliquer clairement... Enfin, il doit avoir ses raisons pour cela... Elle va venir ici, à l'instant...

— Vous êtes occupée, dit Mikhaïl en se levant. Dans ce cas, permettez-moi...

— Non, non, elle vient justement ici pour...

— Mais je ne puis...

Natacha entra, en robe noire, très simple, dans la lumière jaune de la salle d'études.

Elle et Mikhaïl, immobiles l'un en face de l'autre, se regardèrent silencieusement pendant quelques secondes. Litta, déconcertée, les regardait également tous les deux, sans comprendre.

L'embarras se peignait sur les traits de Mikhaïl et de Natacha. Troublés par cette rencontre imprévue sous un toit étranger, ils ne savaient que penser et se tenaient prudemment sur leurs gardes, lorsque Litta rompit un silence qui menaçait de devenir pénible.

— Youroulia, fit-elle naïvement, et sans trop se rendre compte elle-même de ce qu'elle disait, Youroulia m'a écrit qu'il fallait... dans la salle d'études... que c'était la sœur...

— Vous savez donc? s'écria Natacha, la dévisageant brusquement.

Et tout de suite elle se précipita vers Mikhaïl, l'étreignit sans une parole.

— C'est mon professeur de mathématiques...

nous travaillons ensemble les mathématiques, continuait Litta.

Elle sentait déjà, d'instinct, la nécessité de leur faire comprendre que Youri, avare, suivant son habitude, d'explications superflues, avait organisé cette surprise...

Cependant Natacha ne savait quelle contenance garder, ni ce qu'elle pouvait dire devant la jeune fille. Son immense joie de revoir Mikhaïl se dissimula soudain. Ce qu'elle avait voulu était arrivé : ils étaient en présence l'un de l'autre. Mais ensuite?...

Le billet de Youri à Natacha était encore plus concis que sa lettre à Litta :

« Demain, à onze heures, allez avec cette lettre chez ma sœur. Dites que vous attendez une réponse, et que vous venez de ma part. Habillez-vous simplement. Parlez russe. »

C'était tout.

Natacha, sans raisonner, avait obéi.

Et maintenant?

Litta, de nouveau, vint à son secours.

— Je vais dans la chambre de Youroulia, dit-elle en prenant son cahier. J'y serai plus tranquille pour étudier encore un peu ce problème. C'est à côté. Et personne ne viendra ici. A tout à l'heure !

Natacha saisit la jeune fille par la main et tout à coup l'embrassa. Litta rougit d'émotion joyeuse, et de la soudaine certitude que cette « sœur » était une amie. Et tout doucement, elle se glissa derrière la porte.

Mikhaïl et Natacha restèrent seuls.

XIV

LE PÉCHÉ

YOURI ne croyait pas être libre ce matin-là. Il avait passé la nuit hors de chez lui. Cependant il lui arriva, vers onze heures et demie, de se trouver dans les parages de la maison de la comtesse ; ce que voyant, il décida d'y entrer pour quelques minutes et de jeter un coup d'œil sur ce qui s'y passait. Quel effet avait produit sa lettre à sa sœur? Il était curieux de l'apprendre d'elle.

Il entra sans être remarqué, ayant toujours sa clef sur lui, et parvint ainsi jusqu'à sa chambre. Il fut surpris d'y trouver Litta, immobile, les oreilles rouges d'émotion, un livre devant elle et les yeux dans le vague. Elle tressaillit au bruit de la porte.

— Ah! Youroulia, te voilà ! Dieu soit loué !

D'une voix précipitée et qui bégayait, elle lui raconta tout... qu'ils étaient dans la salle d'études... depuis longtemps déjà... qu'elle n'osait pas y rentrer... et l'heure du déjeuner s'approchait...

Youri fronça les sourcils.

— Oui... évidemment... le soir serait préférable !... Mais pourquoi cette émotion? Je vais arranger cela tout de suite.

Il se dirigea vers la salle d'études.

Il revenait, quelques instants après, en compagnie de Natacha, dont le regard brillait.

— C'est ma petite sœur, dit gaiement Youri,

en désignant Litta. Une bonne fille... Mais vous avez déjà fait connaissance?

— Oui, et je l'aime déjà...

Et Natacha remuée à la fois d'une joie intérieure et d'un nouveau souci, attira comme tout à l'heure la jeune fille à elle.

— Bien, fit Youri. Maintenant, Oulitka, va dans la salle d'études, congédie ton professeur et reviens me trouver. Tu as dit adieu à Natacha?

— Ah! c'est vrai! Au revoir!... Vous partez?... Revenez vite... Ainsi vous vous appelez Natacha?

— Je ne sais pas... dit en souriant celle-ci.

— Oui, oui... je comprends... Enfin, pourvu que nous nous revoyions!...

Elle se hâta vers la salle d'études. Elle eût voulu dire quelque chose à Mikhaïl. Mais quoi?... Elle ne savait rien. Il la regarda doucement, presque affectueusement.

Litta reprit possession d'elle-même, et d'un air entendu :

— Votre sœur n'habite sans doute pas Pétersbourg? fit-elle.

— Non...

— Alors, il sera très commode que vous vous voyiez chez Youri. Surtout le soir. Il ne vient personne ici...

— Nous avons déjà causé de tout cela, dit Mikhaïl, en prenant congé de Litta.

Elle revint trouver Youri. Natacha était partie. Il lui parut préoccupé.

— Litta! dit-il brusquement, si tu veux me faire un plaisir... tu tiendras ta langue...

— Oh! crois-tu que je ne comprenne pas...

— Il ne s'agit pas de cela. Mais il faut que tu saches que, désormais, je ne m'intéresserai plus à eux, que je ne me mêlerai plus de leurs affaires... et je te conseille d'en faire autant.

Et puis, après tout, fais ce qui te plaira. En ce qui me concerne, si je leur permets d'organiser des rendez-vous chez moi et m'entretiens avec eux à cette occasion, c'est tout bonnement parce que ce léger service ne me coûte guère. Mais toi, entends-tu, ne te laisse pas entraîner à commettre quelque imprudence... Il ne faut nuire aux autres qu'à la dernière, la toute dernière extrémité.

Litta le regarda avec des yeux écarquillés.

— Que dis-tu?... Ce que je sais, moi, c'est qu'il ne faut jamais leur nuire...

— Il ne le faut jamais par sottise ou par imprudence ; jamais pour sa propre satisfaction. Mais il existe un cas dans lequel on le peut : lorsque l'on est obligé de choisir entre les autres et soi-même. Dans ce cas-là, il est sage, indubitablement, de nuire aux autres plutôt qu'à soi.

— Oh! Youri !... si le tort qu'on se fait est léger...

— Peu importe ! Le tort fait à autrui est une déplaisante bêtise ; mais celui qu'on se cause à soi-même, c'est, comment dire, c'est un véritable péché...

— Je ne comprends pas, commença résolument Litta...

Youri l'interrompit.

— Laissons cela. Tu n'as pas besoin d'en comprendre davantage. En tout cas, sois prudente... D'ailleurs, quand une situation exceptionnelle vous fait tomber dans ce péché dont je parle, il est encore facile de s'en tirer... avec un peu de chance. Adieu, ma chère, je ne déjeunerai pas ici.

XV

LES HISTOIRES DE SACHA

LEVKOVITCH n'était pas encore venu voir Youri. Litta, en revanche, reçut la visite de Mourotchka, toujours remuante et jolie, et qui, sans prendre garde aux mines pointues de la comtesse, l'entraîna bientôt, comme la première fois, dans la salle d'études.

— Mais vous ne sortez donc jamais, ma pauvre amie? C'est un crime par ce printemps. Tout est déjà vert aux Iles. J'y suis allée hier, faire un tour en voiture. C'était charmant. Dites à votre frère de vous prendre et de venir avec nous.

— Je ne me promène jamais en voiture, répondit mélancoliquement Litta.

— Hé bien, moquez-vous de cette vieille! A-t-on idée de vous tenir ainsi sous clef... Youroulka n'est pas comme vous, allez!... ce n'est pas lui qu'on enfermerait... ou ce ne serait pas pour longtemps. Ah! c'est un type, votre frère! Imaginez-vous que...

Et Moura se mit à conter l'histoire de la belle « Mlle Duclos ».

— Une ravissante personne, ma chère. Mais le plus étonnant est que Youri a déjà réussi à lui trouver une cachette... à cette intéressante petite Française. Deux jours après, je suis allée à son hôtel : partie sans laisser d'adresse...

— Mais qu'est-ce qui vous fait croire que Youri?...

— Il a écrit chez nous une lettre de recommandation pour elle, qu'il lui a donnée. Ensuite, il lui a promis d'aller la voir...

— Une lettre?

Litta réfléchit et ajouta inconsidérément :

— Et... comment sont ses yeux?

— Vous l'avez vue?... De beaux yeux, très clairs.

— Où l'aurais-je vue?... Mais je ne comprends pas en quoi Youri... Ainsi elle est partie?... Et vous, en quoi cela vous concerne-t-il?

Moura se mit à rire, puis soudain s'attrista.

— Mon Dieu, que vous êtes tous ennuyeux et insupportables ! Vous iriez bien avec mon mari, petite cousine. Lui aussi est toujours soupçonneux, toujours posant des questions... Pourquoi ne suis-je pas comme ceci? Pourquoi ne suis-je pas comme ça?... Ah! c'est un caractère bien difficile !

Litta la considéra, surprise.

— Sacha?... Sacha a un caractère difficile?

— Plutôt !...

Moura sauta de la table sur laquelle elle s'était perchée, s'assit auprès de Litta dans un vaste et vieux fauteuil de molesquine et commença de chuchoter à la façon des jeunes filles lorsqu'elles se disent un secret.

— Il est jaloux, insupportablement, stupidement jaloux... au point de ne pas même me laisser écrire à une religieuse. Moi, je suis comme je suis. Et ce n'est pas ma faute si je m'ennuie avec lui.

Litta l'écoutait avec un sentiment d'effroi.

Elle s'ennuyait ! Pourquoi donc s'était-elle mariée?

— Le pire, continua Moura, c'est que je suis de celles qu'il vaut mieux ne pas pousser à bout. Je finirai par faire un éclat, et je le quitterai. Après tout, je m'en moque !

— Vous le quitterez?... Vous ne l'aimez donc pas? murmura Litta stupéfaite.

— Je n'en sais rien... Ah! mon Dieu !...

Moura se mit à arpenter la chambre d'un pas énervé.

— Comment le saurais-je?... Qu'il me fiche la paix, voilà tout. Mais il est d'une telle incompréhension. Moi, il faut me comprendre... Tenez, avec Youri, par exemple...

— Youri vous comprend?

— Et quand je serais méchante, après tout?... Ce n'est pas moi qui me suis faite. D'ailleurs, on ne me changera pas, maintenant. Ce serait pis.

A ce moment, Glikéria fit son entrée silencieuse, la comtesse ayant jugé que la déplaisante visiteuse restait trop longtemps chez sa petite-fille.

— Je ne prendrai pas congé de la vieille, dit Moura quand la femme de chambre fut sortie. J'ai encore une course à faire. Je vous en prie, Litta, ne parlez pas de notre conversation à Youri. Je m'emporte facilement, je me laisse aller à bavarder, et il...

— Pourquoi donc? interrompit Litta.

— Parce que !... Depuis quelque temps, avec Youri, c'est toujours ma faute. Mais je n'ai pas peur de lui, pas très peur !

Son visage, cependant, démentait ses paroles. Litta résolut en elle-même de tout raconter à son frère et se leva pour reconduire Moura.

— Oui, la petite Française est ravissante, reprit celle-ci dans le vestibule. Elle me rappelle un peu Mlle Léontine, ma dernière gouvernante. Mais elle est plus jolie. Ah! mon Dieu, voilà Youri Nicolaïévitch !...

Youri, en effet, venait d'entrer dans le vestibule. Litta s'effraya : cette Moura ne s'en irait plus à présent...

Mais Youri comprit la situation.

— Vous partez, Mourotchka? dit-il. Au revoir ! Je cours chez la comtesse.

Moura se mordit les lèvres. Il ne lui restait plus qu'à s'en aller.

Litta rattrapa son frère dans le corridor. D'une haleine, elle lui raconta ce qu'elle venait d'entendre.

— Mais... cette Française, Youri...

Cette réflexion inattendue irrita Youri.

— Qu'est-ce que cela te regarde? C'est assommant, en vérité. Impossible d'avoir la paix. Impossible de vivre tranquille à Pétersbourg. On vient m'embêter aux Iles... j'arrive ici : c'est la même chose.

Litta pâlit.

— Tu es injuste, Youri !

Mais il souriait déjà.

— C'est vrai, je suis injuste. Pardonne-moi, petite sœur. Ces histoires de Sacha m'ont porté sur les nerfs. Si c'était sa faute, pourtant...

Il réfléchit un instant et ajouta :

— Aujourd'hui, je dînerai avec vous. Je resterai ensuite, pour me reposer un peu.

XVI

UN CANDIDAT AU SUICIDE

Il ne parvint pas à se reposer.

Le dîner terminé, il venait à peine de s'étendre sur le divan turc qui ornait sa chambre, qu'on frappait à la porte.

— C'est un étudiant, murmura Glikéria. Il est déjà venu six fois, sans vous trouver. Dois-je le renvoyer?

— Quel étudiant est-ce encore?

— Un long, pâle. Il insiste beaucoup.

Youri fit un geste d'indifférence.

— Allons, bien ! Faites-le monter !

Knorr entra lourdement, plus sombre que jamais et les yeux égarés.

— Je suis venu... pour une affaire... bégaya-t-il.

Il sentait que Youri n'était pas ravi de le voir.

— Pour une affaire?... Encore?

— Oui... si tu veux... Au fond, je ne sais pas trop bien moi-même pourquoi je suis venu. Il y a longtemps que je te cherche... Pourquoi, je n'en sais rien.

Youri lui lança un coup d'œil aigu.

— C'est bon. Assieds-toi. Je sonne pour le thé.

— Je ne veux pas de thé. Je...

— Peu importe. Et qui as-tu vu ces der-

niers temps? demanda tranquillement Youri, en continuant d'observer son visiteur.

— Qui j'ai vu? Personne. Je suis seul. Je les ai tous perdus de vue. Ils ont tous disparu ou c'est tout comme, puisqu'ils m'évitent... Iakob lui-même... d'ailleurs, tu le détestes. Je n'ai pas cherché à me rapprocher d'eux. Je suis tellement las, à présent...

Youri, l'air maussade, allait et venait par la chambre.

— Eh bien! que veux-tu que j'y fasse? demanda-t-il, en s'arrêtant soudain. Tu es dans un tel état que tu as besoin qu'on te parle, qu'on t'administre des phrases de consolation... Tu n'es même venu que pour ça. Mais les mots vides me dégoûtent.

Knorr se tenait immobile, rigide comme un cadavre.

— Il ne t'est rien arrivé de particulier, voyons? Si c'était quelque chose de grave, un malheur quelconque, nous pourrions réfléchir ensemble. Mais rien. Et tu viens tout de même. Tu es désagréable à regarder, voilà tout !

Knorr éclata brutalement de rire. Il était, en effet, désagréable à regarder, avec son visage épuisé et sombre.

— Tu crois qu'il ne m'est rien arrivé?... Tout m'est arrivé. Écoute-moi...

Mais Youri haussa les épaules, se remit à marcher par la chambre et dit d'un ton sec :

— Alors, je t'en prie, va-t'en ! Je n'aime pas regarder les malheureux pour lesquels je ne puis rien. Si ta mère était malade, je t'aiderais à trouver un médecin ; si tu avais faim, je te donnerais à manger. Si tu t'étais embarqué dans quelque histoire, je m'efforcerais de t'en dépêtrer. Mais en ce moment, c'est une absurdité qui t'amène... Tu t'imagines être malheu-

reux et tu veux te faire voir. Fais-moi la grâce de t'en aller.

Knorr se leva. Il ne riait plus. Son uniforme d'étudiant aux manches flottantes et comme vides semblait, le long de son corps voûté, pendu à un porte-manteau.

— Bien, bien, je m'en vais. Adieu !

Youri lui mit la main sur l'épaule.

— Allons, allons, mon pauvre Knorr, tout ça est idiot, simplement idiot ! Tu es en train de devenir neurasthénique, si tu veux que je te le dise. Tellement neurasthénique que tu es capable, en sortant d'ici, d'aller te faire sauter le caisson, avec un air important, par-dessus le marché, comme si ce n'était pas de la dernière banalité... Tu n'as pas eu de grand malheur, mon pauvre vieux... beaucoup de petits, seulement... et tu es fatigué. Ne t'en vas pas !... Repose-toi !

Youri l'obligea de se rasseoir.

— Tu es fatigué, n'est-ce pas?... Tout te semble inutile, vide... répugnant, même?... C'est cela?

Knorr, docilement, se rassit. Écoutait-il, n'écoutait-il pas?... Tout à coup, il releva la tête.

— Oui, c'est sans aucune raison que je suis venu te voir, fit-il doucement. Oui, je suis las. Je mourrai peut-être aujourd'hui, c'est vrai... Je suis venu tout de même... te rappeler Khessia... Tu la verras, peut-être... Elle t'a aimé...

Youri tressaillit.

— Elle ne me plaisait pas, tu le sais. J'avais seulement pitié d'elle... et peur. J'étais stupide. Il était inutile d'avoir pitié ni peur.

— Bien, bien, sourit Knorr. Cela n'a pas d'importance. Or, moi, j'ai aimé Khessia. C'est toi qu'elle aimait. Qu'y pouvais-je? Je ne sais même pas où elle est maintenant. Et depuis longtemps déjà, sans doute, je ne l'aime plus.

Une idée traversa l'esprit de Youri.

— Tu ignores où elle est, dis-tu? Et tu ne sais rien d'elle?... A propos, te rappelles-tu ce que tu m'as demandé à l'Eldorado... si je pouvais assurer sa sécurité?...

Knorr secoua la tête.

— Je ne t'ai pas vu depuis. Ni toi, ni personne. Suis-je même sorti de chez moi, je ne sais plus !

— Écoute, Knorr, dit en s'animant Youri, écoute. Il y aura temps pour tout. Pour te tuer, également, si tu en as envie... Mais pour l'instant, fais-moi un plaisir : sortons ensemble.

Knorr leva sur lui un œil surpris et morne.

— Sortir? Où irons-nous?... Tout de suite?

— Oui, tout de suite. C'est pour moi. Tu viens?

— Bien, dit Knorr. Allons ! Je ne comprends pas. Mais tout m'est égal.

XVII

LA LINGÈRE

LIZOTCHKA avait ses nerfs.

Les avoir de temps à autre lui paraissait distingué et indispensable.

Ce jour-là, elle s'était querellée avec Vierka, prise de bec par téléphone avec l'oncle Corbeau, auquel elle avait interdit de venir la voir. Pour le moment, vêtue d'un peignoir, elle était allongée sur un canapé de son salon et s'ennuyait aigrement, en compagnie du gramophone.

Aucune lumière dans la pièce ; seule, venue du dehors, la clarté douteuse de la nuit blanche.

Un cérémonieux coup de sonnette : Youri et Knorr.

— Oui, madame est chez elle, dit en minaudant, Vierka. Un peu indisposée, ajouta-t-elle, apercevant l'étudiant qui accompagnait Youri.

Youri se frotta les mains.

— Allons, c'est parfait ! Si madame est souffrante, nous la guérirons, dit-il gaiement, en jetant son pardessus à Vierka.

Lizotchka fit à Youri un accueil littéralement foudroyant, lui reprochant de n'être pas venu depuis des siècles, et bien qu'au fond, elle fût enchantée de le voir.

— Quel mystère y a-t-il encore? fulmina-t-elle. Vous disparaissez tout à coup et reparaissez de même... Et qui est avec vous?... Ah! Knorrouchka !...

— Excuse-nous, ma chère Lizok, dit joyeusement Youri. Tu es une personne intelligente, je le sais... Réponds-moi : ta lingère est-elle ici?

— Ma lingère ! fit Lizok d'un ton déçu, vous venez pour ma lingère?... Vous auriez dû le dire tout de suite. Mais depuis quand reste-t-elle ici le soir?...

Voyant que Youri fronçait les sourcils, elle s'empressa d'ajouter :

— Elle n'est peut-être pas encore partie... il m'a semblé entendre sa voix, tout à l'heure.

— J'envoie Vierka acheter quelque chose pour le thé, dit Youri en sortant du salon.

Knorr et Lizotchka restèrent seuls.

— C'est vous, n'est-ce pas, qu'il a amené pour voir la lingère? demanda enfin Lizotchka, fatiguée du mutisme de Knorr.

Elle ne l'aimait pas beaucoup.

— Je ne sais pas, répondit Knorr avec effort.

— Vous ne savez pas?... C'est possible. Avec un fou comme Youri, on ne sait jamais où l'on va, ni pourquoi... Mais, n'êtes-vous pas malade?

— Non, dit Knorr et il se tut.

Dans l'encadrement de la porte se montra une petite femme brune au visage anguleux et pâle. Elle portait une robe de couleur sombre et un châle sur les épaules.

— Knorr, voici Maria Adamovna qui veut vous parler, dit Youri en entrant derrière elle. Vous vous reconnaissez bien, n'est-ce pas?

Maria Adamovna s'approcha de l'étudiant et lui serra la main.

— Viens, Lizok, continua Youri. Laissons-les causer ensemble. Tu m'aideras à préparer le thé.

Lizotchka satisfaite oublia ses nerfs et suivit joyeusement Youri.

Le salon sentait la poussière et le renfermé. Maria Adamovna, qui n'était autre que Khessia

en personne, alla d'un pas feutré vers une des fenêtres, dont elle écarta largement les rideaux. La lueur de la nuit blanche entra, plus claire et plus grise. .

— Ne vous découragez pas, Norik, dit Khessia d'une voix égale et douce, en lui prenant de nouveau la main. On dit que vous vous découragez. Il ne le faut pas. Je ne vous oublie pas. Tout dernièrement encore, tenez, je parlais de vous. J'aurais bien su vous trouver.

Knorr toussota.

— Mais de quelle utilité puis-je être pour vous?... Comment êtes-vous ici, Khessia?

— Oui, vous pouvez être utile ! Le principal est que vous ne vous laissiez pas aller. Quel enfant vous êtes !... Je vous prie, soyez un homme. Croyez-vous que les choses soient plus gaies pour moi? Mais c'est mal de se décourager.

— Pourquoi êtes-vous ici?

Khessia eut un faible sourire et ses paupières clignotèrent, en un plissement familier à ses grands yeux aux longs cils.

— Vous savez bien qu'il me fallait être à Pétersbourg... C'est Dvoïékouroff qui a trouvé ce moyen, de me placer comme lingère, chez cette... dame...

Knorr s'emporta.

— Comment a-t-il osé?...

— Laissez, laissez, murmura Khessia. C'est bien comme cela. Il était impossible de faire autrement. D'ailleurs, je m'en irai bientôt. Je vous le répète, il était impossible de faire autrement. C'eût été dangereux.

La sonnette tinta discrètement dans le vestibule.

— Il faut que je m'en aille, dit précipitamment Khessia. Donnez-moi votre parole, Knorr, promettez-moi...

— Quoi?

— Que vous ne serez plus comme cela, que vous reprendrez courage. Vous reviendrez avec nous !...

— A quoi puis-je vous être bon?... Et je n'y tiens guère. Je ne suis plus des vôtres.

— Quand ce ne serait que pour moi, dit Khessia d'un air indifférent et triste. Il y a quelque temps, Iakob me parlait de vous...

Il y eut un nouveau coup de sonnette. Khessia s'interrompit, le regard anxieux.

On entendit marcher dans le vestibule. Youri allait ouvrir la porte.

Sa voix retentit aussitôt, surprise et rude :

— Qu'y a-t-il? Que venez-vous faire ici?

On ne perçut pas la réponse.

La voix de Youri insista.

— Que lui voulez-vous?

— Lui dire deux mots. C'est indispensable, fit le nouveau venu, d'un ton impatient et enroué.

Khessia regarda Knorr.

— Iakob ! murmura-t-elle. Il est arrivé quelque chose !

Elle se précipita dans le vestibule.

Sur le seuil, dans le rayon de l'ampoule électrique, se tenait un jeune homme élégamment vêtu, au visage rébarbatif, rasé, verdâtre. Un sourire ou une grimace tordait sa bouche, découvrant des dents rares.

— Mais la voilà, s'écria-t-il en apercevant Khessia. Il est inutile que je parle à madame !

Il se tourna vers Youri.

— Et vous, quels ordres avez-vous à donner ici? Je ne vous savais pas le maître de maison !

— En tout cas, maître de la situation, répondit froidement Youri. Dites-lui vos deux mots et ensuite allez-vous-en au diable.

Iakob s'inclina aimablement.

— Dvoïékouroff, ce n'est rien, implora Khessia. Il s'en ira tout à l'heure ! Qu'est-il arrivé, Iakob?

Youri tourna le dos et s'en alla. Une porte claqua derrière lui.

— Voici, dit Iakob. Ah! Knorr est là aussi ! se reprit-il après un coup d'œil du côté du salon. Parfait, mon cher ! Mais qu'êtes-vous donc devenu? Khessia, je suis venu pour vous dire de ne pas aller ce soir au lieu de réunion convenu... Non, non, il y a une souricière... Je l'ai éventée. Il faut aller dans un autre endroit. Puisque voilà Knorr, nous pouvons aussi le prendre avec nous.

— Où irons-nous ? interrogea Khessia.

Et sur la réponse de Iakob :

— Bien. Allez avec Knorr. Je sortirai par l'escalier de service.

Elle disparut.

Knorr, sans rien dire, prit sa casquette.

— Quelle boîte ! grommela Iakob entre ses dents. Et cet autre type qui fait ses embarras !

— Comment peux-tu, protesta Knorr, souffrir que Khessia soit ici dans...?

— C'est bon, c'est bon ! On tire parti de ce qu'on peut. Mais allons-nous-en !

Ils sortirent.

— Oh! Youroulia, chuchotait Lizotchka, réfugiée avec Youri dans la salle à manger, Youroulia, j'ai toujours une peur mortelle pour toi. Je n'aime pas te voir fréquenter ces gens-là. Tout ça finira par quelque histoire ! Moi, je me moque d'eux, n'est-ce pas, mais je tremble pour toi. J'en ai des cauchemars pendant la nuit... Enlève-moi cette petite juive. Quant à eux, qu'ils aillent tous au diable avec leurs manigances ! Et qu'ils n'y entraînent pas les autres !...

Youri serra tendrement Lizotchka dans ses

bras et mit un baiser sur ses cheveux de poupée.

— Tu as raison, ma petite perspicace ! Moi aussi, ils m'assomment. Ils me relancent, me relancent, et la pitié me rend idiot. Nous te débarrasserons de cette juive, si elle ne s'en va pas d'elle-même. Elle n'a du reste aucune importance. Elle est seulement à plaindre. Knorr aussi... Et puis zut pour eux tous !

Il se leva, fit de la lumière. Sur la table il y avait le thé, du vin et une assiette de noix.

— Où est Vierka? s'écria Lizok. Le samovar doit sûrement bouillir. Tant pis, nous l'apporterons nous-mêmes de la cuisine.

Mais Vierka entrait déjà avec les *zakouskis* (1).

Le samovar sera prêt dans une minute. Lizotchka et Youri prendront ensemble le thé, tranquillement, comme mari et femme. Ils resteront sagement à la maison, et le temps passera en bavardages. Lizok emmènera ensuite Youri chez elle, dans sa chambre à coucher et l'y gardera jusqu'au lendemain matin. Il y a si longtemps qu'il n'a passé la nuit ici... Oui, depuis qu'est entrée cette maudite lingère. Et voilà ! On aurait bien tort de se gêner !...

(1) Hors-d'œuvre. — *N. d. T.*

XVIII

QUELQUES LIEUX COMMUNS

VA-t'en, Natacha, quitte-nous, dit doucement Mikhaïl en se penchant vers sa sœur.

Silencieuse, elle marche, suivant, sans presser le pas, l'humide sentier champêtre.

La pluie vient de tomber, une pluie fine et mélancolique. Une odeur printanière monte maintenant des champs et des bouleaux blonds. Un soleil languissant s'attarde là-bas, sur les hauteurs.

Il y a longtemps, déjà, que Natacha n'est plus « la Française ». Elle vit ici, dans cette campagne perdue, sur la ligne du chemin de fer de Varsovie, si perdue que les rares habitations y sont toutes vermoulues, ruinées comme à la suite d'un pogrom. Un pauvre hameau, deux ou trois cabanes sur le bord d'une petite rivière, et c'est tout. Natacha s'est réfugiée dans l'une d'elles où la veuve du sacristain lui loue une chambre.

Ce jour-là, depuis le matin, Natacha attendait Mikhaïl. Il était déjà venu deux fois la voir ; ils avaient erré ensemble par la forêt marécageuse et fraîche, puis, à travers champs, Natacha avait reconduit son frère jusqu'à la halte du train.

Elle attendait Mikhaïl, tout seul, naturelle-

ment. Le contraire ne lui serait pas venu à l'esprit. Et voici que, ce matin, il était arrivé avec Iakob et Khessia. Comment cela avait-il pu se produire? Pour quelle raison leur avait-il confié qu'elle se trouvait ici? Ou l'avaient-ils appris eux-mêmes? Pourquoi venaient-ils?

Il y eut une longue et pénible conversation. Pénible pour Natacha qui ne voulait ni n'osait se livrer devant eux comme devant Mikhaïl. Ils étaient toujours les mêmes : Khessia clignotant tristement de ses longs cils, Iakob se tenant comme s'ils s'étaient vus la veille. Ils parlèrent, entre autres, de Youri Dvoïékouroff. Pour la première fois, Mikhaïl se prononça avec fermeté contre le fait d'user de son appartement, de ses services. Cependant, à une grossière insinuation de Iakob, il répliqua d'un ton tranchant qu'il ne redoutait nullement une trahison de la part de Youri. Il ne permettait point qu'on le soupçonnât. S'il ne voulait plus, désormais, s'adresser à lui, c'était seulement parce que Youri avait, consciemment, renoncé à s'occuper d'eux et de leur « cause ».

Khessia, également, s'irrita.

— Comment pouvez-vous parler ainsi, Iakob? Il ne faut pas, même par plaisanterie, dire de pareilles choses sur Dvoïékouroff... Vous ne le connaissez pas.

Iakob se contenta de hausser les épaules.

— C'est votre affaire ! Je souhaite que vous n'ayez pas à vous en repentir.

Ils s'en vont à présent tous les quatre vers la halte. Iakob le premier, suivi de Khessia, qui le rejoint avec peine, à cause de ses pieds menus, accoutumés aux pavés des villes. Elle glisse, trébuche sur cette terre humide et molle.

Et Mikhaïl se penche de nouveau vers sa sœur :

— Reprends ta liberté, Natacha, murmure-t-il

tristement. Tu le peux ! Cela n'a plus d'importance.

La coiffure de la jeune fille s'accroche à une branche qui laisse tomber sur elle quelques gouttes illuminées de soleil.

Elle s'arrête, ôte son écharpe.

— Et toi?

— Moi?... Tu sais tout sur moi... presque tout !

— Que puis-je savoir? Tu as parlé, je t'ai écouté... comme si je te comprenais. Mais je cesse de comprendre. Tantôt tu veux agir, tantôt tu ne veux pas !

— J'attends !

Il lui prit la main ; ils continuèrent à marcher à travers la campagne silencieuse.

— Ce que je vais te dire, Natacha, je n'ose presque me le dire à moi-même. Ne crois pas que j'aie pour mobile la crainte d'une trahison de celui-ci ou de celui-là. J'ai connu cela jadis, quand parmi nous se sont découverts les premiers traîtres, et que nous nous sommes soupçonnés les uns les autres, en désespérés, chacun étant à peine sûr de lui-même... Beaucoup d'entre nous sont tombés, alors, et ne se relèveront plus. Oui, j'ai vécu tout cela. C'est du passé. Il m'en est resté une foi plus robuste encore dans la justice de notre lutte pour la liberté et dans la droiture de ceux qui ont succombé. Nous avons envers eux un devoir immense et doux. Mais un nouveau sens, en quelque sorte, du passé et de l'avenir, m'est apparu...

Natacha fit un geste d'impatience.

— Un nouveau sens... un nouveau sens... Ce sont des lieux communs, Mikhaïl ! Ce n'est pas ma faute si je ne te comprends pas. Et les lieux communs n'engendrent pas l'action.

— Je ne puis cependant t'en dire d'autres.

Si tu ne comprends pas, aie la foi, simplement. Ou reprends vite ta liberté. Pour moi, j'attendrai.

— Pardonne-moi, Mikhaïl ! Un mot encore. Sais-tu seulement, toi-même, ce qu'il faut faire?

— Je le sais. Et je veux le faire. Mais je ne le puis pas... avec eux. Ils sont vieux, Natacha, et ils font comme s'ils n'avaient pas vécu, comme si rien ne leur avait ouvert les yeux.

— Suis-je vieille, moi aussi? demanda Natacha en souriant.

— Oui... toi aussi !... Comprends-moi bien : nous sommes dispersés de tous côtés ; les uns ont eu peur et ne veulent plus se mêler de rien ; les autres sont restés avec nous, mais ces vicissitudes ne leur ont rien appris : obstinément, stupidement, ils demeurent enfoncés dans le même marécage. Toi, tu es de ceux qui ne veulent plus rien. Ceux qui restent voudraient agir, c'est vrai, mais ils ont des âmes de vieux, attachées aux possibilités anciennes. Et ce sera toujours ainsi avec eux, si ce n'est pis.

Le train siffla longuement, plaintivement au loin. Ils avaient presque perdu de vue Iakob et Khessia.

— Je reste pourtant avec eux, reprit Mikhaïl. Je suis prisonnier, Dvoïékouroff a raison. Et prisonnier, non de ma cause ou de ma foi, mais bien de ces gens-là, auxquels je ne crois plus. Peut-être nous perdront-ils, eux et moi, et sans but. Quant à m'évader, impossible. Et j'attends.

Natacha s'arrêta.

— Mikhaïl, quitte-les ! C'est toi qui dois les quitter !... Tu parles de ce que tu crois, mais il y a aussi les apparences extérieures dont il faut tenir compte. Les trahisons du passé peuvent se répéter. Non, moi non plus, je n'ai pas confiance en eux... Tiens, regarde, par exemple,

Iakob... Est-ce qu'il ne te fait pas peur?...

— Tais-toi ! dit sévèrement Mikhaïl. Je ne les quitterai pas. Et ne nomme personne. Je me laisse guider par les conjectures et les sentiments. Je me refuse de croire à une ruine sans signification. J'attends, mais rassure-toi : si je ne recule pas, je ne me lancerai pas non plus dans la nuit, comme un aveugle. Pour le moment, je suis prisonnier, soit ! Je ne puis faire autrement. Il faut vivre sa vie jusqu'au bout.

Natacha pressa le pas. Sous les arbres encore nus, le sol était fangeux et glissant. Mais on apercevait déjà là-bas, à travers les branches, le toit rouge de la petite gare.

— Mikhaïl!

— Chère?

— Qu'attends-tu donc?... Des hommes nouveaux?

— Je ne sais pas... Mais il faut que chez les vieux, les anciens, quelque chose soit brisé, quelque chose reconstruit... Voilà ce qui importe.

Natacha eut un sourire d'incrédulité.

— Et tu attends que Khessia, Iakob, Youss et les autres, changent? Comment, pourquoi changeraient-ils? Tu ignores toi-même ce que tu veux.

— J'attends, afin d'y voir plus clair. Rien de plus. Si ce n'est pas eux, c'en seront d'autres, plus libres, plus forts, plus ouverts au mouvement de la vie. Qui sera marqué du signe divin? Comment oser le deviner? Pour cela, il faut y voir clair, étudier toujours davantage. J'attends, je regarde... en eux et en moi.

— Mais ces « hommes nouveaux », n'est-il pas effrayant de les attendre? dit Natacha d'un air pensif. Qui peut savoir ce qu'ils seront. Et s'ils ressemblent à Youri Dvoïékouroff?

— Dvoïékouroff?... Oui, celui-là est tout à fait nouveau. A moins qu'il ne soit déjà tout à fait vieux. Est-ce seulement un homme?

— Et qu'est-il donc?

— Un organisme...

— Un organisme humain, Mikhaïl ! Il me semble quelquefois que nous tous, nous ne sommes que des dégénérés, des êtres de hasard... ou que nous sommes encore des sauvages, tandis que Youri est un exemplaire normal d'humanité, et que l'avenir, pour les gens comme lui...

— Laissons cela, veux-tu, interrompit en riant Mikhaïl. Nous arrivons, le train sera ici dans une minute. Disons-nous plutôt adieu. Ce n'est plus le moment de bavarder.

Iakob et Khessia les attendaient au dernier détour du sentier.

— Voici mon train, dit Iakob. Adieu et bonne santé !

Il y eut un roulement sourd et la cheminée noire d'une grosse locomotive apparut à droite, derrière un massif d'arbustes.

— Vous allez de ce côté? demanda Natacha.

— Oui. C'est préférable.

Et Iakob, son pardessus jeté sur les épaules, grimpa en courant le petit escalier de bois qui conduisait au quai de la gare et disparut.

Le train s'arrêta une demi-minute à peine et repartit.

Le quai-plateforme, aux planches mouillées de pluie, était désert. En face, devant la haie, un moujik crasseux se tenait à côté d'une brouette. Un chien jaune et décharné errait entre les rails. Le soleil semblait vouloir et ne pouvoir disparaître. Il continuait, eût-on dit, à briller malgré lui. Des alouettes chantaient là-haut d'une voix perçante. Au pied du remblai, s'élevait déjà du fossé la blanche vapeur

du soir. L'humidité flottait, maladive, combattue par les dernières lueurs de ce soleil moribond, qui doraient encore les bouleaux mal séchés.

Tous les trois arpentaient le quai, ne sachant trop que dire.

Khessia, entre les deux autres, paraissait toute fluette et désemparée. Mikhaïl la regardait affectueusement ; mais Natacha sentait avec terreur qu'elle commençait à la détester. Pourquoi Khessia se trouvait-elle là? De quoi venait-elle se mêler? Quel « changement » Mikhaïl pouvait-il attendre d'elle? Illusion ! Elle eût voulu dire encore tant de choses à son frère et cela lui était impossible devant cette juive. Et voilà que Mikhaïl allait partir avec Khessia, et que Natacha resterait seule. Oui, il était prisonnier. Et de qui? De gens pareils à cette Khessia, qu'il se faisait un scrupule d'abandonner à leur sort... et qui l'empêchaient d'agir...

— Vous partez, Natacha? demanda soudain Khessia.

Natacha la regarda durement.

— Je n'en sais rien. Oui, probablement. J'ai envie de partir.

De nouveau, entre eux, le silence retombe. Ils écoutent crépiter le chant des alouettes, contemplent le soleil obstiné, attendent le train qui emmènera tout à l'heure Khessia et Mikhaïl.

Natacha voudrait demander à Mikhaïl quand ils se reverront, s'ils se reverront encore — et se tait.

XIX

LE VERDICT

YOURI passa fort joyeusement ces quelques jours. Nul ne l'importunait ; il faisait des folies avec Lizotchka. Deux fois, même, et avec plein succès, il revit Machka, ayant repris, pour la circonstance, son déguisement de commis-fleuriste. Machka le divertissait encore ; elle l'attendrissait aussi, grâce à son insouciance primitive et à ses petites prétentions. Elle ne paraissait même pas se demander si son élégant commis l'épouserait un jour... Cette joie de vivre dans le présent suffisait à Youri. Elle est un peu bête, pensait-il gaiement, mais si sincèrement instinctive ! Lizotchka, elle, est déjà gâtée ; c'est égal, elle aussi, est sympathique.

Ne rencontrant plus Khessia rue Preobrajenskaïa, il ne songea pas à questionner Lizotchka à son sujet, et, comme Lizotchka elle-même n'en disait rien, il décida que la lingère ne devait plus le préoccuper désormais. Qu'il en fût ainsi des autres !... Knorr avait également disparu. Khessia l'avait, sans doute, réentraîné à sa suite, dans ces idiotes et dangereuses manigances... Tant mieux pour lui, si c'était son goût. Youri se réjouissait, en tous les cas, de l'avoir empêché de s'expédier dans l'autre monde. Véritablement, les enfants ont de ces idées !...

Une seule pensée désagréable le tourmentait,

celle de Sacha Levkovitch. On ne saurait se passer complètement de soucis. Mourotchka était peu sûre, et Sacha en proie aux idées noires. Cela finirait par un éclat. Fallait-il effrayer Mourotchka? Il ne se sentait point pour l'instant disposé à aller les voir. Plus tard, il aviserait.

Un paquet d'invitations qu'il reçut sous enveloppe fermée rappela à Youri la séance des « Questions du Jour » qui devait avoir lieu le lendemain. Bien qu'il n'eût point assuré Morsoff de sa présence, la curiosité de savoir ce qui se passait dans ces réunions s'éveilla tout à coup en lui.

Il adressa quelques invitations aux premiers noms qui lui vinrent à l'esprit. Puis il réfléchit que ce serait une bonne farce de prendre avec lui sa sœur Litta, sous le nez de la comtesse. Cela la distrairait d'entendre des conversations intelligentes, et il n'aurait d'autre embarras que celui de la conduire et de la ramener à la maison.

Il entreprit d'en parler à la comtesse et mena si habilement l'affaire qu'il obtint le consentement de la vieille dame. Le programme annonçait une « causerie sur le *Verdict* de Dostoïevsky. Youri craignant que le nom de Dostoïevsky n'effarouchât la comtesse, prit soin de ne point lui montrer le programme ; il se contenta de lui exposer qu'il s'agissait d'une société « scientifique » fondée par « la plus haute élite intellectuelle », et, précisément à cause de cela, encore un peu « fermée ». Litta, palpitante d'émotion, attendait, sans grand espoir. Mais la comtesse ne lui imposa même pas une de ses dames de compagnie et lui donna son autorisation sans conditions aucunes. Elle avait confiance en Youri.

— Alors, c'est entendu pour demain, dit

Youri à sa sœur, lorsqu'ils se retrouvèrent dans le vestibule. Sois prête. Coiffe-toi comme une grande personne. Mais n'en es-tu pas une déjà? Tiens, prends encore ceci. Ce sont deux invitations qui me restent. Donne-les à qui tu voudras.

La jeune fille rougit, remercia d'un signe de tête. Elle songeait qu'elle les offrirait le lendemain à Mikhaïl. Lui serait-il possible de les accepter?...

Le « Verdict », le « Verdict »? se demandait de son côté Youri. Je ne me rappelle rien de positif là-dessus. Sans doute un délayage métaphysique quelconque...

— Je connais le « Verdict », Youroulia, dit soudain Litta, comme si elle eût deviné sa pensée. Cela fait partie du « Journal » de Dostoïevsky. Quelques pages, en tout... sur le suicide. Il s'agit d'un homme qui ne comprend pas la raison de la vie et de la souffrance si le néant nous attend tous après la mort. Dostoïevsky veut dire, je pense, que si la preuve existait du néant qui nous attendrait tôt ou tard, personne, dès à présent, ne consentirait plus à vivre et se suiciderait de suite... Je connais très bien Dostoïevsky, tu sais. Je l'ai lu chez toi, dans ton cabinet. C'est très intéressant. Très effrayant, aussi.

— Cela se trouve dans son « Journal », dis-tu?

— Oui. Je sais où. Je vais te le chercher!

L'instant d'après, elle apportait un petit volume défraîchi, d'édition ancienne et l'ouvrait à l'endroit requis.

— Te rappelles-tu, maintenant?

— Vaguement, dit Youri en prenant le livre. Je l'emporte. Je le relirai chez moi.

Aux Iles, Youri apprit que Levkovitch était venu pour le voir, et qu'il était reparti après

une longue attente. Il en conçut d'abord de l'ennui, et fit ensuite réflexion que cela valait peut-être mieux ainsi.

Il profita de la soirée pour parcourir les pages qu'il avait oubliées, de Dostoïevsky. Elles lui plurent par leur simplicité. Il comprit, dès les premières lignes, ce que Morsoff aurait le devoir de dire, et combien il serait facile de le remettre dans le droit chemin, s'il avait la tentation de s'en écarter.

Youri ne dédaignait pas, de temps à autre, les dissertations intellectuelles ; n'étaient-elles pas aussi un jeu, et lequel !... le seul qui n'eût point de conventions, et permît d'être sincère, tout en restant un jeu.

Des jeux : quelle diversité l'existence n'en offrait-elle pas? C'est pour cela que Youri la trouvait bonne à vivre.

XX

LE PANTIN DU DIABLE

ILS s'assemblent.

Ou plutôt, ils sont déjà rassemblés. Il y a foule. La plupart s'entassent dans des pièces voisines de la grande salle, dans laquelle ils ne pénètrent pas encore. Elle n'est occupée, pour l'instant, que par de vieilles dames et un lot de nouvelles recrues sans notoriété.

Le local est spacieux et en quelque sorte absurde, à cause d'une destination que l'on n'aperçoit point. Il possède aussi une bibliothèque, sombre et fraîche. Quant à la salle, lorsqu'il s'y tient séance de la société, les organisateurs l'arrangent de façon assez bizarre : une longue table, placée d'ordinaire sur une estrade, est déménagée, installée au centre de la pièce et entourée de plusieurs rangées de chaises destinées au public. Ce mode de procéder n'est pas extrêmement pratique, vu l'étroitesse de la salle ; mais ainsi en ont décidé Morsoff et ses acolytes. Ils détestent l' « estraderie », et leur idéal eût même été de supprimer ce qu'on appelle l'assistance. Ils rêvent d'une assemblée dont chacun serait une cellule active et parlante.

Ceci n'est certainement qu'un rêve, et la majorité de ceux qui sont ici constitue précisément un public ; non pas un public tout à fait ordinaire, mais enfin un public.

Tout cela plut à Youri, aussitôt arrivé.

Il fit asseoir la craintive Litta dans la salle où l'insolente lumière la déconcerta encore davantage et se mit à errer aux alentours. Quelle étrange assemblée ! Et quel mobile amenait ici tous ces gens disparates? La mode, le désœuvrement, l'intérêt pour les « Questions du Jour »? La naïveté, le désir d'un passe-temps quelconque?

Toutes ces raisons, probablement.

Les littérateurs foisonnaient. C'étaient ici le gros Raevsky, le poète du XIXe siècle et l'émule d'Apoukhtine, s'entretenant tranquillement avec le vulgaire Ryjikoff, le poète du XXe siècle ; là, l'aimable et impassible Yachvine, portant partout le même visage et la même égalité d'humeur, que ce fût chez lui ou chez les autres, pendant la journée ou aux soupers de cinq heures du matin. Il était en compagnie de Gloukhareff, nouvelliste glabre et sans un cheveu, qui lui exposait lentement quelque théorie. Ce Gloukhareff, au parler nonchalant, avait inventé une nouvelle religion qu'il pratiquait, sans chercher d'ailleurs à faire de prosélytisme.

Il y avait encore le fluet professeur Ryndine, l'air effarouché par la foule qu'il n'aimait contempler que de loin, et principalement du haut de sa chaire ; l'historien Pitomsky, noir et véhément, déjà discutant avec une pléiade de journalistes dans le voisinage du buffet.

Youri se dirigea vers Pitomsky. Il l'aiderait à trouver Morsoff. Chemin faisant, il côtoya, près d'une porte, un groupe fort différent des autres : tous gens graves, et, qu'ils fussent jeunes ou vieux, portant des blouses et de grandes bottes. Il remarqua de même, non loin de là, le reflet d'une croix sur une soutane de prêtre.

Youri n'avait guère le loisir d'observer les physionomies, encore plus variées, si possible,

que les vêtements. Quelques jeunes filles allaient et venaient, sans doute des étudiantes ; il y avait même une femme du peuple, figée dans un coin, contre le mur.

Curieuse collection ! On y trouve à boire et à manger, pensa Youri.

Dans le voisinage de Pitomsky, il reconnut un jeune poète de talent qui le salua, d'un beau visage tranquille.

— Vous ici ! s'étonna Youri. Un solitaire de votre espèce...

— Et pourquoi pas? J'y ai bien lu un rapport, dernièrement...

Étrange ! pensa de nouveau Youri.

Pitomsky lui fit un accueil joyeux, un peu exubérant — c'était son genre — et lui proposa de l'emmener à la bibliothèque.

— Y a-t-il toujours autant de monde ici? demanda-t-il, comme ils y pénétraient.

— Cela arrive !... Mais quoi, tout ça, c'est du « public ». Il y a pourtant, parmi ce public, des personnalités remarquables.

Morsoff se tenait près d'une table, expliquant verbeusement on ne sait quoi à une dame timide et mûre.

Il se précipita sur Youri.

— Vous parlerez, n'est-ce pas?... Quel thème, hein ! Vous verrez notre auditoire...

— Je l'ai déjà vu... Je ne sais si je parlerai. Vous avez positivement de tout, ici... A qui m'adresserais-je en particulier?

— Mais à tous !... C'est précisément à tous qu'il faut parler.

— Vous avez raison, accorda Youri.

Cela me paraît un exercice bien illusoire, ajouta-t-il en lui-même... Mais si c'est un jeu, pourquoi ne pas le jouer, en effet?

Un secrétaire, auprès d'eux, se mit à agiter une sonnette. La bibliothèque, cependant, ne

cessait de se remplir. Les jeunes étudiantes allaient de Morsoff à Ryndine, de Ryndine à Pitomsky, les interrogeant à voix basse. Plusieurs ouvriers questionnaient tout bas un monsieur hirsute, à la mine doctorale. Ensuite parut Viatcheslavoff, avec sa démarche paresseuse et clopinante. Sans trop savoir pourquoi Youri n'aimait guère ce remarquable écrivain. Il examina curieusement son visage qu'auréolaient des touffes clairsemées et blondes.

S'il parle du « Verdict », ce sera sûrement quelque élucubration dans le genre de celle de Morsoff, songea-t-il, s'étant rappelé que ce dernier se proclamait lui-même un admirateur de Viatcheslavoff.

On passait de la bibliothèque dans la salle, qui bientôt fut pleine. La violence de la lumière et de la chaleur oppressèrent Youri. On s'assit à l'étroit autour de la table. Il remarqua avec étonnement que le dessus du panier de l'assistance occupait les derniers rangs de chaises, laissant les premiers aux blouses et cafetans de tout à l'heure.

Hé! hé! une préséance en son genre, se dit-il. Notre Morsik fait de la démocratie...

Se retournant, il découvrit Litta. Auprès d'elle, était assise une jeune femme brune, dont l'attitude penchée l'empêcha de distinguer les traits. Il ne vit point Mikhaïl. Aucune présence ne l'étonnait déjà plus. Tous devaient être ici, qu'il les vît ou non.

— Messieurs, commença Morsoff, je tiens à vous dire qu'il n'y a pas ici de président. Nous évitons, comme d'habitude, de donner à cette réunion un caractère officiel. Nous n'aimons pas ce qui s'appelle l'orateur. Chacun de vous peut se mêler à la conversation, faire les remarques qui lui viennent à l'esprit. Je veillerai seulement au maintien de l'ordre indispensable.

J'ouvre la séance par un exposé de ma manière de voir au sujet du passage de Dostoïevsky, notre thème de ce soir...

Bien que le discours de Morsoff ne marquât point une originalité particulière, il fut néanmoins intéressant et spirituel. Dostoïevsky, dit-il, imagine la lettre d'un désespéré, d'un matérialiste s'entend, qui se suicide par *ennui*, cet ennui qui se trouve à l'origine de presque tous les suicides réels. S'il était donné à chacun de pouvoir et de savoir expliquer lui-même, jusqu'au bout, l'état d'esprit qui précède sa mort volontaire, il n'est point douteux qu'il laissât exactement cette lettre. Tout suicidé pense qu'il lui est impossible de vivre, parce qu'il ignore la raison pour laquelle il doit accepter de souffrir. Pourquoi souffrir? se demande-t-il. De quel droit la nature le fit-elle naître, misérable, et le jeta-t-elle, sans son consentement, dans la vie? Que si on lui objecte la possibilité de modifier les conditions de l'existence, de l'organiser sur des bases raisonnables, des principes sociaux plus acceptables que ceux du présent, il répond de nouveau : A quoi bon ? Il réfléchit que toute vie, heureuse ou non, sera demain retournée au néant. Il juge impossible de vivre sous cette menace. Et ce sentiment d'imminence, il ne peut le vaincre.

Morsoff analysa fort subtilement ce dernier point. Il démontra qu'une fois admis ce sentiment de l'imminence du néant, la vie devenait en effet impossible et que, pénétré par lui, nul de ses auditeurs ne saurait vivre même jusqu'au lendemain matin.

— Je sais, ajouta-t-il, que beaucoup s'imaginent sincèrement convaincus de l'entier anéantissement de leur personnalité après la mort, qui pour cela ne songent pas au suicide ; ce fait prouve simplement qu'ils n'ont pas médité sur

la question, qu'ils n'ont pas vu devant eux, dans leur regard, ce néant de demain, et que la conception imaginaire qu'ils s'en forment n'a rien à voir avec le sentiment de son imminence. De sorte que, je l'affirme, la notion de la personnalité...

« Il prétend qu'on n'aime pas les orateurs ici, se dit Youri qui s'ennuyait. Il n'a pas de raison pour s'arrêter. Tout à l'heure il remontera jusqu'au christianisme... »

Mais Morsoff effleura à peine ce sujet ; il ne tarda pas à se lancer dans des digressions, se mit à parler d'une manière ampoulée et incompréhensible et, finalement, se tut.

Il n'y eut aucune observation dans l'assistance. Personne, au reste, n'aurait eu le temps d'en faire, Pitomsky s'étant empressé de prendre la parole. Il parla du christianisme, de la foi, de la doctrine de l'immortalité, de la perspicacité de Dostoïevsky et aussi de ses grossières erreurs. Le tout avec une fougue telle que Youri lui-même s'étonna. Il était malaisé de le suivre, mais agréable de l'écouter. De vieilles dames tendaient leurs cous desséchés, leurs yeux ne quittant pas le visage hirsute dont l'agitation faisait, à chaque instant, tomber le pince-nez.

« Pour qui tout cela? se demandait Youri. Si c'est pour les adeptes sérieux, ils sont convaincus d'avance ; si c'est pour Raevsky, Stassik et ma Lizotchka, qu'espèrent-ils? »

Il réfléchit aussitôt que cela ne s'adressait à personne en particulier, mais à tous. Et puis, n'était-ce pas un jeu?

Pitomsky ayant terminé, il se fit un mouvement parmi les premières rangées de chaises. Quelqu'un toussa : un certain petit jeune homme, à large face et sourcils relevés, un ouvrier, à en juger par sa blouse bleue.

— Vous désirez?... fit en se tournant vers lui, d'un geste prévenant, le « non-officiel » président.

L'homme toussa de nouveau et par petites phrases hachées, bien que sans timidité, commença :

— Voici... c'est... rapport à votre discours... Quel intérêt ça peut-il avoir pour nous, ces méditations sur la mort, si, de l'autre côté il y a... comme qui dirait... le néant? Moi je dis comme ça : Nous vivons, ce qui veut dire simplement qu'agit en nous l'instinct de conservation... Une supposition que le néant soit prouvé, l'instinct naturel agira quand même... Une supposition que j'aurai faim, par exemple? Je me mettrai à chercher de quoi manger... que le néant me menace ou qu'il n'y ait pas de néant...

— Ah! ah! s'écria Pitomsky, qui n'avait point écouté, cela veut dire, d'après vous, qu'on a la preuve du néant?... Que la science est venue et l'a établi une fois pour toutes?... Où a-t-elle établi cela, la science, dites?

Morsoff fit un geste.

— Permettez, permettez, ce n'est pas la question...

Pitomsky et l'ouvrier, l'un en face de l'autre, parlaient tous les deux à la fois, sans se comprendre. Plusieurs s'en mêlèrent aussi, ce qui ne fit qu'augmenter le malentendu. Un vieillard en grandes bottes caressa sa barbe et cria :

— Comment peut-on nier l'immortalité de l'âme?... Cela est mauvais... On fait trop de philosophie, voyez-vous ! Les gens d'église aussi... Ils embrouillent les choses... Ils affaiblissent la foi...

— Vous êtes toujours à parler de foi, fit une voix claire, et une jeune fille tenta de se frayer un chemin vers Pitomsky et Morsoff. Mais comment l'acquérir, cette foi, si elle est perdue?

Je suis venue ici, j'ai écouté, attendu... je croyais entendre quelque chose...

Morsoff, en désespoir de cause, agita sa sonnette. Le calme se rétablit un peu. Un homme se leva à son tour. Il paraissait encore jeune, avec un visage de simple et des yeux perçants. Une physionomie, au demeurant, assez agréable.

— Je crois, messieurs, dit-il, qu'il nous est difficile de trouver une solution qui soit bonne pour tout le monde... Aussi difficile que de parvenir à se faire entendre en public... Je crois que chacun porte au dedans de lui-même son Dieu, ou, si vous voulez, sa vérité, au nom de laquelle il ne se tue pas et qui l'aide à vivre... Cependant, l'instant n'est pas encore venu de dire cette vérité-là, de la crier devant tous... Tel qui sait et croit qu'elle conviendrait à tous les hommes, ne le dira pas ouvertement. Serait-ce parce qu'il n'existe pas encore de mots pour cette commune vérité, ou d'endroit où elle puisse être ouvertement et définitivement exprimée?... D'ailleurs, cela est pour le mieux !

Il voulut poursuivre, lorsque l'interrompit, sonore et joyeuse, la voix de Youri.

— Vous avez tort. Pourquoi personne ne parlerait-il? Il y en a du moins qui parleront. Moi, par exemple, qui partout et toujours, pour peu qu'on me le demande, saurai dire « ouvertement » pourquoi je vis et comment je vis. C'est ma vérité, à moi, et je la crois, aussi, bonne pour tous. Beaucoup aujourd'hui ne vivent que par elle, mais l'ignorent pour leur malheur. Savoir comprendre est immense. Plus tard, tous le sauront, infailliblement. Sera-ce bientôt, dans longtemps, de ceci je ne me préoccupe pas. Cela m'est indifférent.

— Quelles énigmes nous proposez-vous là? demanda l'homme aux yeux perçants, tout en fixant intensément le beau et gai visage de Youri.

— Parlez, parlez ! s'empressa Morsoff, et oubliant qu'il n'était pas un président officiel, il pontifia : « Messieurs, la parole est à Youri Nicolaïévitch Dvoïékouroff ! »

Youri entendit derrière lui des bruits de chaises remuées. L'homme aux yeux perçants était assis en face de lui.

— Je ne sortirai point de notre thème, commença Youri. Cette lettre de suicidé m'aidera même beaucoup à répondre aux questions que l'on vient de poser ici. Je parlerai à ma façon, tout simplement. Donc, le suicidé de Dostoïevsky nous apprend qu'il est conscient, et au plus haut degré. Comme si ce plus haut degré résidait dans le fait de se poser à soi-même différents points d'interrogation ! Hé bien, je pense que c'est plutôt un travers maladif, ou, tout au moins, une confusion. Car il finit par se contredire lui-même. Cependant, il a raison lorsqu'il dit : « S'il m'était donné de pouvoir choisir *consciemment*, alors, bien entendu, je souhaiterais d'être heureux pendant que *je* vis, et seulement cela, tout le reste me devenant indifférent après *mon* anéantissement. » Voilà le vrai ! Souhaiter consciemment d'être heureux pendant que *je* vis, renferme proprement toute la vérité humaine, et aussi le salut de l'humanité. Le tout est de savoir désirer *consciemment*. Inconsciemment ou à demi consciemment, telle est la façon stupide et maladroite dont la majorité des gens vit et a toujours vécu.

Ce manque de netteté dans ce qu'on désire est la cause d'éternelles malchances. Les gens imaginent une foule de problèmes, et se plaignent de l'impossibilité où ils sont de vivre, ne pouvant les résoudre. Pourtant, ni ces problèmes, ni leurs solutions n'importent.

A la question : « A quoi bon? » le suicidé a l'air de répondre : « A rien ! » Parfait ! Je le dis

également. Mais pourquoi est-il nécessaire de mourir, si nous vivons pour rien? Or, c'est précisément parce que nous vivons pour rien qu'il nous faut affirmer la réalité de la vie et la vivre heureuse.

« Je serai anéanti », poursuit-il. « Je ne veux pas être anéanti. Ou alors, que toutes choses s'effondrent ! » Que dites-vous de cette prétention? Voilà Ivan un tel qui pendant des centaines de siècles ne fut rien d'autre que néant, qui s'est mis à réfléchir et a décidé : « Que je puisse boire mon thé, ou que l'univers s'écroule ! » Non, une conscience plus éclairée rendra surtout l'homme plus humble et plus simple. Les chrétiens se disent humbles. Pourtant, à mon avis, le christianisme lui-même a contribué à créer cette prétention dont je viens de parler, en flattant le caprice de chaque Ivan qui « n'admet pas » que le monde existe si on ne lui promet pas, en retour, de boire son thé pendant toute une éternité. Je reviendrai sur le christianisme ; mais, en attendant, je dis que nous devrons infailliblement en finir avec tous ces « pourquoi », « comment », « à quoi bon », et toutes ces investigations sur le sens de la vie. Je suis convaincu que *la vie n'a aucun sens*, et je m'assure fermement qu'il ne m'est pas nécessaire de lui en découvrir un.

— Tout cela est vieux comme le monde, cria Pitomsky. Et assez vide !... Mais que vient faire là dedans le christianisme, je vous prie?

Quelqu'un se hâta, craignant d'être interrompu :

— Il ne s'agit pas de ça. Vous dites qu'il faut désirer d'être heureux. Et après? Est-ce qu'il suffit de souhaiter une chose pour qu'elle se réalise? Et la vie, que peut-elle offrir, si vous la privez de sens? Je ne comprends pas que vous niiez la conscience?

Youri eut un sourire tranquille.

— En quoi la nié-je? Je viens pourtant de dire que c'était *consciemment* qu'il fallait souhaiter son propre bonheur, consciemment, sagement, et cela pour le temps que l'on doit vivre. Il faut que chacun se préoccupe de soi-même avec énergie et intelligence. Et c'est assez pour chaque homme de sa propre vie et de son propre souci.

L'homme aux yeux perçants se mit à remuer sur sa chaise, ayant l'air de vouloir placer quelques mots. Un de ses voisins, un vieillard, le devança.

— Que signifie, grommela-t-il, ce principe qui consiste à se placer soi-même au premier plan? Car c'est bien ce que nous venons d'entendre, si je ne me trompe? De quelles règles vous autorisez-vous? Est-il possible que chacun raisonne de cette manière, et se réserve à lui seul le droit de boire du thé, comme vous dites...

— Mais en vertu de la doctrine du « tout m'est permis », s'écria le premier interlocuteur. Vieille plaisanterie !

— Où avez-vous pris cela? s'exclama joyeusement Youri. Tout n'est nullement permis. Nullement. Je voulais même aborder ce point. En organisant consciemment et intelligemment mon bonheur, *je ne dois pas porter préjudice aux autres.* Il faut avoir constamment cela devant les yeux. A ce propos, pour qu'il n'y ait point malentendu, je soulignerai tout de suite ce que j'entends par ce mot de préjudice. Causer un préjudice à quelqu'un cela signifie le mettre dans une situation où l'on ne voudrait point être soi-même. Je ne chercherai pas plus loin que cette définition. Je déclare seulement ceci, que je ne me soucierai aucunement des autres, et que j'éviterai par ce moyen le préjudice colossal qui pourrait résulter de mon immixtion

dans les désirs d'autrui. Il y aurait encore pis, cependant : ce serait de chercher à fonder mon bien sur le tort fait à autrui, manœuvre en fin de compte inintelligente, car ce ne serait plus alors l'organisation de la vie, mais l'assujettissement à la vie, la vulgaire lutte pour l'existence. Dites-moi, — et Youri se tourna du côté du vieillard, — croyez-vous qu'il n'y ait pas, sur la terre, de thé en quantité suffisante pour tout le monde? Il y en aura assez pour vous et pour moi, si nous savons en user avec sagesse. Je ne vous demande pas de me fournir du thé ; je me le procurerai moi-même, et vous en ferez autant pour vous. Ne nous préoccupons point l'un de l'autre, nous n'en serons que mieux servis.

Un brouhaha se produisit.

— Il a raison...

— Des mots, des mots !

— Pourtant, il peut y avoir un heurt d'intérêts...

— Laissez donc !

— Toujours la vieille théorie de l'égoïsme...

— Elle n'est pas neuve...

Morsoff empoignait sa sonnette. Youri reprit d'une voix forte :

— Ne m'interrompez pas, je vous en prie. J'ai presque terminé... Vous parlez de heurt d'intérêts... Il est possible tant que les gens normalement conscients sont en petit nombre. Par sottise, la plupart des hommes se nuisent les uns aux autres. Bon gré mal gré, c'est une fatalité inévitable. Mais ce qu'il faut éviter à tout prix, c'est de se faire du tort à soi-même. Chose assez facile, au reste, quand on le veut bien. D'autre part, il arrive aussi que l'on ait pitié de quelqu'un — la pitié est un sentiment naturel mais pénible, — et qu'on lui vienne en aide. Pour peu qu'il ne vous en

coûte rien, il en résulte alors un plaisir réciproque...

— Quelle idylle ! ironisa Pitomsky. Ainsi, d'après vous, le mal n'existe pas?

— Le mal existe. Il existe aussi bien chez les hommes que dans la nature. Mais il est parfaitement possible de le vaincre à l'aide des seules forces humaines. La mort, elle, ne peut être vaincue, mais elle n'est pas un mal. Le mal réside dans la douleur, et celle-ci, à la longue, disparaîtra. Il y a encore beaucoup de mal chez les hommes. C'est par cela qu'ils se nuisent. Mal aussi dans toutes ces « questions » dont je viens de parler, mal aussi dans l'amour. J'appelle amour ce sentiment qui, voué à une autre personne, égale ou dépasse en puissance celui que l'on a pour soi-même. Cela est un sentiment anormal — sous quelque forme qu'il apparaisse, — toujours un mal non douteux et qui toujours conduit au dommage commun. Le christianisme, considéré du point de vue historique, est très digne de respect, parce qu'il s'est peu à peu écarté de la formule : « aimer comme soi-même », et que, depuis longtemps, il insiste sur la « charité », c'est-à-dire l'essence de la pitié. Je conclus, messieurs. Excusez-moi de vous avoir si longuement entretenu de mes modestes opinions. Je vous ai dit « ouvertement » pourquoi je vivais. Je vis pour me procurer du bonheur, du plaisir, des amusements et des jouissances, en m'efforçant autant que possible de ne causer à autrui ni tort ni gêne. Je souhaite à chacun ce qu'il désire, mais en lui laissant le soin de le trouver lui-même. Assurément, en n'observant que cette unique règle, causer aux autres le minimum de préjudice, je m'élève au-dessus des vieilles morales. Je ne le dissimule pas. Beaucoup de choses me sont permises qui vous paraissent encore illicites. Je ne

les détaillerai point, ce serait superflu. Je ne suis pas assuré contre les hasards regrettables, mais qu'y faire? Je vis dans un temps, encore très peu conscient, toutefois je vis suivant ma vérité, sans rechercher le sens de la vie, sans amour, sans crainte particulière ; je ne recherche que mon bonheur, et, en vérité, il m'arrive souvent de le trouver. Voilà tout, messieurs, j'ai fini.

Il s'arrêta et tous gardèrent le silence. S'ennuyaient-ils, approuvaient-ils..., la colère leur fermait-elle la bouche? On ne savait. Une demi-minute, peut-être, passa de la sorte. Soudainement alors se leva l'homme aux yeux perçants, au visage de simple. Il vissa son regard dans celui de Youri, et le doigt levé, au milieu du silence, il prononça d'une voix nette :

— Tu es le pantin du diable... Voilà ce que tu es, oui ! Que le diable joue avec toi, c'est ton affaire. Quant à moi, voir cela, non et non... Pouah !

Un instant ahuri, Morsoff commença d'agiter furieusement sa sonnette. Mais tout ceci s'était passé très vite et l'homme avait déjà disparu. Les adeptes en blouses se levèrent à leur tour. La salle devint houleuse, on entendit quelque part un éclat de rire, le tout dominé par le bruit de la sonnette de Morsoff...

Morsoff était rouge et confus. Il murmura quelques excuses :

— C'est la première fois qu'une pareille sortie... Nous ne connaissons pas du tout cet affilié... Difficile de connaître tout le monde... Mais soyez certain que...

— Ne vous tourmentez pas, je vous en prie, interrompit Youri. Je ne suis nullement froissé, je vous assure !

Il ne semblait, en effet, aucunement déconcerté. Le long et décoratif journaliste Zvia-

guintseff, — un démocrate malgré son apparence foncièrement aristocratique — se pencha vers lui :

— Je ne suis pas métaphysicien, mais il me paraît réellement impossible de traiter de métaphysique avec plus d'aisance. De plus, en parlant avec tant de distinction une langue populaire, vous avez directement suscité cette protestation fanatique...

Morsoff reposait sa sonnette.

— Deux mots !... fit un monsieur maigre, fort bien vêtu et qui portait un faux-col à la mode.

— Nous voulions annoncer une suspension de séance, objecta Morsoff. A la reprise, nous répondrons à M. Dvoïékouroff. Cependant, si vous voulez bien être bref...

Les faux-cols à la mode devaient impressionner favorablement Morsoff. Peut-être aussi compta-t-il sur cette nouvelle intervention pour faire oublier l'incident qui venait de se produire.

— Très bref !... fit le monsieur en fixant ses yeux bleus sur Youri qui, seulement alors, reconnut Mikhaïl. Très bref. Que peut-on répliquer à M. Dvoïékouroff? Il a été sincère, jouant un peu, il est vrai, d'une naïveté cynique ; mais ce jeu, chez lui, est également sincère. Je veux seulement marquer que son discours n'a aucun rapport avec qui que ce soit, si ce n'est lui-même. M. Dvoïékouroff s'estime normal et place sa propre conscience au niveau des plus hautes consciences humaines. Mais cela est une innocente illusion. Innocente, car le bonheur *servile* de M. Dvoïékouroff ne peut, sérieusement, tenter personne. La caractéristique de l'homme est de chercher d'abord la liberté, et ensuite le bonheur. Ici nous nous trouvons, de la part de M. Dvoïékouroff, en face d'un défaut

total de compréhension de la liberté. Tout en répudiant les moindres investigations de la raison et du sentiment, il est obligé de reconnaître la puissance du Hasard — et il la reconnaît — et de l'admettre complète, éternelle. S'il veut être conséquent, il reconnaîtra également, dès lors, que lutter contre le Hasard, les constants hasards, devient impossible, et qu'il ne peut que louvoyer entre eux, dans sa perpétuelle poursuite du plaisir. Ce louvoiement, cette poursuite, je les appelle le plus humiliant des esclavages. Ce système a, de plus, un mauvais côté : en fin de compte, ce hasard, transmué par lui en une loi éternelle, doit le perdre. M. Dvoïékouroff veut regarder la vie comme un jeu à la roulette, et prétend gagner. Je lui souhaite de gagner longtemps. Mais il convient de ne pas oublier, qu'en définitive, c'est toujours la banque qui gagne. D'ailleurs, je le répète, tout cela n'a rien à voir avec l'humanité proprement dite, pour autant qu'elle se contente d'être humaine et de ne point envisager la vie comme une roulette. Y a-t-il, au surplus, des bases permettant d'affirmer que la norme pour chacun de nous est de devenir un joueur? D'autre part, et au point de vue des « Questions du Jour », je dois me joindre à ce contradicteur qui vient de quitter la salle... c'est-à-dire à son observation qui a précédé le discours de M. Dvoïékouroff : que si chacun d'entre nous a ses questions, ses réponses et sa vérité, alors il n'y a pas encore de termes exacts pour les caractériser, ni d'endroit pour pouvoir les exprimer.

Morsoff se leva bruyamment de sa chaise.

— Messieurs, je déclare la séance suspendue!

Tout le monde se leva en désordre. Morsoff se hâta vers la bibliothèque. Il était agité, écarlate. Cette dernière intervention n'avait

rien rendu ; elle n'avait pas plu au public. Il était visible, maintenant, que Youri lui était plus sympathique que son contradicteur. Il était si sincère, et, en même temps, si beau ! Ses théories, néanmoins, avaient inquiété Morsoff. Il n'était pas tranquille. Il espérait pouvoir organiser quelque diversion à la faveur de la suspension de séance, demander aux professeurs, à Gloukhareff lui-même, de se faire entendre à la reprise ; ils discourraient sur la métaphysique, sur le christianisme en général, sur Dostoïevsky en général... Gloukhareff parlerait de sa religion particulière, de l'égotisme, de ce qu'il voudrait, détail sans importance, étant aphone et incompréhensible. En suite de quoi, lui, Morsoff, ferait un résumé...

Youri s'était rendu dans la bibliothèque. Il y fut de suite très entouré, pressé de questions. Expressions de sympathie, demandes d'éclaircissements?... Il ne pouvait s'y reconnaître, submergé sous un déluge de paroles, quand, par-dessus les visages émus et roses de deux jeunes filles, il aperçut au loin un domestique qui lui faisait des signes.

Youri, adroitement, se glissa hors de la foule.

— C'est là-bas... dans la loge du portier... un officier qui vous demande !

— Moi?

— Oui, monsieur. Il demande M. l'étudiant Dvoïékouroff !

Par des couloirs détournés, Youri descendit rapidement à la loge du portier. Il songea immédiatement à Sacha Levkovitch. Cette pensée l'inquiéta, l'assombrit, l'attrista.

L'officier se tenait appuyé contre le mur. Il était en pardessus, une casquette sur la tête. Son visage était bizarre et concentré. Ses lèvres avançaient en une telle grimace, que Youri, sur le moment, eut peine à le reconnaître.

— C'est toi, Sacha?

— Rentre chez toi ! Aux Iles. Je m'y rendrai aussi.

— Ote ton pardessus et montons. Ensuite nous partirons, si tu veux.

— Non, inutile d'aller là-haut. J'y suis déjà entré un moment. Je viens de chez toi. Allons-y ensemble. Aux Iles !

Youri fronça les sourcils. Il réfléchissait. Évidemment, il fallait le suivre. Levkovitch parlait d'une voix sourde, la tête penchée et sans faire un geste. Il fallait le suivre. Youri trouvait d'ailleurs cette soirée déjà longue. Mais tout à coup, il se souvint :

— Cela ne m'est pas possible, Sacha. Je dois reconduire ma sœur à la maison. Ma sœur Litta est ici.

— Je l'ai aperçue dans la salle. A côté de la Française. Tu as engagé la Française pour elle aussi, alors?

Levkovitch éclata d'un rire glapissant et brusquement reprit sa face sombre. Youri n'y comprenait décidément rien. Ce rire inattendu, surtout, l'impressionna désagréablement.

— Reconduis-la tout de suite, fit Levkovitch. Je serai chez toi, aux Iles. J'attendrai. Allons, va ! ordonna-t-il d'un ton de nouveau glapissant.

Se jetant gauchement de côté, il sortit.

Youri, horripilé, haussa les épaules. Cependant, il fallait agir. Mais rentrer dans la foule, chercher Litta, il ne le voulait à aucun prix. Dans la vaste loge qui servait de vestiaire, quelques personnes enfilaient silencieusement leurs pardessus. Youri avisa l'une d'entre elles : l'homme au faux-col, qui venait justement de lui donner la réplique.

— Dites-moi, fit-il à mi-voix et d'un ton détaché, comme s'il s'adressait à quelqu'un

d'indifférent, n'auriez-vous pas l'amabilité de dire à ma sœur qu'il est indispensable que nous partions?... Que je l'attends ici?...

Et il ajouta, cette fois tout bas :

— Pourquoi es-tu venu, Mikhaïl? Ne t'a-t-on pas trop vu ? Prends garde ! Il y a des mouchards partout... ici aussi, certainement...

Mikhaïl ne répondit rien et, son chapeau à la main, monta rapidement l'escalier.

Un individu qui se dirigeait vers la porte de sortie, passa à ce moment devant Youri, sourit légèrement et lui dit, également à voix basse :

— Vous prenez trop de souci de ce que font les autres... Vous vous êtes piqué, pourtant, de ne vous préoccuper que de vous seul !...

Et Youri entrevit le masque décharné de Iakob, et ses dents vertes.

Quelques instants se passèrent. Litta ne descendait pas. Cette attente devenait insupportable. Youri monta quelques marches. Une porte entr'ouverte laissait passer un bruit de conversations et une odeur de tabac. Il regarda avec une curiosité momentanément renouvelée, aperçut le démocrate féodal Zviaguintseff, une sèche étudiante de sa connaissance, les professeurs aux bajoues maigres... Non loin de là, le poète Raevsky causait d'un air grave avec un marchand quelconque dont l'embonpoint le disputait au sien...

Que le diable les emporte ! pensa Youri, repris par ses préoccupations et il redescendit l'escalier.

Litta se montra enfin sur le palier. Elle se hâtait, prenant congé de la jeune femme brune qui se trouvait à côté d'elle dans la salle.

Youri reconnut Natacha. Il se rappela aussitôt la bizarre réflexion de Sacha à propos de « la Française ». Il s'irrita soudain.

Leur imprudence est inqualifiable ! mâchon-

na-t-il. Ils sont vraiment devenus fous. Et si Sacha s'était par hasard assis auprès d'elle?... Il m'aurait fallu inventer encore Dieu sait quoi !...

— Tu veux partir? demanda sèchement Litta.

Il ne prit point garde à l'expression étrangement sévère de son visage. Il répondit affirmativement qu'il devait la ramener chez elle sans attendre davantage.

Sur le trottoir, il leur fallut patienter quelques minutes, tandis qu'on hélait la voiture de la comtesse. Il ne pleuvait pas, mais c'était pire : un piquant et maudit grésil imbibait la nuit blanchâtre, et la nuit s'alourdissait comme un édredon mouillé.

Un homme en longue houppelande passa sans hâte devant eux. Il s'était fourvoyé peut-être, dans le brouillard, car il revint bientôt sur ses pas. Youri reconnut les yeux perçants. C'était celui-là qui l'avait traité de pantin du diable. Que faisait-il là, comme en faction? Il n'avait cependant point l'air d'un mouchard...

Youri montait en voiture lorsqu'il aperçut Mikhaïl qui sortait, aussitôt rejoint par l'homme aux yeux perçants. Ce dernier parut lui dire quelque chose. Un instant, Mikhaïl demeura sans bouger ni répondre. Son col tranchait sur son manteau sombre. L'homme continuait de parler, sans élever la voix. Et soudain tous les deux, Mikhaïl et l'homme, s'en allèrent côte à côte, se perdirent tout de suite dans la brume floue et froide.

Peut-être a-t-il voulu faire connaissance avec un partisan de ses idées, avec l'homme au « pantin du diable »? pensa distraitement Youri... Quant aux autres, là-haut, quelle façon de s'amuser ! Après tout ça les regarde. Ce ne sont pas mes affaires...

Il n'avait, en effet, pas le temps de s'occuper d'eux. Il était anxieux, pressé d'être chez lui. Il songeait à Levkovitch, cherchait à s'imaginer ce qu'il conviendrait de faire. Mais qu'imaginer d'avance, alors qu'on ne sait rien !

Litta se taisait, comme morte. Youri l'avait presque oubliée. Les pieds des chevaux résonnaient sur le pavé de bois.

— Youri?

— Qu'as-tu? répondit-il du ton à demi surpris de quelqu'un qui se réveille.

La voix de Litta vibra singulièrement dans l'obscurité, elle se fit grave comme celle d'une femme.

— Youri, tu ne devais pas parler comme tu l'as fait... Je t'ai toujours aimé, Youri, et je t'aime encore. Mais si, en réalité, tu es un pareil... alors, je ne serai plus ta sœur, voilà tout !

— Voyons, voyons, dit Youri en riant distraitement.

— Il n'y a pas de quoi rire, je suis tout à fait sérieuse. J'ai été bien contente d'entendre Mikhaïl parler après toi, pour dire que c'était honteux. Et l'autre, le premier, avait raison aussi. Il a été grossier, bien sûr, mais il a eu raison, raison ! Comment est-ce possible, mon Dieu? Et de dire cela devant tout le monde !...

— Voyons, ma petite sœur, tu as perdu la tête, dit Youri avec un étonnement sincère. Tu ne comprends pas grand'chose, allons ! Réfléchis et tais-toi.

Mais Litta ne pouvait déjà plus s'arrêter. Elle poursuivit avec une agitation fiévreuse et une telle insistance que Youri finit par l'écouter plus attentivement.

— Natacha ! En voilà une qui m'a frappée, dit Litta. Elle suivait tes paroles, elle se déclarait tout à coup d'accord avec toi... Elle assu-

rait qu'il y avait de la sagesse dans ce que tu disais... Comment pouvait-elle?...

— Tu aurais mieux fait de ne pas les exciter à faire des bêtises inutiles, interrompit sévèrement Youri. C'est toi qui leur as donné les invitations? Toi?... Sans compter que tu pouvais les perdre tous les deux !... Oui ! Sacha Levkovitch était dans la salle. Et s'il avait entendu ta Natacha, s'il l'avait écouté jacasser en russe? Allons, tu ne comprends rien, tu fais des stupidités, et te voilà maintenant avec tes sermons !... Tu ferais mieux de te taire... Eux aussi, du reste, sont par trop bêtes d'aller se confier à une fillette comme toi !... Enfin, pour ma part, tu sais, pardonne-moi le mot, je m'en f... Ce que je te demande, seulement, c'est de me laisser tranquille, et tout de suite, n'est-ce pas? J'ai une affaire des plus sérieuses, et n'ai pas de temps à perdre en balivernes !

La voiture s'arrêta devant le perron de la comtesse. Dans le brouillard blanc, le visage de Litta apparut comme vieilli sous le coup de l'offense, de la colère et d'une terreur subite. Elle aurait voulu retenir Youri, lui dire encore quelque chose, une chose de la plus haute importance, mais elle ne put articuler une syllabe, la langue comme paralysée.

Elle entra. Ses pas s'étouffèrent sur le tapis de l'escalier. Youri remonta dans la voiture qui s'éloigna.

XXI

UNE HISTOIRE DE COUP DE FEU

On a allumé la lampe avec hâte et négligence ; elle éclaire mal et empeste. Assis devant la table, Sacha, toujours en pardessus et sa casquette sur la tête, écrit précipitamment quelque chose. Ce griffonnage terminé, il plie son papier et veut l'introduire dans une enveloppe. Il s'y prend de façon si maladroite que la feuille n'entre pas. Mordant sa moustache, Sacha s'obstine, lutte avec ce papier qui se froisse et cette enveloppe rebelle...

— Tu ne voulais pas m'attendre, Sacha? dit Youri sur le seuil de la porte. Tu m'écrivais? Il est encore tôt, cependant. Juste dix heures...

Levkovitch se leva.

— Ha, ha ! Je croyais que tu ne viendrais pas.

— Pourquoi donc? Mais débarrasse-toi de ton paletot et causons.

— Causer? Non, monsieur ! Il ne s'agit point de causer. C'est fini de moi. Et aussi de vous.

— Tu deviens fou, s'écria Youri sans quitter du regard le visage immobile de son ami. Voyons, qu'as-tu à me dire?

Levkovitch détendit le bras et fit feu. Youri bondit instinctivement du côté de la porte, renversa une chaise et faillit tomber. Un nuage

de fumée blanche, puis grisâtre, s'épaissit par toute la chambre, ternit le carré lilas de la fenêtre et fit de la lampe une tache jaune.

Levkovitch retourna contre lui-même le canon de son long revolver d'ordonnance. Youri eut le temps de se précipiter, de lui empoigner la main, non cependant assez vite. La détonation retentit, plus assourdie cette fois. Il y eut un nouveau nuage de fumée, et, dans ce nuage, la vision de l'officier dont le corps lourd et convulsé tombait, heurtant le coin de la table, puis une étagère, et roulait enfin sur le parquet.

— Sacha ! Sacha ! Sacha !

Les yeux aveuglés et douloureux, Youri se courbait, cherchant à tâtons le corps de Levkovitch, essayant de découvrir la blessure.

La porte s'ouvrit ; des gens accourus en hâte questionnèrent. La fumée se dissipait un peu, s'éloignait en se balançant du côté du corridor.

— Je vous en supplie... le docteur Chichkovsky... sur le palier, là-bas, fit Youri. Mon cousin vient de se blesser... un malheureux hasard...

Levkovitch vivait encore. Il râlait, se remuait bizarrement en murmurant quelque chose d'incompréhensible. Lorsque, cinq minutes après, arriva le docteur, un gros homme roux d'aspect débonnaire, il trouva l'officier déjà étendu sur un canapé. Youri lui fit remarquer l'uniforme noirci à l'épaule gauche et l'odeur de brûlé qui s'en dégageait. Là devait être la blessure.

Il n'y avait pas de temps à perdre. Youri et le médecin furent d'accord pour faire transporter le blessé à un hôpital privé qui se trouvait dans le voisinage, et où lui seraient immédiatement donnés tous les soins nécessaires.

Une demi-heure plus tard, dans le parloir mal éclairé de l'hôpital, un chirurgien israélite, l'air

attentif et précis, exposait à Youri le résultat de la consultation. On n'avait point encore extrait la balle. La blessure était douloureuse, mais non mortelle, et de nature superficielle. Le malade avait presque tout de suite repris connaissance, se plaignant de sa maladresse (ou de son imprudence) et parlait de sa femme.

— Ne peut-il la voir? demanda Youri.

— Il est préférable d'attendre un peu...

— Comme vous jugerez bon. Mais de toute façon, elle ne manquera pas d'arriver. Il vaut donc mieux la prévenir.

Youri passa encore presque une heurec hez lui, en compagnie du commissaire de police, à se débattre au milieu des formalités qu'entraînait ce scandale. Il lui parut que l'on ne croyait guère à sa version d'une imprudence de la part de l'officier... Mais, au fond, cela ne regardait personne. Youri remit le revolver au commissaire. Quant au billet à demi glissé dans l'enveloppe, il avait cru bon de le dissimuler tout de suite, à la faveur du tumulte. Il eut le temps de le parcourir et comprit, tant bien que mal, en quoi consistait l'affaire. Il comprit du moins comment il fallait agir.

La fumée, le bruit lui avaient donné la migraine ; et la seule pensée de ce stupide et malheureux Levkovitch lui causait des nausées de dépit. Demain, il serait sans doute déjà trop tard pour lui venir en aide. Les histoires arrivées par la faute d'imbéciles, et dont on ne peut pas toujours se dépêtrer, sont vraiment ce qu'il y a de plus désagréable dans la vie. Youri ne s'arrêta point à raisonner oiseusement sur ce qui se serait produit si Levkovitch, par hasard, n'avait pas manqué son coup en tirant sur lui. Cet idiot, dans l'état où il était, devait naturellement le rater. Ceci, d'ailleurs, était du passé.

Il n'était pas encore une heure du matin

lorsque Youri sonna à la porte de l'appartement des Levkovitch.

Moura en peignoir et quelque peu décoiffée, était couchée sur le large divan et grignotait un sucre d'orge.

— Ah ! Youroulitchka ! s'écria-t-elle d'une voix chantante, en apercevant Youri qui s'arrêtait sur le seuil. Je me demandais qui ça pouvait bien être si tard. Mais rien ne m'étonne de vous, homme capricieux ! Sacha n'est pas ici. Allons, venez... Qu'avez-vous? ajouta-t-elle en regardant le visage de son hôte et se soulevant légèrement.

Tout était calme dans l'appartement. Youri ferma la porte à double tour et marchant vers Moura, il lui saisit le poignet et l'attira d'une telle secousse qu'elle vola hors du divan.

— Pourquoi as-tu fait cela? Pourquoi, espèce d'ordure...

— Yourotchka... Yourotchka...

Il l'empoignait par les cheveux, la traînait sur le tapis.

— Et mentir, par-dessus le marché... mentir bassement, bêtement, à son propre préjudice et à celui des autres... Non, ces tours que tu m'as joués, tu ne les recommenceras pas, tu ne les recommenceras pas !

Il la battait, d'un air concentré, obstiné, avec le visage d'un moujik qui « donne une leçon » à sa femme. Elle tremblait, poussait de petits cris, mais ne tentait point de s'échapper.

— Youroulia... chéri... Yourotchka... je te jure... Tu me fais mal, Youri...

— Ainsi, c'est moi qui vous ai perverties, ta Léontine et toi? Mais quand donc? Quand? Est-ce que je n'ai pas quitté Léontine lorsque j'ai su que vous étiez toutes les deux des saletés, la « demoiselle » et la gouvernante? T'ai-je jamais touchée, dis-le-moi ? Pourquoi as-tu

raconté cela à un homme dont le seul tort est d'aimer une ordure comme toi? Pourquoi as-tu fait cela? Réponds!

Moura se crispait sur le tapis, se tordant, s'embarrassant dans les plis de son peignoir rose. Ainsi qu'une femme prise en faute elle se couvrait le visage de ses mains, et d'une voix étouffée, sanglotante, elle bégayait :

— Yourotchka... je n'ai pas eu l'intention... je ne comprends pas... je lui ai seulement dit... que je ne l'aimais pas... que je ne pouvais plus vivre avec lui... et il...

— Quoi? Quoi? hurla Youri d'un ton menaçant.

Et l'empoignant de nouveau :

— Que dis-tu? Que tu ne l'aimes pas? Que tu ne vivras plus avec lui?...

Il ne ressentait aucune méchanceté ; plutôt du dépit qui peu à peu se changeait en une certaine envie de rire. Cependant il se contint, l'affaire n'étant point encore liquidée.

— Alors, tu as osé lui dire que tu le quitterais? Qui t'a permis de lui dire cela?... Sais-tu bien que dans ce cas-là, je te...

En bonne conscience, Youri ne savait pas lui-même ce qu'il ferait. Toutefois, il n'était point gêné par ce détail.

— Je ne le ferai pas, Yourotchka... je ne le ferai pas... Pardonne-moi... j'ignore vraiment comment cela est arrivé... Calme-toi, Youri...

Il allait et venait par la chambre. Moura, toujours écroulée sur son tapis, n'osait bouger et suivait ce regard qui la fixait sous des sourcils froncés.

— Rappelle-toi bien ceci, ma petite : tu ne m'échapperas pas... Que je n'aperçoive plus même une ombre sur le visage de Sacha... Écoute-moi : tu vivras avec lui ; tu seras pour lui la femme que tu dois être. Aime-le, ne

l'aime pas — cela m'est indifférent. Je ne me préoccupe que d'une seule chose : qu'il ne puisse jamais, jamais douter de toi. Tu as compris?

— Oui... Yourotchka.

— Allons, viens ici.

Il s'assit sur le divan bas, releva Moura et lui fit prendre place à côté de lui. Elle se rapprocha et se remit à pleurer tout bas.

— Finis de pleurnicher ! Pour être une dinde, tu n'es cependant pas tellement bête que tu ne puisses comprendre que je te parle sérieusement. Je ne plaisante pas toujours, tu as pu t'en convaincre.

Elle ne répondit pas, se contentant de pousser des soupirs entrecoupés, comme les enfants à la fin d'une crise de larmes.

— Je saurai défendre Sacha, si tu recommences tes sottises, continua-t-il. Et alors, je ne t'épargnerai pas. Tu te perdras toi-même. Pourquoi as-tu inventé de pareilles idioties? Tu sais mentir mal à propos.

— Yourotchka, commença craintivement Moura, je ne sais en vérité moi-même comment cela est arrivé. Un mot suit l'autre... Je lui ai dit que je ne l'avais jamais aimé, et ainsi de suite... alors, il m'a traitée de pervertie, de menteuse, et il a ajouté que, toi aussi, tu me méprisais... Je me suis fâchée et j'ai répondu : — Eh bien, telle je suis, telle je resterai... — et, pour le mortifier, j'ai continué : — Ce n'est pas moi qui me suis faite ainsi... demandez-le à votre Youri... demandez-lui ce qu'il a fait de moi, quand nous demeurions tous à Tsarskoé, quels livres il m'apportait... demandez-le aussi à ma gouvernante Léontine, avec laquelle il... Youri, Yourotchka, pardonne-moi, je lui dirai que ce n'est pas vrai, je te jure que je le lui dirai.

— Ça valait bien la peine, gouape, de faire

dans ce temps-là tant de cérémonies avec toi, dit Youri entre ses dents et en repoussant Moura. Et tu sais bien que ce sont vos horreurs à toutes les deux qui m'ont dégoûté de Léontine...

— Je suis coupable, je suis coupable... Toi, tu es bon, Yourotchka, tu es admirable, c'est toi seul que je...

Elle eut peur de terminer sa phrase.

Youri, méprisant, haussa les épaules.

— Allons, le temps passe et je ne suis pas venu ici pour des bagatelles. Dis-moi, as-tu réfléchi que tes stupidités pouvaient conduire Sacha... à faire quelque scandale... à se tuer, par exemple?... Que deviendrais-tu alors? On t'écraserait comme un vermisseau.

Pourquoi elle devrait être écrasée comme un vermisseau, nul ne le savait. Mais le ton de Youri ne laissait aucun doute et Moura se sentit froid dans le dos.

— Non, non, ne dis pas cela... ne le dis pas.

— Tu aurais dû y songer plus tôt. Maintenant, la petite mère, apprends que Sacha se trouve à l'hôpital, qu'il s'est tiré un coup de revolver chez moi et que, si je n'avais pas fait dévier son bras, il se serait probablement tué raide.

Moura fit entendre un gémissement. Elle eût voulu rire et pleurer comme une hystérique. Mais elle avait encore trop peur pour rire et elle avait déjà suffisamment pleuré.

— Il t'a demandée. Habille-toi et partons. Si l'on ne te permet pas d'entrer, n'importe : tu attendras jusqu'à demain matin. Et dès qu'on t'aura permis de le voir, tu t'expliqueras avec lui, comme il faut. Cela n'a pas d'importance, la joie ne lui fera pas de mal. Mais rappelle-toi bien que tu ne m'as pas vu, que tu n'as pas entendu parler de moi et qu'on t'a fait savoir

de l'hôpital que la chose s'est produite « par imprudence ».

Mourotchka était déjà debout. Elle écoutait avec attention, hochant affirmativement la tête.

— Oui... je comprends, je comprends. Je serai prête dans une minute. « Par imprudence »... Hum... oui. J'aurais deviné moi-même... Ah, Yourik! Ah! Yourik !

Elle courut, refaisant en chemin sa coiffure. Youri jugea superflu de lui raconter que Levkovitch avait d'abord tiré sur lui. Ce détail aurait pu gâter encore les choses. Mourotchka aurait pu en concevoir de la vanité ou avoir pitié de lui. Tout cela était inutile. Il ne fallait pas qu'elle raisonnât, il fallait qu'elle eût peur. Peur pour elle-même, et d'une façon durable. Ce qui, alors, la ferait agir avec finesse et tact.

Il ne la conduisit pas lui-même à l'hôpital. Il la mit dans un fiacre, donna l'adresse et lui rappela sévèrement :

— Ainsi, tu ne le quitteras pas sans lui avoir parlé. C'est compris? Je m'informerai de tout cela demain.

Dans sa précipitation apeurée et sous le coup des émotions qu'elle venait de traverser, Moura ne demanda même pas de quelle blessure il s'agissait et comment cela s'était produit. Mais Youri ne s'en inquiéta pas. Tout se passerait bien.

Il se sentit éreinté, n'ayant plus ni bras ni jambes. Dormir, dormir. Où? Aux Iles, tout devait être encore sens dessus dessous. Le mieux serait chez Lizotchka. Y aller sans faire de bruit et s'enfermer tout de suite afin qu'elle ne vînt pas le retrouver.

La pluie fine continuait de tomber, embrouillant toutes choses, et les maisons, vues à travers elle, semblaient plus immenses encore.

Dormir, dormir !

XXII

DES SABOTS SUR LE TOIT

JE ne l'ai pas vu depuis vendredi... je n'ai pas la moindre idée ! dit Natacha d'un ton agacé. Elle se tenait sur le perron de sa cabane champêtre, la tête emmitouflée d'une étoffe rougeâtre, parce qu'il faisait froid comme en automne et que la pluie tombait.

Brusquement, arrivèrent les visiteurs : de nouveau Iakob, Khessia ; puis deux autres que Natacha connaissait de jadis mais qu'elle n'avait plus revus depuis longtemps : un jeune, grand et voûté, du nom de Youss, et un petit, d'âge mûr, Potap Potapytch.

Tous « camarades » de jadis, en effet, et dont Natacha s'était éloignée, ayant remarqué l'empreinte spéciale gravée sur ces gens par leur vie étrange. Étrange, oui. Moines errants d'un ordre secret, ils vivaient dans le monde extérieur comme dans un camp ennemi. Perpétuellement guettés, traqués, ils devaient être nuit et jour sur leurs gardes, n'avoir d'autre pensée que celle du salut de leur « cause » et leur propre sécurité. Constamment déguisés, changeant de noms, de surnoms même, au risque de s'y perdre, l'esprit concentré sur une idée unique, tout, chez eux, se basait sur une confiance absolue les uns vis-à-vis des autres. Et comment auraient-ils pu véritablement se connaître, alors

que leurs rencontres étaient difficiles, périlleuses, parfois même impossibles !...

Des cas fréquents de trahison s'étant produits parmi eux depuis l'époque où la police réussit à introduire des espions dans leurs conciliabules, les conspirateurs en devinrent plus soupçonneux, plus méfiants encore, et leur existence se fit plus pénible.

Ils en furent réduits à truquer leur langage, leurs manières, leurs allusions et jusqu'à leurs réticences. Étranges destinées, étranges vies !

— Ainsi, vous n'avez pas vu Mikhaïl et vous ne savez rien à son sujet? poursuivit Iakob. Vraiment bizarre et inconsidéré de disparaître de cette façon quand on a besoin de lui !

Natacha le regarda d'un air irrité.

— Ce qui est inconsidéré, c'est d'arriver chez moi en troupe. En quoi est-ce utile?

— Allons, excusez-nous, dit Youss d'une voix de basse. J'étais de votre avis, mais c'est toujours la faute de Iakob. Il nous a raconté que cet endroit-ci ressemblait à un cimetière où on ne rencontrait que des chiens crevés. Et il n'y a que chez vous qu'on peut trouver Chourine.

C'est ainsi qu'ils appelaient souvent Mikhaïl.

— Enfin, puisque vous voilà, entrez et ne restez pas sous la pluie, dit Natacha en se détournant. Je vais demander le samovar.

Ils la suivirent.

— Ouf ! jeta Iakob, enlevant et secouant son long manteau de cuir mouillé. Quel désert, ici ! Je m'en doutais et j'ai emporté deux petites bouteilles de « roux ».

La chambre était spacieuse, basse et sombre, mais proprement meublée.

Natacha, d'un air dégoûté, regarda de travers la bouteille de cognac que tenait Iakob, et sortit pour aller chercher la femme du sacristain.

Les autres s'assirent autour de la table que couvrait une nappe rose. Khessia, silencieuse, prit place dans un coin.

— Puisqu'il donnait toujours des leçons chez la comtesse... alors la petite-fille de la comtesse doit connaître les issues les plus commodes... prononça lentement Youss.

Iakob se réveilla.

— Hein? Quoi? Quelles leçons? Qui a parlé de leçons? Khessia, c'est vous qui...

Khessia haussa les épaules.

— Qu'ai-je à voir là dedans? Je ne sais rien...

— Il est possible que j'aie fait une confusion, accorda Youss. Je suis un nouveau venu. J'ai dit cela parce que Chourine est absolument nécessaire. Nous ne pouvons pas nous passer de lui, rester ainsi, sans but. C'est tout l'un ou tout l'autre.

Natacha revenait. Elle s'assit non loin de la table, devant une petite fenêtre aux vitres troubles, et, la tête appuyée sur sa main, regarda ses visiteurs sans aménité.

— Il y a longtemps que je ne vous ai vue, Sœur, dit, en se tournant vers elle, Potap Potapytch.

« Sœur » c'était un des surnoms de Natacha.

— Vous toussez?

— Oui, toujours. Et je viens encore de reprendre froid par ce temps humide. Le thé me fera du bien.

— Avec de la crème d'archevêque, souligna, d'un ton dégagé, Iakob. J'ai un tire-bouchon dans ma poche.

Après le thé, Potap Potapytch se remit à causer avec Natacha. Elle lui répondait par monosyllabes, quand brusquement, s'adressant à tous :

— Je ne sais rien, dit-elle, et je désirerais ne rien savoir à l'avenir. Mikhaïl ne m'a parlé de

quoi que ce soit. Je l'ai vu comme on voit un frère. Rien de plus. Je pense partir d'ici dans une semaine.

Potap Potapytch fit un air surpris, soupira et recommença à tousser.

— Partir? dit en riant Iakob.

— Oui. Définitivement !

— Ho! ho! que dites-vous, Sœur? fit Youss d'une voix traînante. C'est donc officiel? En voilà une nouvelle !

Iakob s'en mêla :

— Cela dépend pour qui ! Depuis longtemps, Nathalia Philipovna nous a donné à comprendre qu'elle avait d'autres... tâches. Chourine le savait.

— Non, ce ne sont pas d'autres tâches, dit Natacha, se contenant. Il y a simplement que je suis fatiguée, excédée, que je ne suis bonne à rien... décidément à rien. J'aurais voulu vivre seule quelque part, recueillie en moi-même, m'occuper pour moi-même...

Potap Potapytch se remit à soupirer et Iakob à rire :

— Hé!oui. Pour chacun de nous aussi, il serait temps de se recueillir avec ses pensées et de commencer à se préoccuper de soi-même. Nous aussi, nous avons entendu ce nouveau sermon de félicité pour chacun et pour tous. Sans ce sermon, du reste, ce serait la même chose. Il y a tant à faire : un tel choisit la science, un tel veut entrer au service de l'art... Quant à vous, Nathalia Philipovna, dans votre retraite, vous dessinerez sans doute des fleurs sur porcelaine?

— Iakob... Sortez ! s'écria Natacha en se dressant. Comment osez-vous me parler ainsi?

Tous se levèrent à la fois. Youss gesticulait dans la direction de Iakob.

— Allons, allons, qu'y a-t-il, en somme?

Petite Sœur, on ne peut pas se fâcher ainsi ! Ne faites pas attention, messieurs...

Iakob avait eu peur. Il pâlit et murmura quelque excuse.

Natacha fit un geste d'indifférence et se rassit. Potap Potapytch toussota quelque chose d'accommodant. Le nuage passa peu à peu. Tout le monde devint sinon gai, du moins plus loquace, et Iakob plus à son aise, bien qu'il ne s'adressât plus directement à Natacha.

— A propos, Sœur, vous avez vu Pétia, l'été passé? demanda Potap Potapytch.

— Oui, je l'ai vu. Par hasard. Pas longtemps.

— Moi aussi, aux environs de l'automne, fit Youss.

Il ajouta, inspectant les murs du regard :

— Dites-moi, Sœur, chez vous... rien à craindre, n'est-ce pas ?

— Le sacristain n'est pas ici. Et sa femme est sourde.

— Oui, j'ai vu Pétia, répéta Youss. Il ne pouvait pas reculer, mais, comme j'ai compris, lui-même n'insistait pas là-dessus. On a cru en lui. L'affaire est claire.

— L'affaire est claire, ajouta Potap Potapytch. Aux premières nouvelles de lui, j'ai vu nettement en quoi consistait le tour, et, bien que, jusqu'au dernier moment, je n'aie rien su en détail, je puis dire que je sais tout. Il ne pouvait pas mieux finir, une fois que cette idée lui était entrée dans la tête.

— Bizarre idée, dit Natacha en s'emmitouflant dans son châle.

Pétia était le jeune frère de Potap Potapytch, qui l'avait pour ainsi dire élevé. Le sort de Pétia fut terrible. L'explosion d'une bombe qu'il avait préparée lui-même le mit en miettes dans son propre appartement. Cela se passa peu de temps après le scandale qui ébranla l'or-

ganisation secrète jusque dans ses fondements. Son chef depuis plusieurs années, un nommé Ivan Nicolaïévitch, qui n'était autre que le fameux Azeff, fut découvert comme étant, de longue date, un agent du gouvernement. Pétia décida d'agir par le même moyen, mais au profit des révolutionnaires. Enfreignant leur défense, il rompit avec ses camarades et alla proposer ses services au département de l'Okhrana. Il réussit à obtenir de deux très importants fonctionnaires du gouvernement la promesse de venir chez lui l'aider dans ses préparatifs. De ces deux, il n'en vint qu'un seul qui mourut en même temps que Pétia lors de l'explosion.

Potap Potapytch et les autres, y compris Natacha elle-même, parlaient de Pétia d'une manière tranquille, avec simplicité et sans particulier intérêt. Il y avait longtemps que Potap Potapytch ne l'avait vu ; on lui donnait quelques détails, voilà tout.

— Ce n'était pas une idée bizarre, dit Youss. On peut la comprendre, en somme. Il était resté trop longtemps emprisonné, et la catastrophe d'Azeff le bouleversa. Beaucoup d'autres, qui étaient libres, en ont été bouleversés aussi. Il comprit ainsi que tout dénouement rejaillit sur la généralité, mais que chacun en particulier est responsable de ce qu'il fait. Son imagination s'est développée hors des limites. Il s'est dit : Si un homme peut agir « de là-bas », je pourrai, moi, agir « d'ici ». L'autre a trahi de braves gens pour un but malhonnête, je trahirai les traîtres dans un but honnête.

— Il est impossible de continuer ainsi, s'émut Khessia qui était demeurée jusqu'à présent silencieuse.

Potap Potapytch hocha la tête d'un air satisfait.

— Oui, oui, c'est précisément comme cela

que je l'ai compris, répondit-il au raisonnement de Youss. Le garçon était jeune, nerveux. Tout le monde ne peut pas se contenir. Voilà Babouchka [1] ; elle était aussi en prison quand elle sut la chose à propos de cet Ivan Nicolaïévitch. Elle écouta, réfléchit, ne dit rien et seulement cracha : — Pouah ! — Seulement cela. Et Pétia, ajouta-t-il en se tournant vers Youss, qu'a-t-il dit, Pétia?

— La même chose ! Il reconnaissait déjà qu'il était perdu, mais il ne pouvait plus reculer. Il racontait combien tout cela était difficile à supporter. Deux fois on le fit venir de la prison à l'Ohkrana, et enfin on le renvoya. Quand il fut libre, il écrivit une lettre au gouvernement. On le crut. Personne ne vous force d'écrire une chose, étant libre : c'est par conséquent la vérité.

— Alors? demanda Potap Potapytch.

— La chose n'alla pas toute seule. Pétia eut affaire à quelqu'un d'intelligent qui le cuisina de trente-six façons. Pétia tenait bon. Finalement, l'autre lui prend le bras, le pousse vers la glace — il y avait une grande glace chez lui, dans son cabinet, — et chuchote : « Regardez-vous donc. Vous parlez bien, mais c'est votre œil qui ment ! Allons, c'est bien ! » Là-dessus, il quitte Pétia, soulève une portière et sort. Pétia n'était pas un imbécile. Il se dirige vers la portière, jette un regard... Et qu'est-ce qu'il voit...

Youss se pencha et murmura quelque chose à l'oreille de Potap Potapytch.

— Pas possible, dit celui-ci avec étonnement.

— C'est la vérité vraie. Azeff et... Stolypine lui-même. Pétia l'affirma positivement.

---

(1) La grand'mère de la Révolution, Brechko Brechkovskaïa. — *N. d. T.*

Potap Potapytch soupira et se mit à rire.

— Bast, tout est possible... Et ensuite, que s'est-il passé?

— Voici. On l'a accepté quand même. L'homme intelligent savait ce qu'il faisait. Pourtant, il ne vint pas voir Pétia chez lui, à la Vyborgskaïa. C'est pourquoi il est resté intact...

Dans la chambre, toujours le même crépuscule humide, immobile. Le samovar s'était éteint. Une des bouteilles était déjà vide et l'on avait depuis longtemps entamé l'autre. Iakob causait tout bas avec Youss et semblait se préparer au départ. Khessia, sans bruit se levait de son coin, se rapprochait de Potap Potapytch et de Natacha. Peut-être cette conversation à propos de Pétia, qu'elle avait peu connu, éveillait-elle en son esprit quelque inquiète pensée. Elle se taisait, cependant, ne voulant ou ne sachant que dire.

Le thé, le cognac, la vue de Natacha, si grave, si lointaine, en quelque sorte, et soudain indifférente, tout cela, en même temps que le souvenir de Pétia, attendrissait Potap Potapytch. Il aurait préféré une conversation ordinaire, qui ne touchât point à leur « affaire », pouvoir parler de lui et de Pétia, ou mieux, un bavardage sans but défini. Mais on voulait parler de Pétia et ils ne trouvaient point d'autre sujet de conversation.

— Il y a eu dans sa vie d'étranges incidents, commença-t-il. Si on les écrivait, ils passeraient pour être inventés. La première fois, par exemple,... vous savez bien, avec l'ouvrier Gricha?

— Non, répondit Khessia. Je sais en somme, peu de chose sur lui.

Natacha demanda :

— N'avait-il pas commencé par être maître d'école dans les pays au delà du Volga?

— Oui, oui, parfaitement. Vous l'aviez entendu dire?

— Nous sommes nous-mêmes des bords du Volga, dit tout bas, mais avec chaleur, Natacha. Pourtant, il y a des années que nous ne sommes allés là-bas. En effet, j'ai entendu quelqu'un dire cela.

— Eh bien, ce fut après qu'il eut quitté ses fonctions. Il n'y a pas très longtemps, Pétia me raconta — c'est, il me semble, une des dernières fois que nous nous sommes vus, — il me raconta ceci : « Je vais et viens par la chambre, je vais et je viens, et Gricha, l'ouvrier, est là, qui pile quelque chose dans un mortier. Il pile et broie. La chose se passait le soir. Je me mis à penser : pourquoi est-ce qu'il pile ainsi? Il a tort de ne pas être plus prudent (1). Je me préparais à le lui faire remarquer, lorsque soudain tout s'effondra autour de moi et disparut et Gricha, et le mortier et moi-même. Cependant, quelques minutes après, je sentis de nouveau que j'existais. Je parvins à me reconnaître dans l'obscurité ; la nuit était claire. J'étais étendu sur le plancher et j'avais la sensation de mourir. Je distinguai tout près de moi le visage de Gricha. Il était étendu aussi, avec une expression qui ne laissait pas de doute sur son agonie. Partout le silence. Gricha tourne ses yeux vers moi et murmure : — Pardonne-moi... je suis un agent provocateur! — Puis, aussitôt, il mourut. Je demeurai là, étendu, encore quelques instants ; enfin, je pus me mettre à ramper. »

— Où Pétia était-il blessé? demanda Natacha.

— Aux jambes et au ventre.

---

(1) Il s'agit ici de la confection d'une bombe. — *N. d. T.*

— Et comment parvint-il à ramper?

— Sur les mains, en traînant derrière lui ses jambes comme celles d'un cadavre. Il lui fallait descendre du second étage. Il était essoufflé à chaque mouvement qu'il faisait, s'arrêtait et perdait connaissance.

— Il réussit pourtant à s'enfuir, n'est-ce pas?

— Il se traîna dehors, se trouva dans une petite cour pleine de neige. Tout à coup, il entend du bruit — il apprit plus tard que l'on avait mis longtemps à se rendre compte d'où était venue l'explosion, — et une femme court à sa rencontre. Elle l'aperçoit et se met à crier : « Par ici, par ici ! venez, le voilà, le voilà. » Pétia a raconté que cela lui fit beaucoup de peine. Il la regarda et dit doucement : « Tu es pourtant une femme ! » Comme si elle comprenait, elle cessa de crier et chuchota : « Viens par ici », en lui montrant un hangar qui se trouvait à côté. Puis elle s'en alla plus loin, comme si de rien n'était. Lui, du hangar, se glissa dans une ruelle en passant sous une petite palissade. Il rampe, il rampe et arrive au bord d'un fossé, devant un carrefour. Il lui est impossible de traverser le fossé, à cause de ses jambes de cadavre. Sur le carrefour, trois moujiks se tiennent, qui le regardent. Le premier dit : « Il s'en ira ! » Le deuxième dit : « Non, il mourra ! » Et le troisième : « Ça ne fait rien, la police l'arrêtera ! » Il s'approche et d'un coup de botte lui envoie les jambes dans le fossé. Pétia est couché sans connaissance dans le fossé. Il revient à lui et recommence à se traîner. On dirait que le matin s'approche. Il aperçoit un fiacre vide, qui marche au pas. Pétia appelle le cocher : « Mon ami, veux-tu me prendre? » Le cocher voit du sang sur la neige. Il secoue la tête. « Non, tu abîmeras mon traîneau. » Alors Pétia : « J'ai

50 roubles, prends-en 25, mais conduis-moi. » Le cocher réfléchit, descend de son siège, prend l'argent et dit : « Allons, monte ! »

— Est-ce qu'il l'a vraiment conduit où il voulait? demanda Khessia, incrédule.

Potap Potapytch secoua la main et se mit à rire.

— Il l'a conduit, il l'a conduit ! Une fois dans le traîneau, Pétia reperdit connaissance, sans doute pendant un bon bout de temps. Revenu à lui, il voit le traîneau immobile. Il fait jour, une foule de gens, de moujiks se pressent autour de Pétia, en poussant des hurlements, tandis que, le protégeant comme une poule sa couvée, un homme en uniforme à boutons clairs, au visage connu, lance des appels et tient en respect la populace. Le cocher qui n'était pas un sot, le conduisit au commissariat. La foule grossissait, se fâchait et voulait en finir sommairement avec Petia, sans plus attendre. Il ne fut sauvé que par l'intervention du chef de police du district.

— De l'ispravnik?

— Oui, il ne fallut pas moins que cela. Or, c'était ce même ispravnik dont, l'année précédente, Pétia avait sauvé la vie. Celui-ci traversait le Volga au moment des crues de printemps. Le bac coula à fond. Pétia était adroit et robuste. Il se jeta à l'eau, repêcha l'ispravnik et parvint même à retirer ses chevaux. Cet ispravnik était en même temps un brave homme. Il reconnut Pétia — et aussitôt se souvint. Je dis que tout cela est extraordinaire et n'arrive dans aucun roman.

Natacha regardait tristement Potap Potapytch et restait silencieuse.

— Est-ce qu'alors, ils le mirent quand même en prison? fit Khessia.

— Oui. Mais ils s'efforcèrent, par tous les

moyens, d'étouffer l'affaire. Cet ouvrier Gricha était, en effet, un agent provocateur, et ils craignirent de produire la chose devant les tribunaux. Autrement je ne sais comment cela se fût terminé. C'est seulement alors que Pétia recouvra sa liberté. Il était gravement malade et fut soigné par ses camarades.

— Il y a une chose que je ne comprends pas, Potapytch, commença timidement Khessia.

Iakob l'interrompit. Il avait, sans doute, fini de causer avec Youss. Il n'y avait plus de cognac.

— Je me sauve, dit-il. Il est temps. On peut encore attraper le dernier train. Au revoir, Nathalia Philipovna, et merci pour la régalade.

— Partons, appuya Youss. Je vais avec toi à la gare et nous reconduirons Potapytch et Khessia.

Tous se levèrent. Dehors, c'était toujours le même crépuscule pluvieux, qui ne voulait pas finir. Quelle heure, tardive ou matinale pouvait-il être? On ne savait.

— Alors, adieu, ma chère, dit affectueusement Potap Potapytch. Que le sort puisse vous envoyer quelque chose de bon. Chacun est libre de sa vie, il ne faut pas oublier cela. Et comment vous appelle-t-on ici? ajouta-t-il plus bas.

— Anna Maximovna... Ne le saviez-vous pas?

— Je l'avais entendu dire. Ainsi donc, bonne chance, Anna Maximovna. Merci pour le thé et pour l'agréable soirée. Encore une fois, merci.

Il lui prit la main, se plaisant à croire qu'il était venu dans ce chalet champêtre faire une visite à son amie Anna Maximovna, qu'ils avaient bu leur thé comme de braves gens et causé de leurs petites affaires.

Khessia regardait, clignotant de ses cils noirs. Elle dit :

— Moi, je reste. Je passerai la nuit ici.

Elle regarda Natacha qui se taisait. Natacha n'avait aucune pitié d'elle. Mais de rester tout à l'heure complètement seule dans cette chambre basse et grise, lui parut effrayant.

— Restez, dit-elle.

La pluie redoublait de violence avec la nuit. Les hauts bouleaux secoués par le vent chassaient sur le toit de bois de grosses gouttes qui retentissaient étrangement et sourdement comme les sabots d'un cheval.

La petite lampe d'icones, à verre rose et suspendue par une chaîne, que la femme du sacristait allumait chaque soir, envoyait au plafond des ombres en forme de pattes, qui s'allongeaient jusqu'au rectangle terne de la fenêtre.

Khessia avait refusé le lit de Natacha. Elle était couchée par terre, sur une sorte de litière et couverte de son manteau. Elle ne dormait pas. Natacha non plus. Elles écoutaient le bruit du vent dans les bouleaux et le choc de la pluie sur le toit.

— Comme je l'aime, ah! si vous saviez comme je l'aime, Natacha, murmura Khessia en soupirant. Vous ne dormez pas, Natacha?

— Non, je ne dors pas.

Khessia se retourna sur sa couche. Ses bras croisés sous sa nuque firent une tache pâle qui remua.

— Pardonnez-moi, Natacha, je ne sais pourquoi je parle ainsi. Mais cela me rend si triste. Et je ne puis rien, rien faire pour lui. Cette... fille, chez laquelle il m'a installée, l'aime-t-il? Non, Natacha, et elle non plus, ne l'aime pas... Personne, personne ne l'aime. Il ne sait pas lui-même combien il est malheureux.

— Khessia, vous parlez de Youri, n'est-ce pas? Alors, je ne comprends rien à ce que vous dites. Tout le monde l'aime, au contraire,

et il est vraiment plus heureux que nous.

— Quelle est sa vie, mon Dieu, quelle est sa vie? continuait de murmurer Khessia sans entendre. Il n'a pas eu de mère, il n'a pas connu sa mère, Natacha. C'est sans doute parce qu'il est malheureux que je l'aime. Ce n'est pas pour moi-même. J'aurais voulu lui servir de mère, de sœur...

Elle se tut un instant et reprit :

— Pendant quelque temps, Natacha, j'ai cru qu'il vous aimait. Vous, certainement, vous l'auriez compris. J'étais si contente. Mais ce n'était pas vrai, n'est-ce pas?

— Non, dit lentement Natacha. Non. Mais est-il...

Elle voulait dire : « Est-il possible d'aimer Youri? » Elle se corrigea :

— Est-il besoin de l'aimer? Si c'est pour lui-même, nul amour, semblable à celui dont vous parlez, ne lui est nécessaire. C'est un sage, Khessia. Vous ne le connaissez pas. Je songeais dernièrement à ce que je lui ai entendu dire... vraiment, il mérite seulement qu'on l'envie.

Khessia angoissée se souleva.

— Non, Natacha, ne dites pas cela. Il ne se comprend pas lui-même. Vous non plus, vous ne le comprenez pas. Il n'y a que moi qui le comprenne, parce que je l'aime. Je sais mal m'exprimer... Vous enviez son bonheur? Vous admettez sa sagesse? Et vous voulez vous évader du passé... Est-ce donc pour faire comme lui?

— Non... j'aurais voulu... mais je ne peux pas, dit Natacha avec effort. Je me sens déjà lasse... je suis harassée, vieillie, empoisonnée... mais j'aurais voulu...

Khessia ne répondit pas. Elle ne savait quoi répondre. Et Natacha songeait de son côté qu'en effet, elle était déjà lasse, brisée, et que

rien de rien ne sortirait désormais de la vie qui serait la sienne. Est-ce que la seule pensée de vivre pouvait suffire à la rendre heureuse? Lui serait-il possible d'aimer le premier venu, simplement parce qu'il lui plaisait, et ensuite de l'oublier, de s'en défaire et de rire? Cela seul lui restait pourtant, parce que le passé l'avait trompée. Mais ses forces n'étaient plus les mêmes... Elle se railla ironiquement : — Des fleurs sur porcelaine, oui... — Elle se tourna de nouveau vers Khessia :

— Dites-moi, Khessia... puisque le hasard a voulu que nous parlions franchement toutes les deux... dites-moi... pourquoi ne *les* quittez-vous pas, ne vous rendez-vous pas libre?... Youri les a bien quittés... Vous auriez pu vous rapprocher plus facilement de lui, si vous aussi... Vous le connaîtriez mieux... Il a raison, peut-être...

— Non, fit Khessia à voix basse, non Natacha, je ne puis les quitter... Comment le ferais-je?... Je ne sais de quelle façon vous dire cela... il me semble, je sens qu'alors, je n'aurais plus la force d'aimer Youri... Il m'est impossible de vivre sans une idée, ajouta-t-elle d'un ton naïf et lamentable. Lui, a le droit de faire ce qu'il veut ; il ne réfléchit pas... ce n'est pas une raison pour que, moi, je déserte... je ne pourrais vivre, ni pour lui, ni pour moi.

— Vous êtes singulière... entêtée et sotte, dit Natacha irritée. Tout cela est vide, tout cela est un leurre... « Je ne puis vivre sans une idée... » Et si cette même idée, à son tour, se passe de vous, vit beaucoup mieux sans vous, dites? Une idée doit se mouvoir, se transformer, voler avec de nouvelles ailes. Vous ne faites peut-être que l'entraver...

Khessia ne comprit pas, mais elle eut peur pour Natacha.

— Je ne sais de quoi vous... murmura-t-elle. Je n'ai rien dit à ce sujet. Mais pourquoi parlerions-nous de cela? Ne vous fâchez plus. Dormons.

Un silence. Et, de nouveau, dans l'obscurité, la voix murmurante de Khessia :

— Mikhaïl...

— Ne parlez pas de Mikhaïl. Je vous le défends !

Natacha se jeta presque hors de son lit.

— Pas un mot sur Mikhaïl. Je ne sais ce qu'il en sera de lui, et vous ne pouvez comprendre où il est en ce moment et ce qu'il veut. Nous ne pouvons le savoir encore et il n'est pas nécessaire que nous le sachions. Mais que vous jugiez dans le vide, cela je ne le permettrai pas.

Khessia se tut complètement. On ne l'entendit même plus respirer.

— Allons, dormez, Khessia, ce n'est rien, dit plus doucement Natacha. Je n'ai pas voulu vous froisser. Je suis méchante, très méchante... Peut-être parce que, moi aussi, je suis très malheureuse. Je n'aime personne et il me semble que je ne puis aimer personne. Je ne sais même pas s'il est nécessaire d'aimer. Je suis comme Youri... Seulement, il diffère de moi en ce que tout lui donne de la joie, et à moi... de la souffrance... Pardonnez-moi donc, Khessia, et bonne nuit !

Elle se détourna, enfouit sa tête sous la couverture pour ne plus voir les ombres zébrées de la petite lampe. Dehors, bruissaient les bouleaux. Sur le toit continuait, retentissante, la galopade des sabots de la pluie.

XXIII

LES TROIS FRÈRES

DANS la salle de thé du ponton, où fréquentent toutes sortes de gens et où l'on entend toutes sortes de conversations, Mikhaïl vient de prendre place avec son nouvel ami, Lavr Ivanytch. C'est la troisième fois qu'ils se rencontrent.

C'était ce Lavr Ivanytch qui, le soir de la réunion, attendait Mikhaïl sur le trottoir. Il entama de suite la conversation avec lui, puis ils flânèrent ensemble par les rues, pendant une heure et demie. Ce fut ainsi qu'ils se lièrent. Les yeux perçants, le dialecte de sa nouvelle connaissance plaisaient à Mikhaïl, ainsi que les sujets d'entretien recherchés par Lavr Ivanytch. Malgré ses habitudes obligées de méfiance, il lui fut impossible de concevoir à son égard le moindre soupçon. Il était évident que cet homme appartenait à quelque monde ignoré de lui, qu'il était occupé de quelque chose de personnel et que Mikhaïl ne l'intéressait qu'au point de vue de la curiosité de ses opinions, sans plus.

La vie de Mikhaïl se déroulait de telle sorte qu'il était presque étranger parmi ses semblables. Depuis longtemps déjà, il ne connaissait plus personne, et ses relations demeuraient toujours les mêmes, ainsi que leurs entretiens. Et la fréquentation de Lavr Inanytch lui donnait le sentiment de respirer une atmosphère fraîche et ignorée.

Mikhaïl savait déjà que Lavr Ivanytch n'était point — comme il l'avait cru d'abord — affilié à une secte quelconque, mais un ancien « vieux croyant ». Plus tard, avouait-il, je vins à l'orthodoxie, mais cela ne m'allait pas tout à fait. A présent, à vrai dire, je ne suis ni d'ici, ni de là ; j'interroge l'univers et je lis tous les livres. — Il était, en effet, fort érudit. — J'ai beaucoup de temps à moi, ajoutait-il, mon petit commerce marche comme sur des roulettes. Je suis un solitaire.

Ce soir-là, Mikhaïl était sombre. Tout l'agaçait : le gramophone, et, à une table voisine, le dialogue de deux jeunes ivrognes qui, pourtant, discouraient de religion. De vieilles pensées à propos de lui-même l'irritaient, qu'il ne parvenait point à chasser. — Suis-je donc, moi aussi, comme Lavr Ivanytch, songeait-il : ni ici, ni là... en réalité nulle part?...

— Je voulais aujourd'hui vous demander quelque chose, dit Lavr Ivanytch. Connaissez-vous ici « les trois frères »?

— « Les trois frères »? Non. Voulez-vous parler d'une secte quelconque?

— Non, pourquoi? C'est un terme que nous employons, entre amis, pour les désigner. J'ai l'intention, en ce moment, d'aller leur faire visite. Vous plairait-il de m'accompagner?

Le front de Mikhaïl se rembrunit.

— Je ne puis aller chez des inconnus. Quelle raison aurais-je pour cela?

— Hé! pourquoi non? Vous et moi, nous avons d'abord causé, avant de nous connaître, puis nous nous sommes liés d'amitié. Vous pouvez les voir, eux aussi, quoique vous ne les connaissiez pas. Il y a un vieux, ensuite son neveu qui est un petit bancal, et enfin un artisan qui habite également avec eux.

— Un « vieux »? Comment dites-vous alors

qu'il ne fait partie d'aucune secte [1]? C'est leur maître, n'est-ce pas?

— En aucune façon. J'ai dit « vieux », parce que c'est un homme d'âge vénérable...

Au grand étonnement de Mikhaïl, Lavr Ivanytch expliqua que ce « vieux » était un professeur et qu'il se nommait Savatoff.

— Savatoff, dites-vous? Le professeur bien connu?

— Oui, beaucoup le connaissent. Il a quitté l'Université et ne professe plus désormais que dans des cours féminins privés. Il paraît que, dans le temps, ses opinions lui valurent quelques désagréments. Il est encore extrêmement vert.

— Et le neveu?

— Le neveu est de faible santé. Il s'occupe d'archéologie.

— Je ne comprends pas bien cette fraternité à trois dont vous parlez. Et que vient faire ici l'artisan?

— Mais ils vivent tous les trois ensemble, et pour ainsi dire dans une seule pensée. Ils vivent en parfait accord. Et Serge Serguiévitch, l'artisan, est des leurs. Ce Serge Serguiévitch a une famille, mais sa femme ne s'accordait pas avec lui ; de sorte qu'elle vit à part avec ses enfants et ils se font seulement des visites l'un à l'autre.

— Étrange, dit Mikhaïl. Et quelles sont donc ces idées qui leur sont communes ? Cela ressemble vraiment à une secte.

— Leurs idées n'ont rien d'extraordinaire... elles sont de différentes sortes. Vous les questionnerez vous-même, si vous venez. Ceux qui leur rendent visite ne le regrettent pas. Ils ont,

(1) Equivoque à propos du mot « vieux » qui désigne ordinairement un thaumaturge. — *N. d. T.*

entre autres, leur opinion sur les diverses époques.

— Sur les diverses époques?

— Oui, sous le rapport historique. Ils disent que chaque époque doit justifier ses actes, qu'il faut, avant tout, connaître l'histoire, et ainsi de suite.

— Soit, partons, dit Mikhaïl en se levant. Je ne comprends pas très bien, mais puisqu'il s'agit de Savatoff, je puis y aller pour une petite heure. Mais comment prenez-vous la responsabilité de me conduire chez lui? Je suis un inconnu pour vous...

— N'est-ce que cela? dit Lavr Ivanytch avec un sourire.

Ils partirent.

Dans le tramway qui les emmenait, Mikhaïl s'efforça de rassembler ses souvenirs à propos de Savatoff. Mais il ne se rappelait rien de précis. On en parlait simplement comme d'un savant connu, qui avait eu jadis quelques déboires à cause de ses idées. Tout cela était de l'histoire ancienne et en dehors des préoccupations qui remplissaient, depuis plusieurs années, l'existence de Mikhaïl.

Comme ils longeaient une ruelle étroite, à deux pas de la maison de Savatoff, Mikhaïl fit soudain réflexion qu'il était vêtu comme un ouvrier, qu'il portait une chemise bleue et une casquette. Il en fut gêné, et se demanda, à ce propos, ce que pouvait penser de lui Lavr Ivanytch.

— Puis-je, vraiment, dans une pareille tenue... aujourd'hui?...

— Cela n'a aucune importance, l'encouragea Lavr Ivanytch. Ils reconnaîtront toujours de quelle condition vous êtes.

Mikhaïl se sentit de plus en plus gêné.

— Que reconnaîtront-ils? Que sauront-ils? Où me conduisez-vous?

Lavr Ivanytch eut l'air surpris. Ses yeux perçants se fixèrent sur Mikhaïl.

— Quelle est cette inquiétude? demanda-t-il, un reproche attristé dans la voix. Celui qui a peur des hommes ne doit point avoir affaire à eux. Mais nous voici arrivés !

Un petit appartement propre dans une maison de bois. Un homme trapu, portant une chemise bleue comme celle de Mikhaïl, ouvrit la porte aux visiteurs, les introduisit dans une longue salle à manger où le thé était servi et s'assit lui-même derrière le samovar.

Un petit vieux, maigre, à courte barbiche blanche, se leva d'un fauteuil. Mikhaïl remarqua que ce fauteuil était d'un beau style ancien. Près de la table, un livre ouvert devant lui, se tenait un troisième personnage, aux cheveux blonds, aux joues pâles, aux yeux foncés pétillants de gaieté.

— Ha! ha! bonjour, dit le vieux avec vivacité, en tendant la main à Mikhaïl. Vous venez avec Lavr Ivanytch?... Lavr Ivanytch, comme il y a longtemps que je ne vous ai vu...

Lavr Ivanytch passa un mouchoir à carreaux sur sa barbiche et s'assit.

— Oui, il y a longtemps, il y a longtemps, fit-il. J'ai beaucoup lu, et cela m'a fait oublier tout le monde. Et vous tous, comment allez-vous?

— Tout doucement, répondit Serge Serguiévitch, l'homme à la chemise bleue. Mon fils vient d'être malade... Il a failli y rester.

Le personnage blond sourit gaiement.

— On l'a soigné. Il va bien maintenant, dit-il.

La conversation s'établit. Lavr Ivanytch se mit à parler de la fameuse réunion, des discours de Youri Dvoïékouroff. Son agitation le reprit, à mesure qu'il les évoquait, d'une parole nette et concise.

— Dites-moi, est-ce que ce n'est pas un pantin du diable? conclut-il d'un ton irrité. Croit-on cela possible?

— Il n'y a vraiment pas de quoi se quereller à ce propos, sourit Savatoff. Vous n'aurez persuadé personne. D'ailleurs, il n'est pas mauvais, parfois, de se quereller. — Il réfléchit un instant et ajouta : Je connais cet étudiant. Depuis pas mal de temps. Un joli garçon. Pas très intéressant, et déplaisant.

— Comment le jugez-vous? dit Mikhaïl, sortant pour la première fois de son silence. Votre critique n'est pas juste. Dvoïékouroff est un garçon fort agréable, au contraire.

— Je ne parle pas ainsi pour le critiquer, bien que ce soit mon droit. Mettons que cet étudiant ne soit pas déplaisant, puisque vous le voulez, mais effrayant.

— Et pourquoi donc?

— Mais parce qu'il n'est pas intéressant, tout en paraissant l'être. C'est-à-dire qu'il semble intéressant, alors qu'il ne l'est probablement pas du tout.

— Ces finesses m'échappent, dit, d'un ton tranchant, Mikhaïl.

Le neveu aux cheveux blonds le considéra, surpris.

— Pourquoi vous fâchez-vous? demanda-t-il.

Tous les trois le regardaient avec étonnement et courtoisie.

Mikhaïl se sentit déconcerté, puis, soudain, il éclata.

— Parce que je ne vous comprends pas plus que je ne me comprends moi-même. Pourquoi suis-je venu chez vous? Comme si je n'avais que cela à faire... Et qu'êtes-vous donc tous?... Trois frères, quelle est cette bêtise?

Le vieux Savatoff se fâcha à son tour.

— Allons, vous avez assez de temps à vous

pour ne pas vous presser. Et pourquoi parlez-vous de bêtise? Appelez cela comme vous voudrez, du reste... Une bêtise?... Les mots ne signifient rien. Mais en vertu de quelle raison ne pouvons-nous vivre ensemble, si nous le voulons ainsi et si cela nous plaît?

Pourquoi non, en effet? Mikhaïl ne le savait.

— Si l'un de nous regarde dans les yeux de l'autre, dit Serge Serguiévitch, il y aperçoit une telle conformité de pensées qu'on veut vivre tous les trois ensemble, quoi.

Le neveu se mit à rire.

— Voilà Serge qui commence à prêcher.

— Il ne s'agit pas de sermon, reprit Mikhaïl, un peu haletant. Puisque je suis ici, n'est-ce pas, je voudrais comprendre qui vous êtes, quels sont ces accords de pensées qui vous lient ensemble, savoir ce que vous faites?

— Quelle série de questions, dit Savatoff en riant. Nous sommes les gens les plus ordinaires du monde. Nos pensées aussi. Sur quelques-unes, les plus essentielles, nous sommes en effet d'accord. C'est un lien de plus entre nous. Mais ce que nous faisons, demandez-vous? Oh! très peu de chose. C'est un malheur. Très peu de chose.

— Que pouvons-nous faire? dit mélancoliquement le neveu. Nous ne sommes que des théoriciens... des loques... Nous vivons — voilà tout.

Serge Serguiévitch soupira.

— Hé! j'aurais bien travaillé, moi. Mais je n'arriverais à rien... Personne avec qui m'associer. Et pas le temps de travailler pour mon compte.

— C'est vous qui auriez pu travailler pour votre compte, dit tout à coup Savatoff en regardant fixement Mikhaïl.

Le neveu hocha la tête.

— Oui, il ne peut faire partie d'une association. Il faut qu'il ait un travail à lui. Est-ce trop tôt?

— De quel travail parlez-vous?... Qu'est-ce qui est trop tôt? s'irrita de nouveau Mikhaïl. Je ne comprends rien à vos énigmes.

Savatoff se leva.

— Si vous le voulez bien, mes amis, allons dans mon cabinet. Nous y serons plus à l'aise. Nous causerons sans façon. Mais ne vous fâchez pas, ajouta-t-il en faisant un signe de tête à Mikhaïl. Nous sommes nous-mêmes gens irascibles. Il nous arrive d'avoir des discussions un peu chaudes... Et si vous aussi, par-dessus le marché... Il n'y à rien de mystérieux chez nous... Vous ne comprenez pas les choses les plus simples...

— L'habitude de regarder dans les yeux d'autrui nous a rendus habiles à reconnaître les gens, grommela Serge Serguiévitch dans le dos de Mikhaïl.

Lavr Ivanytch les avait quittés depuis longtemps ; il était bientôt minuit et Mikhaïl se trouvait encore dans l'étroit et confortable cabinet de travail de Savatoff, tout encombré de livres. Le neveu s'était installé dans un fauteuil et Serge Serguiévitch sur le rebord de la fenêtre. Il fumait de grosses cigarettes.

Ils causaient ensemble, avec simplicité, comme si tous, les maîtres du logis et leur visiteur, se fussent connus de longue date. Cela s'était produit insensiblement. Mikhaïl avait cessé de ne pas comprendre pourquoi ils vivaient ensemble et pourquoi il était venu chez eux.

Lavr Ivanytch lui était plus sympathique que Savatoff avec sa physionomie de vieil oiseau inquiet ; l'infirmité du neveu excitait sa compassion ; pourtant il se sentait plus à l'aise avec eux et Serge Serguiévitch qu'avec son

compagnon habituel dont les idées trop hautes lui causaient une sorte d'oppression.

— J'ai été moi-même un homme de parti, gronda Serge Serguiévitch de son coin. Ce n'est pas une mauvaise chose. Cependant, le fait de prononcer des mots identiques ne signifie pas toujours que l'on soit d'accord sur le fond. On finit par s'en apercevoir à un moment donné. Ici, ce n'est pas d'une semblable « camaraderie » d'affaires dont il s'agit. C'est l'homme tout entier qui est exigé. Un parti repose sur les opinions. Dites aussi sur les affaires. Et lesquelles? Or, dans les affaires, vous ne connaissez rien d'un homme, s'il veut se dissimuler à vous.

— Tu parles d'une manière bien embrouillée, interrompit Savatoff. Certainement, le mot de « parti » devrait avoir désormais une signification plus étendue, et impliquer, pour qu'il soit plus fort qu'auparavant, la connaissance réciproque et entière de ceux qui le composent. Ce serait à reprendre, et plus profondément, par la base.

— Il est plus facile à trois hommes qu'à trois cents de se connaître les uns les autres, dit Mikhaïl.

— Hé! pourquoi? Ils le peuvent. Deux mots suffisent parfois pour connaître un homme : deux mots, une tasse de thé, ou le silence. Ne riez pas, mon petit, je parle très sérieusement.

— Je ne ris pas. Si vous avez un secret pour connaître les hommes, apprenez-le-moi.

— N'ayez crainte, vous l'apprendrez vous-même. Cela viendra. On ne peut s'en passer. Il faut considérer l'homme d'une manière plus large qu'on ne le fait d'ordinaire et aussi plus attentive ; étudier sa vie, ses antécédents et, en quelque sorte, ses états de service...

— Vous êtes un idéaliste, dit Mikhaïl en souriant et arpentant le cabinet de Savatoff.

— Nous sommes des théoriciens, soupira le boiteux. C'est vrai. Il est un peu tard pour nous rejeter nous-mêmes dans le courant de la vie. Mais je ne traite point d'idéalisme cette nécessité d'un plus large et plus sérieux rapprochement entre les hommes.

— Haute nécessité, dit Serge Serguiévitch. Alors, il y aurait de braves gens avec qui travailler... de braves gens comme vous, ajouta-t-il en regardant Mikhaïl. Ceux-là existent, soyez-en sûr. Il y en a aussi chez vous, mais vous ne les connaissez pas.

« De qui peuvent-ils bien parler? » se demanda Mikhaïl.

— Oui, il y en a, dit Savatoff. Il y en a toujours. Quand ce ne serait que parmi les étudiantes, mes élèves... Combien d'entre elles fréquentent chez nous... Je dis ceci comme exemple. Combien, parmi elles, brûlent d'un feu magnifique. Vingt-cinq ans passés, elles auraient été Pérowskaïa ou Véra Figner [1]. Aujourd'hui, cela est déjà trop peu pour elles ; leur âme est plus haute.

— Vous voulez dire qu'il faut faire une croix sur le passé?

— Allons donc ! Tout homme vit dans son temps et change avec lui.

Le boiteux sortit en clopinant, apporta une bouteille de vin blanc et quatre verres.

— Quel drôle de garçon tu fais, dit Serge Serguiévitch en le regardant affectueusement. Si tu avais parlé, je serais aller chercher cela moi-même.

Savatoff se tourna de nouveau vers Mikhaïl.

— Dans votre situation, il est bon pour vous

---

[1] Perowskaïa (Sophie), exécutée pour avoir pris part à l'assassinat d'Alexandre II. — Véra Figner, célèbre nihiliste. — *N. d. T.*

de patienter, d'observer autour de soi. Cela ne signifie rien de courir sans but.

— Se retirer, n'est-ce pas? Et de quelle façon?... Oh! je sais, il y en a plusieurs : Youri Dvoïékouroff s'est retiré, lui, tout simplement parce que cela l'ennuyait ; ma sœur s'est retirée — ou se retire, — parce qu'elle a perdu courage. Mais à quoi bon parler de cela?... Il m'est impossible, à moi, d'en faire autant. Et je n'ai pas le temps d'observer autour de moi.

Il s'irrita de nouveau.

— Mais de qui parlons-nous? Et à quel propos?

— C'est de vous que nous parlons, dit le boiteux. Il ne faut pas vous hâter, en effet. Ce sera plus sûr. Comment ne pas voir que les temps se sont déjà mis en marche?... Que vous-même, êtes devenu plus exigeant?

Mikhaïl se rassit.

— A quoi bon parler par allusions? dit-il d'un ton ému. Je vois que vous savez quelque chose... peu de chose, comme tous ceux qui sont au dehors. Je crois que vous êtes des amis — je vous traite comme tels puisque je cause avec vous. — Croyez-moi donc, vous aussi, lorsque je vous dis que je ne puis me retirer actuellement, précisément parce qu'il s'agit du moment actuel, précisément parce qu'il s'agit de moi. Je ne le puis. Peu importe ce qui se passe en moi-même. Cela n'a aucune importance. Cela, je dois le mettre au fond de ma poche, comme si ce n'était rien, et non pas à cause de moi... Non. Mais à cause de ceux qui n'ont pas changé, dont les idées ne se sont pas élargies, mais qui, non plus, n'ont pas déserté. Comment, alors, me comporter vis-à-vis de ceux-là? Leur tirer ma révérence, jusqu'à des temps meilleurs, et leur dire : « J'agirai maintenant à ma guise, mon horizon s'est reculé, et

vous n'êtes pas de force à me suivre... » Mais de quelle façon prendront-ils cela? Ce ne sera pas leur faute s'ils le prennent pour une trahison. Ce n'est pas, sachez-le bien, que je redoute leur opinion sur moi : je crains seulement de les trahir, de les abandonner, brisés, n'ayant pas compris, à quelque pénible détour du chemin. Nous avons marché ensemble. Je ne puis les laisser là, ce serait une trahison, non seulement envers les vivants, mais aussi envers les morts.

— Et si la cause l'exige? cria Serge Serguiévitch d'une voix qui retentit par toute la pièce. Il y a un proverbe qui dit que mêler dans un vieux pot de la pâte et de la vieille levure, ne fait lever que du vieux pain. Ce proverbe existe-t-il, oui ou non? Et s'il est juste, que ferez-vous?

— Soit, fit insolemment Mikhaïl. Je ne vaux pas cher. Cela m'est indifférent. Je ne monterai pas bien haut, peu importe. Je suis attiré vers la terre. Mieux vaut mourir avec ses soldats que s'esquiver afin de recruter un régiment nouveau. J'en suis incapable vis-à-vis de moi-même. Que les jeunes fassent comme ils l'entendent...

Il y eut un silence. Mikhaïl releva la tête.

— Je ne vous cacherai pas, d'ailleurs, reprit-il plus doucement, qu'en dehors de vous, je songe aussi à toutes ces choses. Peut-être est-ce la raison pour laquelle j'en ai parlé ici... J'aurais voulu, maintenant, aller de l'avant, le front haut, mais cela est indépendant de ma volonté. J'attends, j'attends que la moindre possibilité se découvre. Il est impossible de rester complètement dans les ténèbres. Mais je vois les ténèbres, et il faut attendre. Vous me croyez?

— Nous vous croyons, firent Savatoff et le boiteux.

Serge Serguiévitch ajouta :

— Il n'est pas toujours facile de s'arrêter une fois qu'on est en route. Mais peut-être le faut-il encore. Ils sont beaucoup, aujourd'hui, qui errent dans les ténèbres... il faudrait des yeux de chat pour y voir clair.

Mikhaïl se leva brusquement.

— Allons, adieu. Il est tard. Je m'en vais. Je vous remercie... De quoi, je n'en sais trop rien, mais je vous remercie. Vous avez dit la vérité, Serge Serguiévitch : nos yeux ne sont pas assez perçants pour voir les hommes comme il le faudrait. C'est en cela qu'est tout le mal.

Le boiteux sourit également.

— Cela viendra, cela viendra, ne craignez rien. En attendant, maintenez-vous fort. Ayez confiance en vous, en ce qu'il y a de bon en vous.

— Il y en a si peu... dit tristement Mikhaïl.

Remontant intérieurement le fil de son existence, il se revoyait tout à tour confiant en lui-même, dévoré de haine impuissante, oublieux de soi, puérilement téméraire, rempli de froideur ou de vulgarité, mais toujours, qu'il fût lucide ou non, en proie à la souffrance...

— J'ai l'habitude d'être seul, dit-il entre ses dents, répondant à quelque pensée obscure.

Tous se levèrent pour le reconduire.

— Non, il n'est pas bon d'être seul, dit Serge Serguiévitch. Il ne vaut rien d'en prendre l'habitude. Cela n'est pas bon.

— Pourquoi ne passeriez-vous pas la nuit ici? proposa le boiteux. Il n'y a que nous dans la maison. Pas de domestiques. Le matin, seulement, une vieille femme de ménage...

— Non, non, je vous remercie, dit Mikhaïl. Il faut que je m'en aille.

— Quand reviendrez-vous?

— Il n'est pas probable que je revienne...

pour le moment. Je doute que nous nous revoyions.

— Nous nous reverrons, dit avec assurance Serge Serguiévitch. Si ce n'est pas maintenant, ce sera plus tard. Je travaillerais bien avec vous, ma parole. Les vieilles affaires lèveraient mieux avec de la levure fraîche...

Mikhaïl se contenta de soupirer.

— Adieu, dit-il après un silence. Je ne regrette qu'une chose : de vous avoir tant parlé de moi... Par contre, je ne sais rien de vous. Vous auriez dû m'éclairer sur vous-mêmes... me raconter...

Les trois amis se mirent à rire.

— Mais il n'y a rien à raconter, s'étonna le boiteux. Comme vous voyez les choses, telles elles sont. Nous n'avons pas toujours nous-mêmes, dans notre vie commune, le temps de nous raconter l'un à l'autre ce que nous pensons. Et vous êtes pressé...

Serge Serguiévitch posa la bougie sur l'appui de la fenêtre et embrassa Mikhaïl.

— Allons, adieu ! Au revoir, dans l'avenir. Bonne chance !...

Mikhaïl avait déjà la main sur le bouton de la porte, quand Savatoff le rappela.

— Je ne vous ai pas dit comment je connaissais cet étudiant, Dvoïékouroff? Je vais de temps à autre, assez rarement, du reste, chez la vieille comtesse. Nous sommes d'anciennes connaissances. La comtesse est une personne précise, sévère, mais avec des côtés inattendus. Sa petite-fille, mon amie, est une excellente nature. Elle a des yeux d'une mélancolie !...

— Vous la voyez souvent? demanda vivement Mikhaïl. Oui, je sais, elle est bonne...

— Encore un mot, mon cher : si vous aviez besoin de quelque chose... On ne sait ce qui peut arriver !... d'envoyer ou d'avertir quel-

qu'un... alors, directement ici, au nom de mon neveu, Oreste Fédorovitch Den. Je dis cela à tout hasard !

Oreste fit un signe de tête et sourit.

— Oui, oui, à tout hasard !

XXIV

SOURIRES NOIRS

LORSQUE la vieille comtesse apprit que Sacha Levkovitch était blessé et à l'hôpital, elle pinça les lèvres, s'éventa avec son mouchoir de batiste et prononça d'un ton significatif :

— *Rien de plus naturel* (1). L'infortuné et sot garçon ! Je m'attendais à cela. Il suffit de voir une fois cette... qu'il a eu la bêtise d'épouser...

Youri qui faisait à la comtesse son rapport sur cet événement (de façon très sommaire, indiquant simplement que Sacha n'était pas grièvement blessé et que tout cela s'était passé chez lui, Youri), ne put se défendre d'une certaine surprise. Il songea involontairement que la vieille ne manquait pas de clairvoyance.

— Et voyez-moi ces manières, poursuivit la comtesse. Aller faire cette stupidité chez un étranger. Il aurait au moins pu rester chez lui.

Elle se tut un instant, l'air fâché, et ajouta :

— Des femmes comme la sienne, il faut savoir les éduquer. Il faut savoir lever la main sur elles, traduisit-elle du français. Sinon, il ne faut pas se marier, il ne faut pas se marier.

Youri eut un sourire joyeux. Décidément, la comtesse raisonnait de manière sensée.

— *Vous avez raison, madame*, fit-il d'un ton

---

(1) Les passages soulignés sont en français dans le texte. — *N. d. T.*

à la fois respectueux et malin. La femme de Sacha n'a point été dressée. Mais, grâce à Dieu, cette cruelle leçon ne lui aura pas été inutile. Elle est toute bouleversée. Elle passe jours et nuits à l'hôpital, auprès de son mari. Nous pouvons espérer une amélioration dans sa conduite.

— Que dites-vous? Parfait. Si elle s'est corrigée, parfait. J'ajoute seulement que lui aussi doit se corriger. Mais on se corrige difficilement d'être bête, vous le savez, *mon ami*.

Youri, de nouveau, félicita mentalement la comtesse. Il ne se décourageait pas, comptant, pour l'amélioration de Mourotchka, beaucoup plus sur lui-même que sur Sacha. Et ces petites-là se souviennent fort bien d'une bonne correction.

Il se rendit pour la première fois à l'hôpital lorsque la balle fut extraite et qu'un mieux sensible se manifesta dans l'état du blessé.

Sacha était à demi couché sur une pile d'oreillers ; il avait le teint jaune, les moustaches tombantes, mais était proprement rasé. Une pauvre joie éclairait son visage. Rose, jolie et sérieuse, Mourotchka était assise dans un fauteuil, au chevet du lit.

Ayant aperçu Youri, le malade commença à se remuer sur sa couche et son visage devint plus attendrissant encore.

— Pardon... pardon... murmura-t-il en prenant dans sa main valide celle de Youri. Pardonne-moi, poursuivit-il en jetant un regard du côté de Moura, pour tout ce que je...

— Allons, assez, assez, interrompit joyeusement Youri. Tout cela, ce sont des bagatelles, et, grâce à Dieu, du passé.

— Crois-moi, Youroulia, je...

— Pftt, ce que je crois, c'est que tu deviens ennuyeux. Tout va bien, et le voilà qui recommence.

Moura se pencha affectueusement vers son mari.

— Voyons, Sanitchka, c'est très mauvais pour toi de t'agiter. Très mauvais aussi de parler. Tais-toi, sinon Youri s'en ira.

Le malade, l'air heureux et timide, regarda Youri, puis Mourotchka et se tut.

Moura se mit à bavarder. Elle exposa leurs projets : sitôt la permission du médecin, ils se rendraient tous deux à l'étranger. Sacha prendrait un long congé...

Youri approuva.

— Très bien, très bien. Partez. Peut-être irai-je, moi aussi, vous voir là-bas...

Il n'avait pas, pour le moment, l'intention de partir pour l'étranger, mais il disait cela à l'intention de Mourotchka. Elle devint écarlate, hocha la tête et le regarda d'un air qui semblait dire : « Ne te tourmente pas, je me souviens et je comprends ; tu vois toi-même que je suis raisonnable. »

En quittant l'hôpital, Youri eut un soupir de soulagement. Tout, en fin de compte, s'était arrangé. Le repentir, sur l'un et sur l'autre, avait fait son œuvre.

Il suivit à pied la longue route, brûlante de soleil, au bord de la Néva. Il faisait une chaleur étouffante. Elle tombait du ciel couleur lilas, surplombait, immobile, les rues de Pétersbourg et la rivière pâle. Elle surchauffait les pavés, les grilles des canaux et des jardins. Une atmosphère de langueur et d'ennui envahissait tout. Et l'odeur de la poussière se mêlait, sur le quai, à celle de l'asphalte fondant sous le soleil.

La soudaine et persistante chaleur pétersbourgeoise a, comme aussi la pluie, quelque chose de désespéré : le ciel prend une teinte lilas, le soleil qui ne se couche plus devient gris,

les pavés de bois transpirent une sueur noire. Et ces journées immobiles, ternes et pulvérulentes semblent ne devoir jamais finir.

L'étrange ennui oppressait Youri. Était-ce l'effet de la décourageante chaleur? Le temps paraissait se traîner, les gens et les maisons se décolorer. On sentait le poids du ciel circulaire, et l'invisible étau de quelque chose d'inexprimable. On eût dit qu'à travers ce ciel violet, passaient de mauvais sourires noirs, des taches sombres, et l'air lui-même semblait oppressé par l'étendue illimitée et terne qui pesait sur lui.

Ce n'était déjà plus de l'ennui, mais quelque chose de pénible et de froid, malgré la chaleur.

Youri s'arrêta au bord de la Néva, fixa sur l'eau un regard hébété, aperçut un vapeur quelconque, des barques chargées de planches minces, des moujiks...

Tout cela était comme hier, comme toujours ; cependant le ciel continuait à lui paraître noir, zébré de lueurs de fer, comme au cours d'une éclipse. Les choses s'obscurcissaient, affectant de vouloir dormir. Une noirceur lente et funèbre, souriait ironiquement sur le monde... Mort, mort !...

— C'est un simple malaise ! s'écria tout haut Youri, s'efforçant d'échapper à cet imprévu cauchemar diurne, et il prit sa course.

— Quelle absurdité, songeait-il. Fatigue des nerfs, sans doute. M'enfermer à la Fontanka, seul, bien seul, me coucher, dormir jusqu'à demain matin, voilà ce qu'il faut. Tout cela... des balivernes !...

A la Fontanka, en effet, il s'enferma, se coucha, dormit profondément et sans rêves.

XXV

AMUSEMENTS D'ENFANT

LE lendemain matin, il ne restait à Youri qu'un désagréable souvenir du cauchemar et du malaise de la veille. Il décida de demeurer deux ou trois jours à la Fontanka et de ne pas mettre le pied dehors. Après quoi, il retournerait aux Iles. Il ne comptait point quitter de sitôt Pétersbourg, retenu par ses examens de l'Université, auxquels il pensait joyeusement, désireux d'un travail obligé et absorbant.

Un matin, vers dix heures, comme il venait de quitter la salle à manger et remontait chez lui, il entendit, en traversant le corridor, le son d'une voix connue dans la salle d'études.

Il s'étonna. Est-ce que, vraiment, les leçons de Mikhaïl continuaient encore? Il les avait oubliées. Il avait passé ces derniers temps sans que la pensée de Mikhaïl lui-même l'occupât.

Il se sentait gai et dispos, à l'aise dans son « kittel » de toile. L'appartement était frais, d'ailleurs, et son atmosphère habituelle de cave, bienfaisante et agréable.

Youri pénétra dans la salle d'études. Il y faisait une température plus élevée que dans le reste de l'appartement, et les rideaux blancs baissés à cause du soleil demeuraient presque immobiles.

— Bonjour, dit cordialement Youri. Il y a longtemps que nous ne nous sommes rencon-

trés. Mais... vous vous disputiez un peu, il me semble?

— Mais non, fit Mikhaïl. Bonjour.

Litta regarda silencieusement son frère et baissa la tête. Youri, depuis quelque temps, remarquait qu'elle ne lui parlait guère et qu'elle ne venait plus le voir dans sa chambre. Elle boude, se dit-il, sans y prêter autrement attention.

Litta paraissait changée, grandie. Changée aussi l'expression de son visage, — mais cela tenait peut-être à ce qu'elle avait cessé de porter les cheveux sur le dos, comme une fillette.

— J'aurai bientôt dix-sept ans, répondait-elle très sérieusement à qui lui demandait son âge.

— Alors, tu n'es pas fâché de ce que je t'ai répondu l'autre soir, chez Morsoff? fit Mikhaïl, pour dire quelque chose.

— Mais pas du tout. Cela m'a fait beaucoup de plaisir. Tout cela était un jeu, n'est-ce pas? J'ai déjà, du reste, oublié cette fameuse réunion.

— Tu as tort, s'émut soudain Litta. Pour toi, tout est toujours un jeu.

Youri se mit à rire.

— Voilà la petite sœur qui se fâche. Tu es jalouse, dis? Allons, tu iras bientôt à Tsarskoé... tu y joueras au tennis...

Litta prit la mouche.

— Je déteste ce Tsarskoé, si tu veux le savoir. C'est une comédie perpétuelle. Quitte à partir pour la campagne, j'irais plutôt chez tante Katia, puisque la Maison Rouge est impossible.

— Mais moi aussi, j'aime la Maison Rouge, dit sérieusement Youri. C'est une vieille bicoque; j'essaierai pourtant, cet été, d'aller y passer une quinzaine. Je vais prévenir qu'on décloue les volets. C'est un endroit solitaire. Il y fait bon.

— C'est en Finlande? questionna Mikhaïl. Il ajouta, souriant et posant sur Youri le lourd regard de ses yeux bleus :

— Mais pourrais-tu vivre seul, quinze jours, dans un endroit mort?

— Allons donc ! Vivre dans l'isolement est parfois aussi gai que de vivre en société. Et je ne me refuse rien de ce qui peut me faire plaisir...

— Je croyais... commença Mikhaïl, et il se tut.

Youri se leva.

— Je vous dis adieu, mes enfants. Vous êtes terriblement ennuyeux. Vraiment, Mikhaïl, il m'est impossible de te revoir sans avoir pitié de toi. Tu m'es sympathique, je voudrais t'égayer, mais je n'en sais pas le moyen.

Demeurés seuls, Litta et Mikhaïl gardèrent le silence, chacun d'eux, sans doute, suivant sa propre pensée.

— Eh bien, moi, c'est lui que je plains, dit enfin Litta. D'ailleurs, je plains tout le monde. Oh ! comme tout le monde est à plaindre, soupira-t-elle, et joignant les mains, elle fondit en larmes.

Mikhaïl lui jeta un regard de biais et dit doucement :

— Qu'avez-vous? Je n'aime pas voir pleurer ! Cela me donne envie de pleurer moi-même.

Et il sourit, sous ses sourcils froncés.

Litta déjà ne pleurait plus.

— Mikhaïl Philippitch, je voulais vous dire quelque chose... je ne sais comment m'exprimer... Vous croyez peut-être que Youroulia est méchant? Ce n'est pas vrai. Il est même bon. Il ne fait jamais le mal exprès. Seulement il est bizarre. Il dit devant tout le monde ce qu'il ne faudrait pas dire... Allons, je ne sais comment expliquer... je ne suis pas d'accord avec lui, je me mets en colère, mais, tout de même, il m'est impossible de ne pas l'aimer.

— Non, dit pensivement Mikhaïl, et il se leva. Non, ce n'est pas un méchant garçon. Comment ne pas s'en apercevoir : il ne dissimule rien. Pourquoi avez-vous pensé que je le croyais méchant?

— Je n'ai rien pensé, fit Litta en baissant les yeux. Mais je ne voudrais pas... Il est seulement bizarre... Est-ce sa faute?...

Elle ajouta précipitamment :

— Vous partez?

— Oui. Je reviendrai encore une fois, probablement mardi. Ensuite, je ne viendrai plus.

— Je me rappelle. Vous m'avez déjà dit... fit Litta, courageusement. Je voulais revoir encore Natacha. Elle s'est retirée... libre à elle, mais je ne tiens plus à la voir.

— Vous êtes sévère.

— Vous voulez dire que je ne comprends rien?... Que je suis une petite fille?... Eh bien, c'est la vérité. Je sais, je comprends peu de choses, mais je suis jeune et, au fond, c'est parfait ainsi : j'ai du temps devant moi...

— Cela signifie pouvoir le dépenser sans compter? plaisanta Mikhaïl.

— Non, non, le dépenser avec mesure... afin de faire beaucoup de choses. Je suis économe. Je suis tenace, ajouta-t-elle gravement, tout à fait comme une grande personne. J'ai mon opinion sur vous, pour autant que je vous aie compris. S'il arrive que je ne vous revoie plus, peu importe, je marcherai seule, à ma façon, vers mon but.

Mikhaïl ne répondit pas. Il lui serra fortement la main. Sur le seuil de la porte, il se retourna et demanda :

— Dites-moi, Youlitta Nicolaevna.., vous connaissez Savatoff?... le professeur Savatoff?

— Didoussia? s'exclama joyeusement Litta. Comment donc ! Il venait souvent chez grand'-mère. Mais il y a longtemps qu'on ne l'a vu. On l'appelle Didime, Didime Ivanytch. Moi je

l'ai appelé Didoussia. Ah!... Et pourquoi m'avez-vous demandé cela? reprit-elle.

— J'ai fait sa... leur connaissance. Oh! par hasard. Eux, ne me connaissent pas du tout.

— Eux?... Oui, je connais aussi Oreste. Serge Serguiévitch, non. Ils vous ont plu?

— Beaucoup !

— Bien, bien. A vrai dire, Didoussia ne m'a parlé qu'une seule fois. Et si simplement, comme à une grande personne. J'ai pour eux tous beaucoup de respect.

— Il y a quelque chose que je ne comprends pas très bien, dit Mikhaïl d'un ton hésitant. Ce sont des gens religieux, n'est-ce pas? Ils cherchent le même Dieu pour tous?

— Dieu? s'étonna Litta. Pourquoi donc le chercheraient-ils? Dieu n'est-il pas pour eux aussi? Certainement, il est pour tous.

Ils se regardèrent en silence ; ils sentaient que les mots avaient encore pour chacun d'eux un sens différent, et que certains sujets leur étaient interdits encore.

Litta en accusait son ignorance, sa jeunesse ; Mikhaïl songeait, de son côté, combien plates, grossières, impuissantes étaient ses paroles en présence de cette âme et de ses tréfonds ignorés.

Il se hâta.

— Ainsi donc, à mardi !

— Oui. Oh ! c'est bien que vous connaissiez Didoussia ! Il a toujours des discussions avec grand'mère, mais elle a pour lui une telle estime... C'en est même étrange. Au revoir. A mardi !

Elle réfléchit, dit tout à coup et comme pour elle-même :

— Cet Oreste est si malheureux... On a tué son frère.

— Qui l'a tué?... Quand?

— Il y a déjà longtemps. Je ne connais pas les détails, on ne me les a pas racontés, alors,

mais je sais que ce fut quelque chose de très effrayant. Plus tard, je me suis rappelé, j'ai réfléchi... C'est à l'usine qu'on l'a tué. C'est depuis ce temps-là que Serge Serguiévitch vit aussi avec eux. L'usine, énorme, se trouvait à Novo-Kolymsky. Oreste et son frère, un ingénieur, l'avaient héritée d'un oncle. La chose arriva peu après la mort de ce dernier.

— A Novo-Kolymsky, dites-vous?... Racontez-moi...

Mikhaïl se souvenait vaguement d'une histoire singulière, dont il avait entendu parler, sur laquelle il n'avait pas appesanti son attention, et que, finalement, il avait oubliée, ne touchant point de près à son cercle de fréquentations et de pensées.

— Que vous raconter? commença Litta d'un air découragé. Je sais peu de chose. Ils étaient deux frères, Oreste et Victor. Oreste habitait chez Didoussia et Victor chez son autre oncle, le propriétaire de l'usine, un homme très riche. Il était entré chez cet oncle, une fois terminées ses études d'ingénieur, comme directeur en chef de l'usine. L'oncle mourut et la laissa en héritage aux deux frères, ainsi que toute sa fortune. C'est à ce moment que Victor arriva ici, avec Oreste. Ils se concertèrent et partirent ensemble pour Novo-Kolymsky, où Didoussia ne tarda pas à les rejoindre. Là, ils se mirent en devoir de créer de nouvelles méthodes. Le résultat fut que les ouvriers tuèrent Victor et que l'usine ferma ses portes.

— Attendez, Youlitta Nicolaevna... De quelles nouvelles méthodes s'agissait-il?

— Je n'en sais rien. C'étaient des méthodes à eux. On a dit que de toutes façons elles ne pouvaient pas être établies, qu'elles n'auraient pas été autorisées. Ces innovations sont généralement impossibles, si elles ne sont

pas appliquées dans les autres usines. Dans tous les cas, cette histoire est épouvantable.

— Ils voulaient tout abandonner aux ouvriers mêmes? dit Mikhaïl, se souvenant.

— Oui, oui, c'est cela. Les ouvriers devaient se réunir, procéder à l'élection de ceux qui avaient leur confiance, fixer leurs propres salaires, et même le chiffre des appointements de Victor. Ils avaient en outre le droit, s'ils ne voulaient point de ce dernier, de nommer un autre directeur. Oreste n'occupant pas de fonctions à l'usine, son frère et lui décidèrent qu'il ne toucherait pas un kopeck...

— Vous dites qu'il y a longtemps... tout cela s'est passé il y a deux ans.

— Deux ans, c'est vrai. Mikhaïl Philippitch, en quoi donc cette méthode faisait-elle du tort aux ouvriers? N'est-ce pas cela qu'ils réclament toujours? On ne leur demandait que de se concerter sérieusement entre eux et de faire marcher l'usine. Elle marchait bien, du temps de l'oncle, et lui donnait de beaux revenus. Les ouvriers se plaignaient, — comme partout, naturellement, — mais elle marchait tout de même.

— C'est alors qu'elle s'arrêta?

— Les ouvriers ne purent s'entendre. Quelques-uns se séparèrent des autres. Ils accusèrent Victor de les avoir ruinés et le tuèrent, dans la cour de l'usine, avec une pince de fer. C'est positivement horrible.

— Et Oreste? Il abandonna tout et s'enfuit? Litta regarda sévèrement Mikhaïl.

— Comment pouvez-vous dire cela? Non, il ne s'enfuit pas. Bien que seul désormais, il ne serait pas parti. Mais toute l'affaire périclita. L'usine fut fermée. On voulut même traduire Oreste devant les tribunaux. Voilà. Je n'en sais pas davantage!

— C'est beaucoup, dit Mikhaïl songeur. Il se

tenait toujours près de la porte, et ne s'en allait pas.

— Parlez de tout cela avec eux, reprit Litta. Ils vous le raconteront. Serge Serguiévitch travaillait à l'usine ; c'est devant lui qu'on a tué Victor. Didoussia m'a dit qu'il était impossible d'oublier cela, et qu'Oreste avait beaucoup souffert. Ils voulaient le bien et il en est résulté le mal, et la perte de combien de gens ! Oui... continua-t-elle, je viens, en vous les racontant, de me rappeler peu à peu toutes ces choses et de mieux les comprendre. Didoussia a raison quand il dit : « Telle chose est bonne, il faut que ce soit ainsi, mais on doit la remettre à plus tard. » Ils avaient certainement tort. Eux-mêmes voient à présent que beaucoup de choses doivent encore se passer, et ensuite — tout adviendra.

Mikhaïl, songeur, remonta la Fontanka toute blanche de soleil. A travers le récit à demi enfantin de Litta, autant qu'à travers ses propres souvenirs, il commençait à entrevoir la réalité, à deviner des choses encore mystérieuses. Grâce à cette naïve et lugubre histoire, ses nouveaux amis lui devenaient plus compréhensibles ; plus compréhensibles et aussi plus proches. Auparavant, il voyait seulement en eux des amis : il savait, désormais, qu'il ne pouvait en être autrement. Leurs idées, quelque larges qu'elles fussent, étaient sœurs des siennes. Mikhaïl s'expliquait déjà clairement l'une d'entre elles : guidés, non point par le raisonnement, mais par une dure expérience, par la conscience d'une erreur et par la souffrance, ils en étaient arrivés à cette conclusion qu'il est indispensable de connaître son époque, que beaucoup de choses doivent encore s'accomplir, et qu'alors, seulement alors, des événements apaisés et de la bonté des hommes, pourra sortir définitivement le bien.

XXVI

SILENCES

KHVALEN, le joli trotteur de la comtesse, emporte Youri et sa sœur, assis l'un contre l'autre dans l'étroit droschki.

Ils viennent de prendre congé des Levkovitch. C'est demain que Sacha et Mourotchka partent pour l'étranger, et la comtesse a jugé convenable que Litta rendît visite à son cousin malade. La comtesse a de plus en plus confiance en Youri et lui confie volontiers Litta.

Ils ne sont pas restés longtemps chez les Levkovitch. Youri a proposé à sa sœur de continuer sa promenade. Ils s'en vont maintenant faire un tour aux Iles.

Litta est rêveuse. Elle n'a presque rien dit au cours de leur visite, regardant avec étonnement une Mourotchka devenue calme et affectueuse. Les sabots du cheval sonnent en cadence sur le pont de Kamenny-Ostrov. Youri cause avec Lipat, le cocher. Il l'interroge sur « Khvalen ». Youri aime cette bête. Il a dissuadé la comtesse de s'en séparer.

Youri avait pour les beaux chevaux, pour les objets de luxe, une passion violente, mais, en quelque sorte, désintéressée. Il ne s'affectait nullement de se savoir pauvre et n'arrêtait point sa pensée sur la richesse. Que Khvalen lui appartînt à lui ou à la comtesse, lui était indifférent. Cette indifférence venait peut-être de ce qu'il savait, à l'occasion, pouvoir satis-

faire ses fantaisies et de sa conviction que l'argent vient toujours aisément à qui ne dépend pas de lui. De l'argent, il y en aurait toujours. Youri n'était ni vaniteux, ni avide.

Il y a de la gaieté dans l'air. De la Petite-Néva monte une fraîcheur humide. A l'odeur de poussière, commence à se mêler une odeur de marais : on sent que les Iles sont proches.

Litta est ravissante sous son chapeau gris transparent. Youri songe tout bas qu'elle n'a pas toujours été commode, ces derniers temps... Allons, qu'elle soit comme elle veut ; c'est tout de même une charmante, une bonne petite sœur.

— Youri, dis-moi... Qu'est-ce qu'il y a eu? Pourquoi Sacha... s'est-il tiré un coup de revolver?

Litta parlait à voix basse, à cause de Lipat.

Youri se résolut soudain à confier à sa sœur tout ce qu'il savait à propos de Levkovitch et de Moura. Pourquoi lui rien cacher de ce qui s'était passé? Il sentait en elle, à cette minute, une si gentille camarade.

Se penchant vers son oreille, il fit un récit bref, dans lequel il mit autant d'exactitude et de gaieté que possible.

Litta, saisie, ouvrait de grands yeux.

— Sur toi? Il a tiré sur toi?... Mon Dieu, s'il avait... Cela n'a tenu qu'à un cheveu... Mon Dieu, mon Dieu, je ne comprends pas...

Youri pensa que quelque chose de son récit lui avait échappé, et se mit en devoir de lui expliquer de nouveau comment il était entré.

— Mais non, ce n'est pas cela que je ne comprends pas... je me demande seulement comment cela a pu se produire?... A cause des mensonges de Mourotchka?...

— Voyons ! je m'aperçois que tu es encore une petite sœur très sotte !... De quoi viens-tu

d'avoir peur? Tout s'est parfaitement passé. J'ai usé de sévérité envers cette jeune pécore. Elle est devenue souple comme un gant, et Sacha est maintenant heureux.

— Ah! Youri, tout est donc basé sur le mensonge... sur le mensonge, et sur le hasard?... Voilà ce que je ne peux pas comprendre. Si c'est ainsi, cela m'écœure ; cela me fait peur.

— Hò! ma chère, flûta Youri, c'est pourtant comme ça. C'est la vie. Prends-la ou ne la prends pas de cette façon, c'est ton affaire. A mon avis, il était plus sage, plus humain, d'aller trouver Mourotchka et de lui donner une bonne leçon, que de rester là à répandre de la salive, se livrer à des considérations sur le mensonge ou la vérité parmi les hommes, à se demander comment il faut se comporter avec eux. Toujours tes sempiternelles questions !

Litta se tut. Qu'aurait-elle répliqué? Qu'elle se fût trouvée à la place de Youri, elle n'aurait, en effet, rien arrangé, elle ne serait point allée chez Mourotchka, et Dieu sait ce qui serait arrivé.

Le chemin moelleux passait entre des rideaux de verdure sombre gonflée de sève. On ne rencontrait personne. A ce moment de l'après-midi, les Iles étaient encore toute solitude.

— Veux-tu que nous allions à pied jusqu'à Strielka?

Ils prirent un sentier de traverse au-dessous des arbres. Litta accepta le bras de son frère. Tous deux étaient minces, élancés et gracieux comme de jeunes arbustes — Litta avait beaucoup grandi, — tous deux étaient charmants et forts, chacun avec sa note personnelle ; leurs traits étaient semblables et leurs visages pourtant différents : les yeux brun doré de Youri avaient plus de gaieté et de séduction ; Litta avait une façon à elle de plisser les lèvres, son

regard était plus grave, son teint plus pâle, et l'on eût pu la prendre pour l'aînée de son frère.

— Regarde, Oulitka, est-ce assez joli?... Laisse de côté tes bêtises. Si tu te mêles d'avoir peur, tu n'en finiras plus. Nous ne savons ce qui peut arriver. Un orage éclate, la foudre tombe sur un arbre qui à son tour nous écrase... Mais puisqu'il n'y a pas d'orage et que nous sommes vivants et en bonne santé, rien ne nous empêche de regarder, là-bas, à droite, ces barques chargées de planches couleur d'or dans le soleil.

Litta regarde. Elle sourit. Tout à fait de l'or, en vérité. Pourtant...

Ils se dirigèrent du côté de la mer. Quelques voitures attendaient, dans des piaffements de chevaux et des bruits de harnais secoués. Un promeneur s'en allait vers Strielka. Des bambins, bien habillés, coururent après un chien.

— Regarde donc, sur le banc, là-bas, chuchota précipitamment Litta. Un homme en pardessus, avec un journal...

Youri clignota des paupières.

— Attends donc... il me semble que c'est... ce neveu de Didime. Mais en quoi cela te regarde-t-il? Qu'as-tu à voir avec ce boiteux?

Quoi, en effet?... Mais, sans en entendre davantage, Litta se précipitait vers le banc.

— Oreste Fédorovitch, bonjour ! Quelle rencontre imprévue !

Le boiteux se leva, s'inclina poliment devant la jeune fille qu'il ne reconnaissait pas.

— Je suis Litta... Youlitta Dvoïékourova, la petite-fille de la comtesse... vous vous rappelez?

Oreste sourit.

— Je ne vous reconnaissais pas. Il y a plus d'une année que je ne vous ai vue. Comme vous êtes devenue... comme vous avez grandi...

— Je crois bien ! Et comment va Didoussia? Pourquoi y a-t-il si longtemps qu'il n'est venu nous voir?

Youri s'avançait aussi. Il salua.

Ces quelques phrases banales échangées, Litta se tut. Elle ne savait plus que dire. Elle et Oreste se regardaient joyeusement. Litta ressentait une impression bizarre : elle était accourue vers lui, le cœur débordant de choses qu'elle était maintenant incapable d'exprimer. Mais Oreste, lui, la regardait comme s'il avait compris tout ce qu'elle ne pouvait lui dire, comme s'il savait que ce n'était pas pour les phrases vides de tout à l'heure, mais pour ce silence qu'elle était venue à lui.

Youri dit quelque chose que ni l'un ni l'autre n'entendirent. Enfin, ils se séparèrent, tous les deux souriant, sans une parole.

Les yeux dans le vague, Litta souriait toujours...

Youri s'en aperçut.

— Je ne savais pas, fit-il, que tu te souvenais de ce boiteux, Il t'est sympathique?

— Oui. Didoussia aussi me plaît beaucoup, répondit Litta redevenue sérieuse.

Youri haussa les épaules.

— Ce sont de vieux enfants ! Ton Didoussia ferait mieux de s'occuper plus assidûment de ses travaux scientifiques, tant qu'il en a encore la force, afin de ne pas retarder sur les autres. Mais il préfère philosopher. J'ai entendu parler d'eux, récemment... je ne me rappelle déjà plus ce qu'on disait. Ce sont des enfants !

— Didoussia est un enfant?

— Bien sûr. Il suffit de le voir.

— Eh bien, est-ce un mal?

— Oh! ma foi non ! Toi, non plus, ma chère, ne fais pas de subtilités. N'oublie pas les lieux communs, ce sont ceux qui renferment la plus

grande part de vérité : « Heureux qui dans sa jeunesse a été jeune, heureux qui a su mûrir à temps... »

— Youri, tu te moques toujours...

— Petite fille, je suis sérieux, parole d'honneur !

— Rire de tout, c'est ta manie...

Il s'arrêta, la regarda, surpris.

— Oui, pour toi, tout est un jeu, un jeu! continua-t-elle, des larmes dans la voix.

— Allons, allons, petite sœur, dit-il gentiment. Rentrons, veux-tu?... Tu dois être fatiguée. Tiens, pour que tu ne pleures pas maintenant, je suis prêt à ne pas rire pendant trois jours...

Ils se hâtèrent d'aller retrouver Lipat qui les attendait sur le pont. Litta marchait silencieuse. Puis elle soupira, et faisant un effort sur elle-même, elle murmura d'un ton à peine perceptible, comme répondant à sa propre pensée :

— Et Natacha... je croyais... Mais non... Elle est sans doute déjà partie, à présent...

Youri saisit avec joie ce prétexte pour changer une conversation qui l'importunait et impressionnait sa sœur. Il se mit à parler de Natacha, à dire à son sujet ce qui lui passait par la tête. Il fit l'observation qu'elle avait été beaucoup plus jolie ; que son visage était devenu méchant, accablé, et que cela ne la flattait pas.

Litta écoutait attentivement. Ils remontèrent dans leur voiture et partirent sans que Youri s'interrompît de parler de Natacha. Il lui plaisait de penser à elle, de parler d'elle. Il se sentit soudainement heureux qu'elle fût partie. Elle s'était sans doute séparée de Mikhaïl. Cela lui fut agréable comme un signe que Natacha était plus intelligente que beaucoup d'autres,

plus apte à comprendre ces choses simples dont parlait souvent Youri, et que sa petite sœur ne comprenait pas.

— Oui, Natacha est une excellente fille, assurait Youri. Il me semble que je la vois mieux maintenant que par le passé. C'est une malade, voilà tout. Elle voudrait vivre comme il convient, se réjouir de tout, mais cela lui est impossible. Elle trouve tout insipide. Tout est insipide, pour une malade. Où est-elle, à présent? A l'étranger?

— Je n'en sais rien. Probablement.

Ils allaient à toute vitesse, dans un bondissement continu des roues caoutchoutées ; des bouffées d'air brûlant leur souffletaient les joues ; Litta retenait le bord de son grand chapeau.

— Aux approches de l'hiver, j'irai à l'étranger, poursuivait Youri. Je la retrouverai là-bas. J'ai envie de lui venir en aide, de l'égayer... Je puis y arriver ; elle est intelligente.

« Et belle, très belle quand elle est heureuse », acheva-t-il en pensée. Il en oubliait même Litta, tant Natacha le préoccupait. Natacha lui plaisait.

Litta, de son côté, oubliait son compagnon de route. Elle ne regardait rien autour d'elle. Et voici qu'ils passèrent tous deux devant la forteresse, vite, vite. Les hautes murailles d'un gris sale ne firent qu'apparaître, disparaître. La forteresse était déjà derrière eux, elle et sa mauvaise flèche d'or pâle... Ils approchaient de la maison.

— Non, dit tout à coup, à haute voix, Litta. Moi, je crois en Dieu. En Dieu !

A quelle pensée répondait-elle?

Youri entendit. Mais peut-être n'entendit-il pas.

— Comme tu voudras, ma chère, fit-il dis-

traitement, comme tu voudras. Allons, nous voici arrivés.

Ils étaient arrivés, en effet. Youri caressa Khvalen qui s'ébrouait, jeta deux mots à Lipat et s'élança dans l'escalier.

Pour une minute seulement, le temps de passer chez son père et chez la comtesse. Ensuite, vite chez lui, aux Iles, pour travailler. La joie de travailler, d'abattre, même fatigante, la besogne...

Il se rappela que Lizotchka lui avait adressé, le matin, certaine lettre fort sotte par laquelle elle réclamait sa visite, indispensable, pour le jour même. Et c'étaient des plaintes : « J'en ai assez de ta lingère... » Surprise désagréable : cela signifiait que Khessia était toujours là-bas... Elle aurait dû se rendre compte, cependant, qu'il était temps de s'en aller. Mais elle devait sûrement être encore là... : « Et ce grand Knorr, continuait Lizotchka, ce grand Knorr qui s'agite toujours hors de propos... il est encore venu tout à l'heure, je ne sais s'il avait bu, s'il n'avait pas bu... il s'est assis, il a recommencé à gémir sur son sort. Il a dit, entre autres : N'ayez pas confiance en Youri, il ne vous aime pas, je sais maintenant de qui il est amoureux, c'est d'une grande brune, aux yeux bleus. Elle l'aime aussi. Chez lui, c'est toujours comme cela ; il a de la chance, tandis que moi, je suis seul à aimer, je suis seul et si malheureux... — Et il a continué, continué à se lamenter. Moi, naturellement, je ne fais pas attention aux bêtises qu'il raconte ; pourtant je serais curieuse de savoir quelle est cette brune que vous avez dénichée et de qui vous êtes amoureux... »

Cette lettre, Youri l'avait lue trop distraitement, le matin, pour la bien comprendre. En y réfléchissant mieux, maintenant, il crut avoir deviné et se mit à rire.

C'était bien cela : Knorr, féru de Khessia, ne quittait plus ce bellâtre de Iakob. Et Iakob s'obstinait à croire que lui, Youri, et Natacha n'étaient pas indifférents l'un à l'autre... Natacha, voilà la grande brune !...

Comment n'y avait-il pas songé plus tôt ? Évidemment, Iakob était lui-même amoureux de Natacha. Mais il n'osait en souffler mot. Et il n'oserait pas.

« Amoureux, lui? » se dit Youri, méprisant. « Si oui, quelque infamie, quelque méchante intrigue, mais de l'amour, ah non ! »

Tant pis ! Youri n'ira pas voir Lizotchka, aujourd'hui. Le diable soit d'elle ! Elle n'en mourra pas pour attendre. Il doit rentrer chez lui, aujourd'hui, rentrer pour travailler. Et, comme distraction, il en a désormais une nouvelle, une charmante : rêver de Natacha. Elle est intelligente. Elle est partie... partie, loin de tous ces gens, de ces troubles Iakob, de ces Knorr loqueteux... Elle est intelligente. Et belle...

Natacha lui plaît.

XXVII

UNE LETTRE PERDUE

UNE belle enveloppe longue, de papier glacé... qui vient sûrement du bureau de la barinia... A l'intérieur, une feuille grisâtre, rayée de lignes rouges, arrachée du livre de comptes de la cuisine. Sur cette feuille, un barbouillage serré, tout de travers, où les mots, tracés avec application, se terminent en forme de crochets...

« Très honoré Ilia Kornéitch !

« Je pran la plume poure vous écrirre cete « letre come vous l'avez dit, puisque vous « m'avez dit come ça que votre patron est pas « comode, et que si j'écri une letre, alors il fo « l'adresser poste raistante et metre seuleman « les letres I et K. Si vous ne venez pas, ça « n'est pas à cose de ça que je sui fâchet, « puisque je n'ait besoin de persone. Si vous « êtes de ceus qui courent et apret vous disent « adieu et s'en vont qui sait de kel côté, alor, « ça m'est parfaiteman indiféran. Ne vous « figuret pas que ça soye grave poure moi. « Hier et aujourd'huit, je reste là à pleuret, « parceque, supposé qu'on s'en appercevret, j'ai « surtou peure de Stepanida qui est si grocière. « Alors ele va m'insultet et on me renvoyera. « D'ailleurs, vous avez déjà eu une fois une « conversation du temps d'Ivan Mokéitch, le « chef portier, la veille de la Sint Nicola, raport

« à ce que vous n'étié encore jamais malhonette, « et que vous disié par concékant que vous « péyerié une some poure l'enfant, poure m'ai- « viter une honte. Cete Stepanida m'en fera « une vie si elle remarque quelque chose, elle « me mengera. Mais je ne la crins pas, je sorai « lui raipondre moi-même, je ne sui pas de celes « qui coure apret les garson, moi, je man moque « et je crache sur ele. Et puit je fini cete letre « en tambrassant beaucoup beaucoup de fois, « mon cher petit Iliouchka, et en espéran une « pronte raiponce, je me cigne

ta Maria Soukhanova. »

Cette lettre-là fut déposée à la poste restante le 13 juin. Mais personne ne l'a réclamée depuis lors. Le patron pas commode, les recommandations faites à Machka pour l'envoi de ses lettres, Youri a oublié tout cela. Il ignorait même, sans doute, que Machka sût lire et écrire.

Il y a longtemps, il est vrai, qu'il n'allait plus la voir. Il était occupé d'autre chose. Machka lui était complètement sortie de la tête.

Se rappellera-t-il? Viendra-t-il? Mais il ne vient toujours pas, et Machka est trop fière pour lui écrire une seconde fois. Elle ne sait pas que sa première lettre, dans sa belle enveloppe de papier glacé, attend là-bas qu'on la réclame, et qu'elle ne le sera jamais.

Il y a beaucoup de choses que Machka ne sait pas. Ce qu'elle sent par contre, et d'instinct, c'est que, disparût-il tout à fait, son Iliouchenka ne serait pourtant pas un « malhonnête homme », et qu'il n'en faudrait accuser que l'amère et méchante destinée...

XXVIII

CATASTROPHE

NEUF heures du matin.

Litta s'était couchée, la veille, en rentrant de leur promenade en voiture. Elle était fatiguée ; cependant sa nuit se passa à remuer dans sa tête mille pensées étranges.

La petite chambre à coucher était encore sombre, bien que les rideaux fussent blancs. Ce ne devait pas être un jour de soleil.

— Mademoiselle, Mademoiselle !

Litta ouvrit les yeux. Auprès de son lit, entrée sur la pointe des pieds, Glikéria était là, son bonnet de travers, un doigt sur les lèvres.

— Quoi?... Il est tard? Pourquoi ne m'as-tu pas réveillée?... Mais qu'as-tu?

— Mademoiselle, chère mademoiselle... Il y a un malheur chez nous... Il y a longtemps que je voulais vous réveiller, mais je n'ai pas osé...

Litta sauta du lit, demeura là, dans sa longue chemise de nuit, les pieds nus sur le parquet.

— Mais quoi?... Qu'y a-t-il?

— Un malheur... Ils l'ont arrêté. Ils l'ont emmené. Le barine...

— Papa?

— Que dites-vous, mademoiselle... Dieu Seigneur !... Non, le jeune barine, notre petit soleil rouge, Youri Nicolaïévitch !...

Glikéria tremblait, pleurait, bégayait.

— En voilà une histoire, murmura Litta, sans bien savoir de quelle histoire il s'agissait.

— Explique-toi clairement, Glikéria... Est-ce qu'il a couché ici?

— Non, pas ici, pas ici. C'est aux Iles qu'ils sont allés le prendre. Cette nuit ! Ils ont terminé là-bas, et ils sont maintenant ici, dans son cabinet. Ils fouillent dans ses papiers, dans ses livres...

— Comment? On fouille... ici?

— Ils sont là depuis huit heures. Il y a des soldats dans l'antichambre. Il y a aussi une Excellence avec un registre, ce qui veut dire qu'on a ordonné de faire une perquisition dans le cabinet de Youri Nicolaïévitch.

— Que dit papa?

— Il s'est contenté de gesticuler. Ce n'est pas à lui qu'ils en ont. Ils ne sont pas entrés chez lui. L'ordre est pour le seul et unique cabinet de Youri Nicolaïévitch. Il y a six hommes... Mon Dieu, mon Dieu, quel malheur, quel malheur...

— Mais comment sais-tu qu'ils l'ont arrêté?

— Je le sais. J'ai entendu... Oh, chère mademoiselle, que va-t-il arriver?...

Litta, fiévreusement, essayait de s'habiller sans que ses mains tremblantes le lui permissent.

— Et grand'mère?

— Son Excellence n'a pas encore sonné. Personne n'ose lui annoncer la nouvelle... Quelle affaire, quelle affaire !... Il y a deux soldats à la porte de l'antichambre. Ils interrogent les gens qui veulent entrer. Ainsi, tout à l'heure, est venu le caissier du magasin de meubles, pour apporter la note de Son Excellence. Tout de suite ils ont téléphoné pour s'assurer qu'il était bien du magasin, pour savoir chez qui il venait et si ce n'était pas pour Youri Nicolaïévitch.

— Glikéria, quel jour est-ce aujourd'hui? Mardi, n'est-ce pas?

Litta était d'une pâleur de marbre — qui envahissait jusqu'à ses pieds nus, — mais elle parlait d'une voix calme.

— Mardi. Veuillez vous habiller, chère mademoiselle. Il est déjà presque dix heures.

— Dix heures?

Litta se sentit glacée. Elle ne pouvait s'y reconnaître encore au milieu du tumulte de pensées qui l'assaillaient ; l'une d'elles, pourtant, l'oppressait, dominait toutes les autres : des soldats chez Youri, des soldats dans l'antichambre... qui téléphonaient... Dix heures... mardi... le dernier mardi...

Dans une demi-heure, viendrait Mikhaïl. Viendrait-il? Peu importe, il *pouvait* venir. Il viendrait, il viendrait. Et il ne fallait pas qu'il vînt.

Cela seul : « Il viendra, il ne faut pas qu'il vienne », cela seul existait en ce moment pour Litta, se gravait dans son âme en lettres de feu.

Glikéria la regardait, silencieuse. Cinq minutes plus tard, Litta était prête. Rapidement, quoique sans la moindre agitation, elle avait sorti d'une armoire une ancienne robe courte et laissé flotter sur ses épaules, comme naguère, ses longs cheveux pâles. Elle agissait, avant de savoir exactement de quelle façon il fallait agir.

— Glikéria, écoute : tu vas venir avec moi. Donne-moi mon chapeau noir... le rond, en toile cirée...

Glikéria l'interrompit.

— Que dites-vous, mademoiselle? Où voulez-vous aller? Il est impossible de sortir...

— Tu vas venir avec moi, répéta Litta. Écoute-moi bien : tu m'accompagnes à ma leçon de musique. Ma maîtresse de piano est enrhumée, elle ne peut pas venir ici et c'est moi qui dois aller chez elle... Tu as compris?

— Seigneur, ayez pitié de nous ! Quelle maîtresse de piano? De ma vie je ne vous ai accompagnée chez elle... Mademoiselle, jamais je n'oserai...

Les dents serrées, Litta saisit le bras de Glikéria.

— Que dis-tu?... Que tu ne viendras pas? Qu'il n'y a pas de maîtresse de piano? Eh bien, moi, je te préviens de ceci : je sais ce que je fais. Si tu ne viens pas, cela sera mauvais pour Youri, entends-tu?

Glikéria, abasourdie, ouvrait, fermait sa bouche dont ne sortait aucun son. Mais Litta ne s'occupait déjà plus d'elle. Son parti était pris. Elle irait. S'étant glissée dans le salon obscur et désert, elle entassa quelques sonates au fond d'un vieux carton qui portait en lettres dorées le mot *Music*, ajusta son chapeau de fillette sur ses cheveux bouclés et sortit dans le corridor.

Glikéria, un châle sur les épaules, l'y attendait, l'air agité.

— Mademoiselle, vous n'y pensez pas... avec cette robe seulement... et s'il pleut?...

Sans répondre, Litta se dirigea vers l'antichambre.

— Mademoiselle, ce serait peut-être mieux... par la porte de service...

Pourquoi pas, en effet?... Mais non, quelqu'un de la maison pourra s'y trouver, le dire à la comtesse... Et même, en dehors de cela, il semble à Litta qu'il vaut mieux ne pas se cacher.

Un moment d'arrêt, dans le demi-jour de la grande antichambre. On les a questionnées, d'un ton indécis, ne sachant trop s'il fallait ou non les interroger. Glikéria a murmuré quelque chose, Litta a tendu son carton à musique, et poliment, on les a laissées passer.

Les voici toutes les deux dans l'escalier...

Où aller, à présent, mon Dieu?... A droite... à gauche?... De quel côté, mon Dieu, pour le rencontrer?...

Qu'ils ne se rencontrent pas, qu'il arrive, monte et demande Litta : on se mettra à la recherche de celle-ci, on se renseignera sur lui par téléphone, et alors, cela ira mal, tout à fait mal... Mais ne pas courir à sa rencontre serait encore pire. Un fait domine tout : que Mikhaïl entre par cette porte, il est perdu !

A quoi se résoudre, mon Dieu?... La dernière fois, se trouvant par hasard au balcon, Litta le vit venir par le côté droit de la rue. Si elle envoyait Glikéria de ce côté, pendant qu'elle-même, irait de l'autre?... Impossible ! Glikéria ne comprendrait rien ; elle le laisserait échapper et ne saurait plus retrouver Litta.

La jeune fille se sentait faiblir, ses jambes fléchissaient.

C'est du côté droit qu'il est venu, la dernière fois... eh bien, cette fois-ci, j'irai à gauche.

Elle se mit en route, sur ses jambes qui flageolaient. Glikéria se traînait derrière elle. Le jour était trouble et blanchâtre. Des rafales de vent soulevaient une poussière aveuglante. Quelques charrettes, avec des jambes pendantes de moujiks, passaient, dans un bruit de cahots. Sur les trottoirs, personne. Plus loin, plus loin... Jusqu'où faudrait-il suivre la rue Fontanka?... Et s'il allait arriver par la ruelle, là-bas...

— Mon Dieu, tout est perdu... Pourquoi espérer encore...

Litta n'a plus qu'à s'arrêter, à rester ici, près de la grille du canal, son carton de musique à la main... elle n'a plus qu'à s'arrêter, à attendre... quoi?

Mais le voici. Lui, lui ! Il sort de la ruelle... c'est bien son chapeau noir, sa démarche courbée. Il s'est rasé, ces derniers temps, il

ressemble à un acteur ; cela ne lui va pas très bien, mais sûrement il faut qu'il en soit ainsi. Le voici ! C'est tout juste si Litta ne traverse pas la rue d'un bond pour le rejoindre plus vite. Ses jambes se sont raffermies soudain. Mais elle se ravise, se borne, par prudence, à presser le pas.

Il la regarde, la reconnaît et ne la reconnaît pas. Comment pourrait-il la reconnaître, avec ces cheveux sur le dos, ce chapeau d'enfant, ce visage pâle et grave? Et comment se trouve-t-elle ici, dans la rue?

La voilà près de lui. Glikéria est là-bas, en arrière.

— Ne venez pas !... ne venez pas chez nous... j'ai couru à votre rencontre... Dieu soit loué, je vous trouve... c'est bien...

Elle reprend haleine, et d'une voix plus calme :

— On a perquisitionné chez Youri. On l'a emmené. Ils sont encore là. Allez-vous-en.

Il l'enveloppe d'un coup d'œil rapide.

— Merci... chère. Adieu !

— Donnez-moi seulement de vos nouvelles. Plus tard, d'une façon ou d'une autre.

— Oui, oui, soyez sûre... je chercherai, je trouverai.

— Peut-être, Didoussia...

— Oui, je sais. Merci, chère.

Il a rebroussé chemin, sur le pont, il a déjà disparu. Tout cela s'est passé si vite, si vite, avant même que Glikéria n'ait eu le temps de rejoindre sa maîtresse.

— Mademoiselle... votre professeur, sans doute?...

— Tais-toi, Glikéria... Jamais un mot à personne, tu m'entends? Si tu dis un mot, Youri est perdu, perdu. Tu me le jures?

Elle entraîne Glikéria, ahurie. Toutes les

deux s'enfoncent dans cette ruelle, à droite, par où est venu, tout à l'heure, Mikhaïl.

— Mademoiselle, mademoiselle... comment pouvez-vous croire? Est-ce que je n'aime pas Youri Nicolaïévitch? Que je sois mise en pièces, que je meure si...

Elle se signe sous son châle, en se tournant vers la croix dorée de quelque église, à peine visible, au loin, par-dessus les toits.

Il était trop tôt pour rentrer tout de suite. Qu'allaient-elles trouver à la maison? Litta ne craignait plus rien. Elle ne pensait même pas à la comtesse. Le principal avait réussi ; ce qui voulait dire que Litta avait de la chance et que tout le reste aussi irait bien.

Elles errèrent pendant quelque temps par des rues inconnues. Tout cela était étrange et nouveau pour Litta.

— Mademoiselle... Il faudrait rentrer, implora enfin Glikéria. Que Dieu nous protège !...

Elles se dirigèrent vers la maison.

— Mademoiselle... nous pourrions prendre le second escalier de service, celui du barine... de son appartement à celui de mademoiselle, il y a un passage par l'office. Mais peut-être sont-ils déjà partis...

Litta en avait assez de réfléchir. Que Glikéria fît comme elle l'entendait.

Elles passèrent sans encombre. Dans l'appartement du vieux sénateur, personne ; pas même un domestique. Le dédale des passages sombres franchi, son chapeau enlevé et dissimulé sous le châle de Glikéria, Litta se trouva enfin devant la porte de sa chambre à coucher.

Se demandant si elle n'avait pas rêvé, elle ôta sa vieille robe, refit sa coiffure. Ses mains tremblaient, sans doute d'avoir porté si longtemps le pesant carton.

Glikéria revenait.

— Chère mademoiselle, ils sont partis il y a dix minutes à peine. Ils ont emporté de gros paquets...

— Et grand'mère?

— Son Excellence est très agitée. Le barine Nicolas Yourévitch et Modeste Ivanovitch sont en ce moment chez elle. On a encore envoyé chercher quelqu'un. Elle a daigné vous demander. On lui a répondu que vous dormiez et que vous n'étiez pas encore sortie de votre chambre. La Sainte Vierge nous a protégées. On a remarqué aussi que je n'étais pas là, mais moi je ne compte guère...

Litta ne l'écoutait déjà plus. Il fallait aller, vite, vite.

Elle frappait, l'instant d'après, à la porte du boudoir de la comtesse.

— Qui est là? *Entrez* [1].

Droite et sèche, fronçant ses sourcils gris, la comtesse était assise à sa place habituelle, dans un fauteuil au majestueux dossier.

A côté d'elle, le père de Litta ; événement inaccoutumé, car il ne mettait jamais les pieds chez sa belle-mère. Nicolas Yourévitch s'appuyait sur une canne. Il était vêtu d'une robe de chambre et ses pieds malades disparaissaient dans des pantoufles. Près de la fenêtre s'était réfugié Modeste Ivanovitch. C'était un inoffensif général en retraite, vieil ami de la comtesse et qui habitait chez elle, de temps immémorial, dans un coin retiré de la maison. Elle l'envoyait chercher de temps à autre, pour se désennuyer ou lui demander un conseil. En fait de conseils, Modeste Ivanovitch, d'ailleurs, ne pouvait passer pour un maître.

La comtesse tenait d'une main un flacon de sels, et, de l'autre, s'éventait avec son mouchoir.

(1) En français dans le texte. — *N. d. T.*

— Où étiez-vous? dit-elle froidement à Litta qui s'avançait pour lui baiser la main.

Litta se sentit devenir verte. Comment avait-elle pu se flatter que tout se passerait sans accroc?

Mais la comtesse poursuivait :

— C'est honteux, pour une grande fille comme vous, de trembler, de s'enfermer dans sa chambre, quand le malheur est sur la maison... quand votre frère est la proie d'une pareille infortune, d'une machination aussi infâme, aussi imméritée. Quelle pusillanime vous faites ! Regardez-vous donc. Vous n'avez plus figure humaine.

La jeune fille, de pâle qu'elle était, devint rouge de joie. Elle avait eu si peur. Dieu merci, la comtesse ne savait rien.

Silencieusement, elle s'inclina devant son père et alla s'asseoir dans un coin. La comtesse ne faisait déjà plus attention à elle.

— Oui, je l'exige, je l'exige, dit-elle d'un ton dur et autoritaire, en reprenant avec Nicolas Yourévitch sa conversation interrompue. Vous devez faire pour votre fils le possible et l'impossible. Oh! vos douleurs... il s'agit bien ici de vos douleurs ! Allez où vous voudrez, mais allez-y aujourd'hui, retournez-y demain, après-demain, s'il le faut. Vous dites que vous n'avez pas de relations? Vous en aviez. Remuez-les, agissez. *C'est vraiment inouï* [1]! Pénétrer ainsi, sans façon, chez des gens comme il faut... Et un garçon aussi charmant, aussi parfait... Si l'on veut maintenant faire passer les jeunes gens comme lui pour des révoltés, cela signifie que les gens qui nous gouvernent sont des révolutionnaires. Oui. Je suis assez vieille

---

(1) Les mots en italique sont en français dans le texte. — *N. d. T.*

pour ne pas avoir peur de dire la vérité. Oui, ce sont des révolutionnaires, qui ne veulent pas des vrais patriotes, qui les arrêtent et les jettent *dans un cachot*...

— *Madame la comtesse*... commença, d'un ton terrifié, le timide Modeste Ivanovitch.

— Non, je n'ai pas peur, mon cher, je n'ai pas peur. Toutes ces manies de liberté les ont rendus fous, ils frappent à tort et à travers, comme des portiers ivres... la voilà bien, leur fameuse démocratie ! — Cela ne peut pas continuer de la sorte. Quand je devrais aller jusqu'à l'Empereur...

Elle s'éventa avec son mouchoir.

— Ce garçon n'a pas eu de mère, reprit-elle. Quant à vous, Nicolas Yourévitch, si la plus primitive notion du sentiment paternel s'est desséchée en vous, tant pis... je la forcerai bien, oui, je la forcerai bien de se réveiller.

— Mais, comtesse, je suis prêt, commença Nicolas Yourévitch. Vous me voyez bouleversé moi-même. Je suis désemparé, mort, et, par-dessus le marché, tout à fait malade. C'est seulement d'hier que je puis marcher un peu. Je ne parviens pas à rassembler mes idées...

— Rassemblez-les et ne perdez pas de temps. Allez, allez !

— Mais où? Chez qui? Il est nécessaire d'y réfléchir. Tout cela, d'ailleurs, n'est peut-être *qu'une fausse alerte*. Il se peut qu'on le relâche demain.

— Vous êtes un sans-cœur, cria la comtesse. Le voilà maintenant qui veut attendre que ces policiers qui ont perdu l'équilibre, aient l'idée de remettre en liberté cet infortuné martyr... *C'est le comble !*... Mais je suis encore en vie, grâce à Dieu. Il y a quelque part une justice. Et vous irez.

Nicolas Yourévitch se mit à avoir vraiment

peur. Un tremblotement agita ses joues glabres et molles.

— J'irai, j'irai, comtesse. Je ferai tout pour mon malheureux fils. Mais, il me vient une idée. Il existe aujourd'hui un nouvel ordre de choses... hum ! pour ainsi dire un nouveau régime... Avant de commencer... *nos démarches*... ne serait-il pas bon de prendre l'avis de Valérien Yakovlévitch? De Voronine? Il est député... Avec cela *très bien vu*. Et c'est un de nos parents.

La comtesse réfléchit.

— On peut l'envoyer chercher. Certainement. Mais cela ne vous empêche pas d'agir de votre côté. Député, dites-vous, député : peu importe comment il est vu ; dès l'instant qu'il est député, il n'est rien. Nous avons besoin de gens au pouvoir, non de députés...

Litta rentra chez elle et demeura toute la journée seule, assise dans la salle d'études, sans pouvoir ni lire, ni penser.

Elle apprit seulement par Glikéria — pointe des pieds et chuchotement — que plusieurs personnes se trouvaient chez la comtesse, que le barine Nicolas Yourévitch était sorti en voiture, mais qu'il était rentré peu après.

Puis les jours passèrent, sans apporter rien de nouveau. Il était impossible d'approcher la comtesse. D'une obstination infatigable, elle ne cessait de s'indigner, persécutait son gendre, recevait des lettres, tenait conciliabule avec de vieux généraux. Mais tout cela, paraît-il, ne servait à rien. Le sénateur courut pendant trois jours et s'alita le quatrième. Il savait, du reste, qu'à peine sur pied, il lui faudrait recommencer de courir. La comtesse s'informait continuellement de sa santé ; il lui arriva même de venir constater de ses propres yeux s'il ne faisait pas semblant d'être malade.

L'entrevue avec le député Voronine, c'est-à-dire l'oncle Corbeau, qui ne vint que deux jours après l'événement, fut bizarre. Le protecteur de Lizotchka avait l'air mauvais, décontenancé. Il prenait part, assurément, au souci de la famille ; toutefois, il ne cessait de jeter autour de lui des regards inquiets, comme s'il était effrayé de quelque chose qui l'eût en même temps irrité et vexé.

La comtesse ne pouvait, bien entendu, savoir la cause du changement survenu dans l'humeur de l'oncle Corbeau. La police avait fait une perquisition inopinée chez Lizotchka. Elle n'avait point donné de résultat et l'on n'avait point inquiété cette dernière. A l'arrivée de l'oncle Corbeau — lequel heureusement ne s'était pas trouvé là pendant la nuit de la perquisition... — Lizotchka, encore toute tremblante d'effroi, fondit en larmes et se comporta de telle manière qu'il finit par tout savoir, autrement dit, que la perquisition avait eu lieu à cause de la lingère, et que cette lingère, d'ailleurs disparue au préalable en emportant ce qui pouvait la compromettre, avait été prise par Lizotchka sur la recommandation de Youri. Aux larmes et au désespoir de Lizotchka, l'oncle Corbeau devina que Youri était très près de son cœur... L'accueil qu'il fit aux prières de celle-ci à propos dudit Youri se ressentit de cette constatation. On l'avait arrêté. C'était fort regrettable, évidemment. Mais qu'y pouvait-il?

Chose curieuse, la police n'avait point soupçonné que Youri eût sa chambre chez Lizotchka. Il en avait emporté, par hasard, tout ce qui aurait pu signaler son passage. Le hasard voulut aussi que, la nuit de la perquisition, Lizotchka dormît, non chez elle, mais dans la propre chambre de Youri, ce qu'elle faisait souvent lorsqu'elle savait qu'il ne viendrait pas.

La police ne sut donc rien à propos de la chambre. Mais ce qu'apprit en revanche l'oncle Corbeau ne pouvait le mettre dans une agréable disposition d'esprit. Il était, certes, attaché à Lizotchka. Cependant toutes ces ténébreuses histoires ne lui allaient guère et il ne voulait pour rien au monde y être mêlé.

En présence de cette attitude de Voronine, la comtesse finit par l'injurier et le mit presque à la porte.

— Les voilà bien, ces députés, vociféra-t-elle quand il fut dehors. Prenez un homme intelligent : aussitôt qu'il est devenu député, il se tortille comme un poisson dans la poêle, il beugle et vous n'obtiendrez de lui aucune parole de bon sens. Il jette autour de lui des regards effarés. Ce n'est pas un homme, c'est un lièvre. Il faudrait enfermer tous ces députés-là. Dommage que personne n'en ait l'idée...

Litta errait comme une ombre par la maison. L'envie lui venait, parfois, d'aller trouver sa grand'mère, de lui dire quelque chose, mais elle ne s'y décidait point.

Enfin, on apprit que Youri était enfermé à la forteresse.

La comtesse fit appeler sa petite-fille, la regarda de ses gros yeux durs et déclara :

— Votre frère est à *la forteresse*. Voilà où nous en sommes arrivés. *La forteresse !* Il ne faut plus s'étonner de rien, aujourd'hui. Mais nous devons d'autant moins perdre courage. Nous devons à tout prix le tirer de là.

Litta se souvint de leur passage devant la forteresse, en revenant des Iles... Elle se rappela les murailles grises et sales... Maintenant, Youri était là, quelque part derrière ces murailles... Et peut-être pas Youri seul...

Youri, ce ne serait rien. Elle n'avait pas peur pour lui. Sa grand'mère avait raison, il n'avait

rien à craindre, et d'ailleurs on se préoccupait de le délivrer. Mais, là-bas, il n'y avait pas que le seul Youri. Et que serait-ce, si...

— Grand'mère, dit enfin, timidement, Litta, Didoussia... Didime Ivanitch n'est-il pas venu? Peut-être pourrait-il conseiller quelque chose...

La comtesse la regarda.

— Didime?... Non, il n'est pas venu. *Mais vous avez raison, petite.* C'est un homme très intelligent. Il peut être utile de lui demander son avis. Lui-même a eu des difficultés... au sujet de certaines choses... Il y a longtemps, en effet, qu'on ne l'a vu. C'est un original, *mais il est très fort.*

Elle réfléchit et reprit :

— Qu'il vienne à Tsarskoé. Nous irons nous y installer après-demain.

— Nous irons?... Déjà... Mais, comment...

— Tout cela sera plus commode de là-bas. Papa va mieux. De là, il ira voir qui il faudra. Je crois que tout marchera bien. *Ne vous tourmentez pas, mignonne,* ajouta-t-elle avec une affectueuse solennité, *votre pauvre frère nous sera rendu.*

Litta, s'étant recueillie, écrivit à Savatoff. Elle lui dit simplement que *grand'maman* désirait le voir, et qu'ils s'installaient à Tsarskoé. Elle n'osa rien ajouter de plus.

XXIX

LA MER VERTE ET LA MER SALÉE

LITTA est assise sur le petit perron de la maison du jardinier. Raïssa, la fillette de celui-ci, se tient à côté d'elle. Litta profite de l'été pour lui apprendre à lire. Contre une colonnette du perron est adossée une femme âgée, grave, vêtue d'une robe de couleur sombre. Elle regarde en soupirant les longues plates-bandes du jardin potager se détacher sur le ciel rouge et crépusculaire, et son visage exprime une douce sérénité.

C'est la mère d'Anna, la femme du jardinier. Elle est venue en visite chez son gendre. Le jardinier est vieux, mais il a épousé une jeunesse qu'il a choisie parmi les femmes de chambre. Anna est une élégante ; sa mère, elle, est une campagnarde, du gouvernement de Tambov.

La villa de la comtesse est construite à l'ancienne mode ; c'est une maison de campagne et non une maison de ville. Tout y est de vastes proportions, et l'habitation, et le jardin et la cour. Derrière la maisonnette occupée par le jardinier, se trouve le potager avec ses rangées de fraisiers et de framboisiers. Litta n'aime pas l'ennuyeuse terrasse de la villa avec ses fleurs et ses stores de grosse toile ; elle se sent tou-

jours attirée vers ce petit perron, le paysage du potager lui plaît et Raïssa lui plaît aussi. Elle trouve Anna trop hardie, trop rusée et trop obséquieuse, et se sent plus à l'aise avec Varvara, la vieille campagnarde.

— Grand'mère m'a raconté hier une histoire, dit Raïssa. Une belle, belle histoire !

— C'est vrai, Varvara? demande Litta. Tu sais des histoires?

— Allons, qu'est-ce que c'est que nos histoires villageoises, ma petite demoiselle ! Je les ai déjà toutes oubliées. Nous, les vieilles, on en connaissait beaucoup. Mais prends les jeunes de maintenant, elles se moquent de tout ça !

— Maman, elle, ne sait pas d'histoires, dit Raïssa, gamine.

— Non, mais ta maman sait lire dans les livres. Toi aussi, lis.

Varvara soupira et poursuivit :

— Quelle vie, quelle vie, chez vous ! Quelle paix, quel silence ! Et c'est si propre, si commode ! Sûrement que mon Anioutka est bien tombée, je ne me lasserai jamais de le répéter. Faut dire aussi que mon gendre est un peu vieux, un peu vieux pour elle, mais ça ne prouve rien et c'est une bénédiction tout de même. Grâce à lui, elle vit comme une reine. Chez nous, Dieu Seigneur, elle en aurait vu d'autres, supposé même qu'elle aurait épousé un richard.

— Mais qu'y aurait-il eu de mauvais, Varvara, à ce qu'elle eût épousé un moujik? Elle aurait vécu au pays. Je ne parle pas pour Anna en particulier, elle est déjà de la ville, mais en général. Qu'y a-t-il de mauvais là dedans, pourvu que votre mari vous aime?

Varvara se rembrunit.

— C'est que vous ne connaissez pas notre vie, mademoiselle ! On vivait bien autrefois,

mais, à présent, c'est tout à fait comme qui dirait les derniers temps qui arrivent. Ce qui est dur à supporter pour un moujik, pour sa femme ça l'est dix fois plus. Votre mari vous aime... Ça vous sert à grand'chose qu'il vous aime, s'il boit ! Il boit, et alors, il vous bat. De mon temps, on entendait encore parler de moujiks qui n'étaient pas ivrognes, je m'en souviens dans ma mémoire, mais au jour d'aujourd'hui, il n'y en a plus de pareils. Et c'est partout comme ça. La Russie s'amuse, elle boit, elle a tordu le cou à sa peine... le peuple s'est querellé, sa tête s'est prise, il a roulé dans le fossé, et, pour le moment, il est là...

Raïssa se mit à rire.

— Quelles choses étranges tu dis, Varvara, murmura Litta. Et si effrayantes ! Moi, naturellement, je ne sais rien.

— Là, là, ma blanche petite demoiselle, d'où pourrais-tu savoir? Notre existence est difficile, nous ne te la montrerons pas. Nous vivons entre deux mers qu'on ne peut pas traverser : une mer salée — les larmes des femmes, — l'autre mer, verte, — le vin des moujiks. Comment pourrais-tu savoir? Tu ne sais pas.

Varvara disait tout cela sans se plaindre, d'une voix satisfaite, joyeuse même. C'était une femme d'expérience, patiente et sentencieuse.

Litta, cependant, se sentit désireuse de changer de conversation. Elle demanda :

— Et ton mari, à toi, vit-il encore?

— Le vieux? Rien. Il s'est mis à boire, ha! ha! ha !

— Et il boit toujours?

— Lui serait-il possible de ne pas boire? L'été dernier, au temps des fêtes, en revenant de la foire, il était tellement ivre qu'il a commencé à me battre, tellement me battre que c'est tout juste si le garçon d'écurie du ba-

rine qui était venu à notre rencontre a pu me tirer de ses pattes. Il est vieux, mais sa santé est bonne. Il boîte seulement un peu d'une jambe depuis qu'on l'a enfermé en prison. C'est depuis ce temps-là qu'il s'est mis à boire davantage, aussi bien en semaine que le dimanche...

— Il a été en prison? Pourquoi? Pendant longtemps?

— Longtemps, ma chère demoiselle, longtemps. C'est toujours pour longtemps. Au commencement, c'est lui qu'on a enfermé avec les gens, et après, c'est Grichoutka, mon plus jeune garçon, qu'on a enfermé aussi. Chez nous, tout le monde y a passé, qu'est-ce que tu veux, tout le monde a fait son temps de prison. Les uns ont disparu, qui peut savoir où? Mon Grichoutka a disparu ainsi... Mais un autre, vois-tu, peut revenir. Mon vieux est revenu. A la volonté de Dieu !

— A la volonté de Dieu ! Pourquoi dis-tu cela? s'exclama Litta d'un ton irrité. Y a-t-il longtemps que cela s'est passé? Est-ce que c'était il y a quatre ans?

— Il y a quatre ans, ma chère demoiselle, il y a quatre ans. Alors ils ramassaient tout le monde, quoi dire? Ils ramassaient les gens et puis ils les renvoyaient. Voilà comment ça se passait. Ils les renvoyaient, mais il y en avait qu'ils ne renvoyaient pas. Je ne sais pas comment mon Grichoutka a pu se laisser prendre. Il était jeune et pas débrouillard. Nous avons attendu qu'on le renvoie et, au lieu de ça, on n'a plus entendu parler de lui. Autrefois, aujourd'hui, ma chère demoiselle, tout ça arrivait, tout ça arrive. Aujourd'hui, crois-tu qu'on n'en met plus dans les prisons? On en met, ma petite, on en met !

La voix calme de Varvara continuait de bourdonner doucement. Mais Litta ne l'écou-

tait plus. Tout cela lui faisait perdre courage. On en met, on en met... Tous ivrognes, tous en prison... Pas un seul qui ne soit ivrogne, pas un seul qui n'aille en prison. Et les deux mers, la mer salée et la mer verte... On en met... La volonté de Dieu...

Anna parut, dans un bruit de jupes.

— Ah! vous êtes ici, mademoiselle ! Il paraît que vous faites la veillée avec maman? dit-elle de sa voix doucereuse. Les histoires de la campagne vous amusent. Maman est notre boute-en-train. Elle sait des contes de moujiks, des chansons... c'est intéressant pour les maîtres.

— Allons, je m'en vais, dit Litta. Bonsoir, Varvara, bonsoir, Raïssa !

— Les invités sont arrivés chez Son Excellence, continuait de jacasser Anna derrière elle. Glikéria Spiridonovna me l'a dit à l'instant. Ils viennent sans doute pour le dîner. Lipat est allé à la gare chercher le barine et le général. Mais ils ne sont pas encore là. Ah! Dieu qu'il fait sombre !... la nuit tombe de bonne heure... le mois d'août...

Litta traversa la cour pour se rendre à la villa. Dans le grand vestibule, faiblement éclairé, se tenait Nikita, le valet de chambre de la comtesse. Elle lui demanda, pensant à autre chose :

— Qui est là?

— M. le professeur Savatoff, mademoiselle ! Il est chez Son Excellence.

Didoussia ! Mon Dieu ! Enfin ! Tant de temps avait passé depuis qu'il était venu. Litta avait cessé de l'attendre. Il avait écrit, paraît-il, à la comtesse qu'il était souffrant... il avait encore écrit quelque chose... Litta n'espérait plus.

Et voilà qu'il était ici. Litta, sans savoir pourquoi, se sentit joyeuse.

Courir tout de suite chez sa grand'mère,

elle ne le pouvait. La comtesse n'aimait pas que l'on pénétrât comme cela chez elle. Et puis, il resterait pour le dîner. Mais s'il allait, tout à coup, ne pas rester...

Elle monta chez elle s'habiller et se recoiffer. Elle habitait à présent tout en haut, dans la chambre de Youri. Elle l'avait obtenu de la comtesse.

Des roues grincèrent devant le perron, des lanternes brillèrent. C'était Nicolas Yourévitch, arrivé par le train de Pétersbourg. Le dîner ne tarderait plus désormais.

Le vieux sénateur n'était plus le même. Sous la férule de la comtesse, il avait commencé ses courses, ce qui l'avait d'abord rendu tout à fait malade. Mais la férule ne se calmant point pour si peu, Nicolas Yourévitch avait compris et s'était soumis. Qui mieux est, il s'était accoutumé à sa nouvelle existence. Il avait repris le dessus, rajeuni, et son pied n'osait plus le faire souffrir. Il avait retrouvé, effectivement, quelques relations, ce qui ne lui déplaisait pas. Il faisait des démarches au sujet de Youri, dont il se préoccupait sincèrement, mais n'y mettait point de fièvre ; et il était heureux de constater que le « malheureux accident » survenu à son fils ne lui valait point d'être regardé de travers. Bien au contraire, il ne trouvait partout que sympathies, encouragements et promesses... L'affaire réussirait. La comtesse avait raison : il ne fallait pas se laisser abattre et les gens se souvenaient encore fort bien de lui, Nicolas Yourévitch.

Quelques coups de gong... de ce gong dont il paraît que l'on ne pouvait se passer à la campagne.

Il reste, il reste, je vais le voir ! se dit Litta en bondissant, joyeuse, dans l'escalier.

Dans la salle à manger à boiseries, se trou-

vaient déjà les deux dames de compagnie. Nicolas Yourévitch entra, appuyé sur sa canne, mais stoïque. Ce fut enfin le tour de la comtesse, au bras de Savatoff. Un Savatoff petit, blanc, avec son air d'oiseau, mais très correct et impeccablement mis.

— Quelle grande jeune fille... Une vraie étudiante ! dit-il d'un ton à moitié surpris, en saluant Litta. Il sourit, et ses yeux exprimèrent quelque chose de si bon, de si compréhensif que Litta rougit de plaisir.

— Hé bien! prenez-la à votre cours de l'hiver prochain, dit la comtesse en français ; je n'ai rien contre les cours, dès l'instant qu'ils sont sous votre direction.

Savatoff s'inclina.

— Oh! oui, *grand'maman*, balbutia Litta, émue. Seulement, j'ai encore un examen à passer...

Comme ils prenaient place à table, la comtesse s'adressa, également en français, à son gendre :

— M. Savatoff vient de m'apporter de très intéressantes et très précieuses informations... Nous causerons de cela après le dîner.

Ce disant, elle jeta un coup d'œil torve du côté des deux dames de compagnie, muettes.

La conversation se déroula, volontairement banale. Litta demeurait silencieuse. Elle levait de temps à autre les yeux vers Didoussia ; il lui répondait d'un regard affectueux, malin, et qui comprenait.

On servit le café dans un petit salon. Les dames de compagnie n'y entrèrent point, mais Litta, d'une allure décidée, suivit la comtesse : elle devait tout savoir.

Le professeur communiqua en effet quelque chose de nouveau à la comtesse. Il avait en-

tendu dire que dans les jours qui suivirent immédiatement l'arrestation de Youri, et sans doute à la suite de l'examen des papiers saisis chez lui, plusieurs personnes avaient été également mises sous les verrous. L'instruction se poursuivait, mais aucune charge proprement dite n'avait encore été relevée contre Youri. En admettant qu'elle le fût, il ne pourrait, dans ce cas, s'agir que de quelque vague et vieille histoire, ce qui prouvait que l'on était désireux d'étouffer l'affaire, du moins en ce qui concernait le jeune homme.

— Hé! hé! oui... Nous nous sommes beaucoup remués, dit Nicolas Yourévitch en hochant la tête. Mais d'où savez-vous tout cela? ajouta-t-il en souriant d'un air bonasse.

— Je ne vous le donne pas pour certain, répliqua Savatoff. Ce sont des bruits qui courent. Mais cela ne doit pas vous empêcher de continuer activement vos démarches.

— Très bien, très bien, approuva la comtesse, rayonnante, sans d'ailleurs perdre son air de solennité. A propos, Didime Ivanovitch, vous savez que nous recevons parfois de ses nouvelles. De petits billets transmis par ses *geôliers*... Grâce à nous, au point de vue matériel, il n'est pas trop mal. Il ne perd pas son sang-froid. C'est un garçon étonnant ! Un cœur solide ! Il nous écrit qu'il est calme et en bonne santé.

— Il est très observateur, fit Nicolas Yourévitch. Plus tard, il nous contera ses impressions de captivité.

La comtesse joignit les mains.

— Épargnez-nous, *de grâce !* De quelles impressions parlez-vous? Ces prisons n'ont aucun intérêt pour personne. Je suis vieille, mais aux jeunes aussi, ce fatras donne sur les nerfs. Délivrez-nous de ces extravagants qui ont

envahi la société et la littérature... « Ah! la révolution !... Ah! les prisonniers !... Ah! ceci ! Ah! cela !... » Ils ont fini par ne plus pouvoir se supporter eux-mêmes. *Tout cela est démodé !*

— Vous avez raison, comtesse, dit Savatoff. Très *démodé*. Ce sont des choses dont on ne parle plus. Pourtant, elles existent toujours. Et il y a des révolutionnaires, et il y a des prisonniers. Quand ce ne serait que Youri, par exemple...

— Des révolutionnaires, j'espère bien qu'il n'y en a plus !... Sans parler des mesures prises en son temps à leur égard, toutes ces horreurs qu'ils ont perpétrées contre eux-mêmes !... bref, ils doivent être anéantis radicalement. Mais si le gouvernement est assez stupide pour continuer à se saisir de jeunes gens comme Youri et à les emprisonner, je prétends qu'il ne peut rien y avoir pour lui de plus mauvais. Je dis que de pareilles *gaffes* ne peuvent se répéter éternellement. Où sont-ils, maintenant, ces fameux révoltés? Montrez-m'en un, je vous prie. Un gouvernement ayant un peu de flair aurait dû les laisser en liberté, même les vieux. Ils se seraient regardés les uns les autres et se seraient mis tranquillement à quelque besogne utile.

— Pouh !... une amnistie serait encore prématurée, dit, en gonflant les joues, Nicolas Yourévitch.

— Mon cher, je parle d'un gouvernement ayant du flair. Or pour cela, il faudrait que ce gouvernement se tînt au courant, *comment dites-vous*, au courant de l'état social. Mais donner actuellement la chasse aux séditieux, quand personne n'entend parler de sédition, n'y songe, ne veut lire cette littérature, cela me dépasse !

— Eh bien, Dieu soit loué, comtesse, que

personne ne veuille s'y intéresser, dit gaiement Savatoff. Quant à Youri, c'est inconsidérément qu'on l'a fait arrêter, là vous avez absolument raison. Je dis comme vous qu'on a eu tort, qu'on a eu tort.

— Et les moujiks ! dit soudain Litta, d'une voix enrouée par son long silence. On les emprisonne, on les emprisonne... Sait-on pourquoi?

— *Comment?* fit la comtesse surprise, en levant les sourcils. Quels moujiks? *D'où prenez-vous tout ça?* Les moujiks, il est hors de doute que c'est pour ivrognerie et mauvaise conduite qu'on les met en prison. Oui, j'ai lu cela quelque part : la campagne est très débauchée. Mais quel rapport cela peut-il avoir avec ce que nous disions?

— Ceci est un autre chapitre, dit Savatoff en souriant et se levant pour prendre congé de la comtesse.

— Non, non, il est encore trop tôt. Je vais dire qu'on attelle.

Nicolas Yourévitch était, depuis quelque temps, dans un état de torpeur. Il se mit debout en s'appuyant sur sa canne afin de regagner son appartement.

— Quelle nuit superbe et chaude, dit Savatoff en regardant, par une porte ouverte sur le balcon de la pièce voisine, un large pan d'obscurité.

— Il fait sombre dans le jardin, se hâta de répondre Litta. Mais voyez comme il fait bon sur notre balcon. Pourtant, *grand'maman* craint 'humidité et nous n'y prenons jamais le thé, le soir.

Savatoff suivit la jeune fille. Ils s'arrêtèrent devant la balustrade, dans l'ombre tiède et parfumée de la nuit d'août.

Litta sentait battre son cœur ; elle cherchait,

sans les trouver, les mots les plus courts, les plus indispensables à dire...

— Chère, murmura tout bas le vieillard, vous êtes intelligente... perspicace et bonne.

Litta leva les yeux. Dans le rayon de lumière venu du salon, elle aperçut le visage de Savatoff, un visage affectueux — et qui ne souriait pas.

— Didoussia... est-ce que vous savez... vous?...

— Je sais, je sais... Ce que je ne sais pas, je le devine. Les nouvelles sont bonnes... les nouvelles de celui auquel vous pensez.

— Vrai ! s'écria joyeusement Litta. Oh! comme je suis contente !

— Peut-être reviendrai-je une autre fois, vous apporterai-je une petite lettre. Seulement, mon enfant, cette lettre...

— Oh! je sais, je sais...

— En vérité, elle va m'en remontrer !

— Je viendrai vous voir, Didoussia. Mais pas avant que nous ne soyons réinstallés à Pétersbourg.

— Vous viendrez? Comment ferez-vous?...

Il se tut un moment et reprit :

— Nous pourrions combiner quelque chose : vous avez parlé d'un examen... Voulez-vous qu'Oreste et moi, nous vous y préparions cet automne? Un coup de collier. Vous viendriez chez nous. C'est une idée.

— Oh ! Didoussia ! Comme ce serait bien ! Et puis, vous savez, je suis une bonne élève, j'apprends vite ; ce ne sera pas difficile pour Oreste. Par exemple, j'ai peur que grand'mère...

— J'en parlerai à la comtesse, dit, d'un ton sérieux, Savatoff. Cela ne presse pas.

— Je suis contente, contente, contente, babilla Litta comme une fillette, en se retenant de sauter de joie. Je suis contente. Tout

réussi, tout est bien, cher Didoussia... et tout réussira. Comme il fait bon vivre.

Savatoff regardait ses yeux brillants, faisait mine de vouloir se fâcher et n'en avait pas le courage. Il eut, de nouveau, un affectueux sourire.

L'instant d'après, Litta se tenait dans le vestibule, où Savatoff mettait son pardessus, cherchait son plaid à carreaux — et sa gaieté ne la quittait pas.

Elle en eut honte, ensuite. De quoi se réjouissait-elle, comme une mauvaise fille? Il faisait bon vivre?... Elle tenta de se rappeler Varvara... tous forçats, tous ivrognes... La mer salée, la mer verte...

Mais quoi? Tout cela devait être changé. Plus tard. Pour le moment, elle était heureuse. Heureuse de ce que, grâce à Dieu, l'affaire eût réussi, heureuse de savoir qu'elle recevrait des nouvelles, qu'elle irait voir Didoussia et Oreste, heureuse, heureuse !

Oui, il faisait bon vivre, il faisait bon sur la terre. Aujourd'hui, rien encore. Mais demain, demain, tout ! Et cela aussi, était bon à espérer.

XXX

L'APPARENT ET LE SECRET

VOICI les sombres jours d'automne.

Sombres et paresseux... pareils à un regard gris, couleur d'étain entre des cils, lentement, à peine entre-bâillés et refermés sitôt qu'ouverts... Voici revenus les jours sombres. Si l'obscurité pleure ou transpire, on n'en sait rien : la malpropre lumière des réverbères tombe sur les trottoirs en plaques luisantes et grasses. Lumière, mais lumière malpropre, en effet... et qui vous donne l'illusion de vous salir.

Cette saison a vu s'accomplir, enfin, l'événement tant attendu : un matin, de bonne heure, le jour ayant à peine disjoint ses paupières collées, Youri est revenu à la maison.

Il est arrivé tout simplement, dans un izvoztchik. Il croyait que tout le monde dormait encore. Mais quelle surprise ! Tous se sont précipités, Glikéria lui baisant les mains qu'elle arrosait de larmes, Litta apparaissant tout habillée, se jetant à son cou...

Cinq minutes après, Youri, un peu étonné, se trouvait assis dans la salle à manger devant une tasse de café, en présence de la comtesse elle-même, et, chose plus inaccoutumée encore, de son père. A l'étreinte tremblante de ce dernier, succédait celle, énergique, de la comtesse,

dans l'œil de laquelle il distinguait une larme. Était-ce possible?...

Une petite lampe, semblable à une boule rougeâtre, pendait au-dessus de la table, éclairant des visages rendus verts par le faux jour. Le moins blême était encore Youri, quoiqu'il eût passé bientôt cinq mois *dans un cachot*, selon l'expression de la comtesse.

Ses traits étaient à peine tirés et toujours juvéniles ; ses yeux brun doré brillaient comme auparavant, au-dessous de son front égayé d'une longue mèche brune.

Youri, peu loquace, regardait joyeusement autour de lui. Son père, décidément, avait rajeuni ; il ne s'appuyait sur sa canne que pour se donner un air d'importance. Litta, par contre, avait vieilli. Non pas grandi, vieilli, simplement. On lui eût donné vingt ans. Elle était pâle, austère, dans une petite robe sombre. Jolie, tout de même... Mais autre !

La curiosité de tous apaisée, la comtesse se mit en devoir de notifier à Youri sa décision qu'elle appelait d'ailleurs un conseil.

Elle supposait que le meilleur parti qu'il pût prendre pour l'instant, était d'aller passer six mois, une année même, à l'étranger. Ce n'était point qu'il dût concevoir la moindre inquiétude ; il pouvait rester ici : l'on n'oserait plus le toucher du doigt. Valait-il cependant de rester *dans ce pays* de l'arbitraire?... Sa santé n'était pas ébranlée, soit ; il fallait néanmoins quelques précautions, faute de quoi...

Avec son franc-parler accoutumé, la comtesse ajouta que la question des frais de voyage ne devait pas le préoccuper.

Litta regardait son frère. Elle croyait s'apercevoir que la proposition de la comtesse ne le séduisait point outre mesure. En être certaine l'eût satisfaite...

Mais Youri se levait avec empressement, baisait la main de la comtesse.

— Vous avez raison, *chère, chère madame.* Rien de mieux, en effet! Comment puis-je vous remercier... Moi-même, aussi, je pensais partir... aller ici ou là... en Allemagne. J'ai besoin de m'occuper. Si je ne m'installe pas en Allemagne, ce sera de nouveau à Paris, pour travailler au laboratoire de X.

— Vous irez où vous voudrez, mon enfant, fit la comtesse, attendrie. Votre amour du travail est digne d'estime ; rappelez-vous cependant que vous avez besoin, aussi, de repos.

Youri eut un sourire silencieux. Tant de choses, en effet, il avait besoin de tant de choses...

Partir... Cela le fit songer à Natacha. Ces longues semaines n'avaient pas effacé le souvenir de son rêve. Il fut joyeux de n'avoir point oublié...

Mais où était-elle? Où la chercher? A Paris?

Il fut décidé que Youri partirait la semaine suivante. Le plus tôt serait le mieux.

Puis d'un ton léger, le jeune homme se mit à conter quelques souvenirs de son séjour à la forteresse. Mais la comtesse fronça les sourcils. Cela lui donnait sur les nerfs. Et c'était du passé. Youri se tut.

Litta réfléchissait. Quand pourraient-ils se voir seul à seul, elle et son frère? C'était indispensable. Elle avait tant de choses à lui dire, tant de questions à lui poser. Il était le même, et pourtant il y avait en lui quelque chose de changé. Litta remarqua au-dessus de son sourcil droit une ride qu'elle connaissait bien... Signe habituel de chagrin ou de préoccupation.

Litta n'était point curieuse d'entendre des « impressions de captivité ». Au diable ces histoires ! C'était autre chose qu'elle voulait savoir.

Youri monta dans sa chambre où, cependant, elle n'osa point le suivre.

Ils déjeunèrent ensemble. Mais, tout de suite après, la voiture annoncée, Litta dut se rendre à sa leçon... chez Savatoff.

Le dîner les réunit de nouveau. Mais Youri, sitôt levé de table, se rendit chez son père et sortit en ville.

Trois jours entiers passèrent, pendant lesquels, à son grand désespoir, Litta ne put réussir à s'entretenir avec son frère. Cependant, il ne l'évitait en aucune façon. Une fois même, il parut prendre les devants, mais elle ne comprit pas.

La comtesse donna un déjeuner de gala en l'honneur du retour de « l'enfant » que l'on ne pouvait appeler « prodigue », disait-elle : plusieurs officiers, parmi lesquels des généraux d'importance plus ou moins grande, et l'immuable Modeste Ivanovitch ; des civils, dont l'oncle Corbeau, précisément arrivé de la veille pour l'ouverture de la Douma. La comtesse avait voulu inviter aussi Savatoff, mais s'était ravisée. Savatoff était un ami intime, que les autres ne comprendraient pas. La comtesse était une femme de tact.

Youri, au cours de ce déjeuner, se montra d'une gaieté, d'un charme extraordinaires. Il parut à Litta que tous ces graves généraux se réjouissaient de l'intérêt qu'ils avaient marqué, récemment, au sort d'un aussi gentil garçon.

Ce jour-là, Litta rentra de sa leçon pour l'heure du dîner. Elle prit une décision irrévocable : c'était aujourd'hui qu'elle le verrait, qu'elle lui parlerait !

Elle savait que Youri devait dîner en ville.
— Peu importe, se dit-elle, j'attendrai son retour.

Vers onze heures, tandis qu'elle errait par

le corridor, elle l'entendit qui rentrait chez lui.

— Youroulia, tu es là? Puis-je entrer?

Il se tenait près de son bureau, lisant un billet quelconque, sous le cercle lumineux de la lampe. Il tourna vivement la tête.

— Qui est là?... C'est toi, Oulitka... Entre, entre...

— Tu n'es pas occupé? demanda-t-elle... Tu n'as pas l'intention de ressortir?

— Ma foi non ! Le temps est infect et, en outre, j'ai un peu de migraine.

Il jeta son papier sur la table, fit deux pas au-devant de sa sœur et la prit par la main.

— Viens, viens, Oulitka. Tu n'es pas encore venue me voir. Pas une seule fois. Tu en as perdu l'habitude, petite sauvage ! On dirait que tu es une étrangère.

Ils s'assirent l'un près de l'autre, sur un grand divan, dans un coin d'ombre.

— Je ne suis pas sauvage, Youri. J'ai constamment voulu venir te voir. Comment ne l'ai-je pas fait?... je n'en sais rien.

— Allons, bavardons un peu. Te voilà maintenant une grande jeune fille intelligente... indépendante, par-dessus le marché. Tu vas chez Savatoff? Tu travailles?

— Oui. Mais ce n'est pas bavarder que je veux... Je voulais te parler d'une chose sérieuse... très importante.

— D'une chose sérieuse? Eh bien, vas-y, ma fille !

— Bon, cela a déjà l'air de t'ennuyer. Ce n'est pas comme ça que je puis te parler, Youri... Je n'y peux rien.

— Et moi, qu'y puis-je davantage! Je ne sais pas ce que tu veux. J'ignore comment tu as vécu ici, qui tu as vu, qui tu n'as pas vu, ce que tu penses en ce moment. Que veux-tu donc que je te dise?

Litta se tut un instant. Elle ne se décidait point à parler, tout endolorie de peur et de méfiance. Elle retint un soupir.

— C'est bien. Mais de mon côté, en sais-je plus long sur toi? Moi aussi j'ignore comment tu as vécu pendant tout ce temps, qui tu as vu, de quoi et à qui tu as parlé... Sais-tu quelque chose de Mikhaïl?

Youri lui lança un coup d'œil aigu. Il avait parfaitement remarqué son agitation et sa méfiance. Il comprit clairement qu'elle avait dû se rencontrer avec quelqu'un, entendre quelque chose. Mais pouvait-on parler sérieusement avec elle? Cela en valait-il seulement la peine? Il répondit simplement :

— Mikhaïl?... Il a eu de la chance de ne pas être arrêté, alors. Je ne pense pas, du reste, qu'on ait pu trouver chez moi, dans mes papiers, aucune indication sur lui. Par bonheur, je ne savais rien de positif à son sujet, pas même son adresse, en un mot, rien.

— Par bonheur, tu ne?... Et si tu avais su quelque chose?... Tu l'aurais dit?

Youri se mit à rire.

— Ce n'est que trop clair à présent ! Un charmant garçon, cet autre, là-bas ! Il a voulu arranger ses petites affaires sur mon dos. Il doit deviner que je sais quelque chose sur lui. Soit, qu'il s'explique devant ses camarades d'hier. Moi, je n'ai plus rien à y voir...

Il s'interrompit sur ces mots énigmatiques et reprit :

— Oui, oui, beaucoup d'entre tes amis sont des gens sympathiques. En particulier Mikhaïl et Natacha. Je ne les oublie pas. Et voici que, par un heureux hasard, je viens d'apprendre quelque chose de très important pour eux...

Litta se redressa, émue.

— Quoi, Youri?... Qu'y a-t-il? Quel est cet « autre » dont tu viens de parler?

Youri hocha gaiement la tête.

— C'est bon, c'est bon,... ce n'est pas pour toi que c'est important, c'est pour eux !... dit-il d'un air rusé. Et il ajouta :

— Mais, à propos de Mikhaïl... c'est toi, au fait, qui dois avoir des nouvelles de lui?... Où est-il? Ici? Que devient-il?

— Il... commença Litta, et, de nouveau, elle hésita. Sa gorge se serrait étrangement, arrêtant ses paroles. Fallait-il, ou non, parler?

Youri se renfrogna. Tout cela l'importunait, devenait fastidieux. Il alluma une cigarette et dit tranquillement :

— En vérité, Oulitka, tu es devenue une affreuse conspiratrice. Tu sens la conspiration à quinze pas, comme une boutique de parfumeur l'eau de Cologne. Ce n'est pas moi qui ai commencé cette conversation. Mais, puisque tu l'as commencée, parle au moins de façon humaine!

Litta rougit.

— Pardonne-moi, Yourotchka. Tu dois comprendre que tout cela est tellement difficile pour moi... Je sais très peu de chose... Mikhaïl n'est pas ici, mais il n'est pas loin, continua-t-elle avec effort. Je reçois de ses nouvelles... De courts billets, chez Savatoff.

— Didoussia? En voilà un finaud... Il se moque de son âge...

— Mais non, c'est simplement qu'ils aiment Mikhaïl. Nous nous sommes même revus une fois chez eux, Mikhaïl et moi. Une fois seulement. Il ne faut pas qu'il...

— Certainement. Mais que t'a-t-il dit? Que t'a-t-il écrit?

— Ceci, cela... De petits billets. Il a dit, entre autres, qu'on devait faire son possible pour hâter ta mise en liberté...

Youri réfléchissait.

— T'a-t-il parlé de la lettre que j'ai reçue de lui, par des voies secrètes, pendant ma détention?

Elle tressaillit.

— Une lettre?... Non, je n'en ai rien su. A propos de quoi? Il t'a demandé quelque chose?

— Oui, fit Youri en souriant. Il me semble que tu as deviné. Il voulait savoir directement de moi... comment s'étaient passés mes interrogatoires. Il savait que je lui dirais la vérité. Je lui répondrais maintenant avec plaisir... si c'était possible.

— Youri, commença Litta, brûlante de savoir ce qu'il répondrait, Youri, les lettres sont un moyen très, très difficile... Lui-même, poursuivit-elle tout bas, n'écrit plus depuis longtemps, sinon un billet, par hasard, et par des voies détournées... adressé à Oreste. Il est difficile de correspondre avec lui. Pourtant c'est possible. Tout est possible.

Youri, sans écouter, l'interrompit brusquement.

— Pourrais-tu me dire exactement où se trouve maintenant Natacha? Voilà une personne intelligente. Elle a su tirer à temps son épingle du jeu.

— Je ne sais pas, dit sèchement la jeune fille.

— Et Mikhaïl? Il le sait?

— Probablement. Je ne le lui ai pas demandé.

— Qu'as-tu donc, petite sœur? fit Youri après un silence. T'ai-je froissée? Je t'ai interrompue...

— Non, non. Peu importe.

— Allons, allons... tout cela est déplorable. On t'a bien changée. Impossible de savoir ce que tu veux. Quant à moi, voyons, je te parle ouvertement, sans le moindre mystère : je te

dis simplement que je serais heureux de revoir Mikhaïl, si la chose est possible. Je voudrais, d'abord, répondre, avec précision et franchise, à sa lettre au sujet de mes interrogatoires ; ensuite, lui remettre un petit document sur le compte d'un gredin... Ce sont des gens charmants, mais aveugles, et que je plains. Ayant appris avec certitude que quelqu'un les trahissait, n'est-ce pas mon devoir de le leur dire, de leur rendre ce service, avant de m'en aller? Mais ce ne sont pas là des choses que l'on peut écrire, confier à une lettre. Je voudrais enfin... mais c'est un petit détail personnel... l'adresse de Natacha. Voilà tout !

Litta ne contint plus sa joie. Elle rougit, redevint tout à coup la fillette de jadis, saisit les mains de son frère, se brûla les doigts à sa cigarette...

— Ah ! Yourik, mon bon Yourik ! Non, je te crois. Oh ! comme ce serait bien que tu revoies Mikhaïl. Il me l'a dit, lui aussi... mais à condition que tu le veuilles toi-même, naturellement. Et voilà que tu veux bien... Et qu'en outre tu sais des choses si importantes... Merci, merci !

Youri s'était levé. Il marchait d'un bout à l'autre de la pièce, en réfléchissant. Litta s'était tue. De nouveau, quelque chose l'effrayait.

— Écoute, petite sœur, dit Youri. Crois-tu franchement qu'un rendez-vous soit possible?

— Comment l'entends-tu?

— Comment? En ce qui me concerne, je suis libre de mes mouvements, je n'ai rien à craindre, et je pars pour l'étranger. Où est-il?

— Un rendez-vous est impossible à Pétersbourg. Absolument impossible.

— Ce n'est pas cela que je te demande, gronda Youri. Je demande où est Mikhaïl?

— Il est... en Finlande, répondit Litta d'un ton précipité. Excuse-moi. Je ne sais pas moi-même où j'ai la tête. Mais je te crois, j'ai confiance en toi. Mikhaïl aussi. Oui, il est en Finlande. Mais il n'a pas de refuge déterminé. Il va, il vient... Mais vous pourriez vous rejoindre...

— Nous rejoindre? Oui, tu bafouilles beaucoup, ma fille. Tu embrouilles tout. Tu as confiance en moi? Tu te dis qu'au cours de mes interrogatoires, je n'ai pas fait de dénonciations à tort et à travers, livré ce que je savais et ne savais pas, que je n'ai pas nui aux autres pour le plaisir de leur nuire? Allons, bien sûr. C'était tout naturel. Mais il ne s'agit pas de cela. Il s'agit...

Il continuait d'aller et venir, en réfléchissant.

— De quoi donc, Youri? murmura timidement Litta.

— Je ne sais pas, à dire vrai... Ça n'est pas très commode... Et puis, au fond, courir après lui... est-ce la peine?

— Mais, Youri, tu viens de dire toi-même...

— Oui, évidemment... je le reverrais bien. Les pauvres, ils me font pitié. Je vais partir. Une fois là-bas, je ne me préoccuperai plus d'eux. Je les oublierai. Il faudrait pourtant que je dise à Mikhaïl... En somme, peut-on lui faire parvenir une lettre?...

— C'est possible... quoique très difficile. Mais d'après ce que tu disais tout à l'heure, il y a des choses qu'on ne doit pas confier au papier... les choses les plus importantes. Un simple billet vaudrait mieux, indiquant un lieu de rendez-vous, près d'Helsingfors, par exemple... Tu désignerais l'endroit.

Il redevint songeur.

— Bon, par-dessus le marché, s'en aller au diable... à Helsingfors !... Non, ma fille, cela ne mènera à rien. Cela n'en vaut pas la peine.

Je te donnerai une lettre demain ; tu l'enverras comme tu l'entendras.

Il parlait gentiment, la gaieté reparaissant sur son visage.

— Hé bien! tu boudes, conspiratrice? Ma parole, si je ne devais pas filer ces jours-ci, je finirais par me lancer dans les aventures. Toutes autres considérations à part, il est amusant, en fin de compte, de se plonger dans les mystérieuses ténèbres d'une « conspiration », de voyager secrètement au milieu des rochers et des neiges de Finlande, « un coin de son manteau ramené sur le visage »... La neige, il se pourrait qu'elle fît défaut, mais le coin de manteau serait indispensable...

Litta se leva, toute pâle.

— Youri, je t'en prie, ne te moque pas ! Fais ce que tu veux, mais ne te moque pas. Je te le défends. Ce sont des choses avec lesquelles tu ne dois pas jouer, entends-tu?

— Ho! ho! quelle colère !... Allons, ma petite sœur, ma gentille Oulitotchka, je t'ordonne de sourire, de sourire tout de suite. Je n'ai pas voulu te faire de peine, voyons ! Rire, c'est peut-être ma façon, à moi, de conspirer. Tiens, il y avait une petite maximaliste qui, tout en conspirant, a cessé un jour de plaisanter, de rire. Cela a fini par la perdre... si bien que personne de son entourage ne sait plus à présent où elle est... Regarde-moi, ma belle enfant ; on est redevenu tout à fait sérieux.

Il la taquinait, l'embrassait auprès de l'oreille, la regardait dans les yeux. Elle se laissait faire, souriante.

— Ah! ah! tu ris, tu n'es plus fâchée. Nous sommes encore des gosses et nous pouvons plaisanter ; ce n'est pas un crime. Il y a si longtemps que nous ne nous sommes vus, et tu arrives chez moi avec des airs d'une impor-

tance... Maintenant, va-t'en, ma petite, il est tard. Nous aurons encore le temps de causer tout à notre aise ; il n'est guère probable que je parte avant jeudi.

Il poursuivit d'un ton plus sérieux :

— Je préparerai demain la petite lettre. Ingénie-toi, trouve avec Didoussia un moyeu de la faire parvenir. Quant à son contenu, sois tranquille ; je l'arrangerai d'une manière on d'une autre... à mots couverts... Je n'écrirai que ce qu'on peut écrire. Je réfléchirai.

Litta sortit. Elle se sentait pleine de trouble, de perplexité, d'interrogations mystérieuses. Non à propos d'elle-même ou de Mikhaïl ; tout cela était clair, résolu, tranquille... Mais il lui semblait qu'ici, tout près d'elle, rôdait quelque chose de menaçant, d'insaisissable et d'incompréhensible... quelque chose de vague et de gris — qu'elle ne pouvait apercevoir.

Qu'était ce document dont avait parlé Youri? Un traître, à côté d'eux, de Mikhaïl, peut-être... et ni les uns ni les autres ne le savaient. Ils étaient aveugles, comme elle...

Eh bien, soit, se disait Litta en se déshabillant dans sa petite chambre blanche. Il y a peut-être là quelque chose que je ne dois pas savoir. Je le saurai par mes propres moyens. Youri est bon — mais effrayant. Pourquoi effrayant? Parce qu'il ignore lui-même à quel point il est désarmé. Et cela, cela est terrible.

Elle blottit sa tête sous la couverture ; son cœur battait de peur. Allons, elle était sotte comme une enfant, elle était aveugle, aussi. Elle se dressa, ouvrit les yeux. Il faisait noir, elle ne voyait que du noir, absolument comme si, en vérité, elle eût été aveugle.

Mais ce n'était rien, ce n'était que l'obscurité... Glikéria avait oublié d'allumer la lampe des icones, voilà tout.

Litta ne pense déjà plus à Youri... elle pense à Mikhaïl. Lui, n'est pas effrayant. Elle n'a pas peur pour lui. Il ne lui arrivera pas de mal, il ne faut pas qu'il lui en arrive. Ils ne se reverront plus jamais, peut-être? Alors, Litta s'en ira seule... qui sait où?... Elle fera comme il le faudra? Peu importe.

Mais ils se reverront. Il est impossible qu'ils ne se revoient pas. La vie est si longue devant eux. Litta sait que tout arrivera. Oui, tout.

Litta est rassurée. Non pas dehors, mais en elle-même, il a commencé à faire jour, comme dans le rayon d'une petite lampe qui viendrait de s'allumer. Là, il fait clair, là, elle n'est plus aveugle.

C'est là qu'elle regarde. Là où la peur n'existe pas. Et de nouveau, elle a confiance : tout viendra.

XXXI

LES ERRANTS DES GARES

Le train du soir venait d'entrer en gare d'une ville de Finlande. Un homme en descendit, qu'on eût pris pour un marchand, à sa barbe, sa casquette et son cafetan bleu.

Il passa, avec d'autres voyageurs, dans la salle du buffet, grande pièce sévère, pleine de rumeurs et de claquements de portes.

Des gens pressés, qui reprenaient le train, se hâtaient de manger un morceau avant de continuer leur route. On se bousculait au fond du buffet, devant une immense table sur laquelle étaient dressées les victuailles, plats de macaroni fumants, saucisses, côtelettes et café bouillant. Il y faisait plus clair, et même plus chaud, semblait-il, que dans le reste de la salle.

Une Finlandaise à l'air posé, protecteur, versait le café et surveillait les clients. Ceux-ci s'emparaient des assiettes, se servaient eux-mêmes, à leur convenance, et allaient s'asseoir à quelque petite table...

L'homme barbu se remplit une pleine assiette de macaroni, commanda de la bière et se réfugia dans le coin le plus éloigné du buffet. Là, il prit place à une petite table sans nappe, auprès d'une des hautes et noires fenêtres. Puis il se mit à manger lentement et à boire sa bière, dont il ne tarda pas à commander une seconde chope.

La cloche du départ retentissait, causant une recrudescence d'agitation et de battements de portes. Enfin et soudain, tout s'apaisa, redevint silencieux. Le train était parti.

Une des petites tables restait occupée. L'homme au cafetan bleu était toujours là-bas, à peine visible dans son coin.

Les Finlandaises, en tabliers frais, s'affairaient, apportant de nouveaux plats de saucisses ; un train allait arriver, venu d'une autre direction. Et ce ne serait pas le dernier.

Cette gare différait beaucoup d'une gare russe.

Le battement des portes, le va-et-vient de gens qui ne se précipitent point, mais entrent, l'agitation sans confusion, tout cela n'était plus russe, ne décelait plus la Russie.

La Finlandaise du buffet savait s'empresser sans hâte, et ses compagnes semblaient surveiller les clients plutôt que les servir. Non qu'elles fussent paresseuses : ces robustes filles sont capables de porter sans faiblir une immense soupière ou une cafetière de la taille d'un samovar. Mais « servir », autrement dit se démener de côté et d'autre, ainsi que le font, dans les gares russes, les garçons dans leurs fracs graisseux, cela n'est point l'affaire de ces Finlandaises et ne leur vient même pas à l'idée.

La cloche recommença de sonner et les portes de battre ; de nouveaux clients se pressèrent autour de la table aux victuailles et des plats fumants.

Deux voyageurs, portant leurs assiettes, une bouteille et des verres, se dirigèrent vers le coin sombre et tranquille où s'était réfugié l'homme à la casquette et s'assirent presque à côté de lui.

Leur mise, à tous deux, n'attirait point l'attention, si bien que les voir équivalait à ne les

voir pas. Il en est de certains vêtements comme du bonnet magique qui rendait invisible. Il ne s'agit que de savoir les choisir, ce qui, d'ailleurs, n'est point donné à tout le monde, ni du premier coup.

L'homme barbu, cependant, avait remarqué les nouveaux venus. A part soi, il s'étonna. Il n'en attendait qu'un seul. Cet autre — grand, voûté, avec de longs bras robustes, — il ne le connaissait même pas.

Rendu circonspect, il se mit, sans un regard sur ses voisins, à achever tranquillement sa bière.

Les petites tables, auprès d'eux, étaient libres. Il y avait encore quelques personnes, là-bas, au fond du buffet. Un brouhaha de conversation se mêlait aux rumeurs bourdonnantes de la gare.

— Voudriez-vous essayer de ça? dit au barbu, en désignant leur bouteille, le plus rapproché de ses nouveaux voisins. C'est un produit local. Pas mauvais. Un peu fort, peut-être...

— Ça se peut, dit le barbu, avec un coup d'œil en-dessous.

— Je vais chercher un verre, et, dans ce cas, encore une petite bouteille, fit l'homme aux longs bras.

Il se leva et se dirigea vers le buffet.

Le barbu regarda l'autre, celui qu'il connaissait et attendait — Mikhaïl, — et prononça :

— J'ai une lettre !

— Ah ! bien. Ne vous inquiétez pas, Serge, c'est mon camarade, Youss.

— Il est au courant?

— De l'affaire? Comme ça. Il sait ce qu'il faut savoir.

Serge Serguiévitch se tut un moment.

— J'ai failli tout lâcher, reprit-il d'un ton hésitant. Deux jours que je suis ici ! Je crai-

gnais déjà d'être éventé. Mais on ne m'a pas remarqué. Personne ne connaît ma figure.

— Ils ne vous voient pas souvent, approuva gaiement Mikhaïl. Hier, ici, on m'aurait pincé. Aujourd'hui, voilà, ça va.

Ils parlaient d'une voix calme, naturelle. Personne n'eût été tenté d'écouter ce qu'ils disaient.

D'un geste dissimulé, Serge Serguiévitch posa sur la table, près d'une assiette, une fine enveloppe bleuâtre et se détourna aussitôt, achevant de manger son macaroni qui refroidissait. D'un mouvement tout aussi rapide et furtif, Mikhaïl décacheta l'enveloppe, en sortit une feuille à grosse écriture qu'il lut à distance, la laissant posée sur la table.

Il regarda Serge Serguiévitch, jeta encore un coup d'œil sur la lettre et la fit disparaître dans sa poche.

— C'est lui qui vous l'a apportée? fit-il.

— Non... Elle ! Elle a dit de vous demander de vive voix si ce serait possible...

— Quoi?

— Voici : elle a dit qu'il désirait beaucoup... une entrevue. Que lui-même a commencé à en parler le premier... Mais qu'ensuite, il a changé d'avis. Il ne peut pas, il part. Et il s'inquiète à votre sujet. Mais il a raison... Courir l'un après l'autre dans les gares, vous et lui, à quoi bon? S'il voyageait comme je le fais, maintenant, il traînerait au moins derrière lui une dizaine de mouches. Ça serait du joli pour vous.

— Possible. Et... elle n'a rien dit de plus?

— Elle a eu l'air de dire qu'il regrettait beaucoup, qu'il avait à vous communiquer quelque chose d'important, quelque chose qu'on n'écrit pas dans une lettre... Quoi? Pour ça, je n'en sais rien. Mais voilà, en tout cas, il a donné ce billet.

Mikhaïl hocha la tête.

— Oui. Bien. Cela veut dire qu'il faut aussi...

— Une réponse?

— Une réponse verbale, parfaitement. Vous la lui donnerez demain, à elle. Elle la lui transmettra. Vous direz simplement : c'est bien. D'ailleurs, je pourrais l'écrire.

— Inutile. Je n'oublierai pas. Le diable les emporte, on n'est sûr de rien, avec eux, depuis l'histoire des Iles. Je dirai seulement : « C'est bien. » Ça suffira.

— Vous lui direz encore, à elle... à elle personnellement... que vous m'avez vu, que je... que je crois qu'elle et moi, nous nous reverrons.

— Je le lui dirai. Sûrement, vous vous reverrez. Le temps...

— Bien, bien, laissez... Buvons plutôt un coup. Voilà Youss qui revient. Le temps passe, mais le nôtre n'est pas encore passé. Nous en avons devant nous, ne serait-ce que maintenant : au moins quarante minutes, si ce n'est une heure.

Youss revenait avec sa bouteille. Il s'assit.

— Faudra-t-il que je reste par ici? interrogea-t-il, en se tournant vers Mikhaïl. Ou est-ce toi qui resteras?

— Des blagues. Pourquoi faire? Nous mettrons monsieur dans son train et par le prochain, hop! tous deux. Les demoiselles d'ici, grâce à Dieu, sont si peu aimables qu'elles n'ont pas fait la moindre attention à nous... A votre santé!

Ils burent. C'était un alcool rude, mais Serge Serguiévitch en avait vu d'autres.

Mikhaïl, non plus, n'en parut pas impressionné, bien qu'il eût sans doute déjà bu auparavant. Toutefois, son visage était bizarre, dur et sombre, son œil bleu, habituellement morne, se faisait perçant et amer. Sous ce regard,

Serge Serguiévitch se sentait pris successivement de crainte et de scrupule. Cette attitude le surprenait.

— Nous voilà donc en train de boire avec vous, cher Serge Serguiévitch, dit en riant Mikhaïl. Tout est pour le mieux. Ça ne fait pas de mal, parfois. Nous ne sommes pas des saints. Mais, dites-moi, est-ce que ce n'est pas contraire à vos principes?

Serge Serguiévitch haussa les épaules.

— De quels principes parlez-vous? Le diable les emporte! Mais s'asseoir dans une gare et causer comme nous le faisons... est-ce un endroit convenable pour des gens de notre espèce?

Youss se mit à rire.

— C'est justement cet endroit qui est convenable. Est-ce que nous ne vivons pas, nous autres, comme dans une gare? On arrive, la cloche sonne, le train siffle... Pfutt ! On est parti. Plus rien !

— Voilà, voilà ! Il a raison, dit Mikhaïl. Vous autres, les « trois frères », vous êtes habitués, là-bas, à causer commodément, tranquillement... dans vos propres fauteuils. Ici, évidemment, il y a l'agitation, les voyageurs, les portes qui battent... Mais c'est ça notre élément, à nous... nous travaillons dans les gares, nous sommes des gens de gares...

— Qu'as-tu, Chourine? dit Youss. Laisse ça...

— Quel mal y a-t-il?... Vous ne vous fâcherez pas, Serge? Je vous aime bien, vous savez ! Vous allez trinquer avec nous... On peut trinquer avec les gens des gares, pas vrai?

— On peut, accorda Serge Serguiévitch. Mais pourquoi me fâcher? Seulement, je ne vous comprends pas...

— Suis-je donc incompréhensible? Regardez-moi dans les yeux — vous comprendrez. Vous disiez vous-même que vous compreniez chacun

d'après ses yeux. En attendant, buvons, mon cher !

Ils vidèrent leurs verres. Youss les imita. Serge Serguiévitch et lui commençaient à sympathiser.

— Il faut te dire, reprit Mikhaïl en s'adressant à Youss, que notre Sérioja [1], ici présent, a deux amis... Eux et lui, gens sympathiques, intelligents, nous portent de l'intérêt à nous, les parias des gares. Ils donnent des conseils, sûrement bons, mais qui pour nous, sottes gens, sont obscurs, incompréhensibles. Ce sont trois amis qui habitent ensemble. Ils ont l'air de posséder un secret, mais ils ne le diront pas. C'est pour eux qu'il est bon. Quant à ceux auxquels ils s'intéressent : rien que des conseils ! Hé! Youss, qu'en dis-tu? Si nous aussi nous fondions une association semblable, nous ne vagabonderions plus dans les gares...

Ce ton ironique déplut à Serge Serguiévitch.

— Va raconter ça à d'autres, gronda-t-il en contenant sa voix. Je te défends de parler ainsi. Tais-toi sur mon compte, ou parle d'une façon sérieuse. Je te répondrai.

— Je peux aussi parler sérieusement. Je le veux, même. Que tes amis soient ici ou non, cela m'est égal. Je parle pour vous tous.

— Tu devrais laisser ça, Chourine, s'interposa de nouveau Youss.

— Non, qu'il parle !... hurla presque Serge Serguiévitch. C'est peut-être la vérité qui parle en lui. Qu'il parle !

Mikhaïl le regarda.

— Je suis d'avis, Sérioja, reprit-il mélancoliquement, que quiconque, à l'heure actuelle, en sait plus long que l'épaisseur d'un cheveu et voit plus loin que le bout de son nez, celui-là

(1) Diminutif de Serge. — *N. d. T.*

doit venir vers nous, vers ceux qui sont à un carrefour moral, comme moi, par exemple, et leur prêter assistance. Le temps nous manque pour les conversations intimes, tranquilles, autour d'une théière. Votre intérêt et vos conseils obscurs — si vous ne pouvez donner que cela, — nous sont complètement inutiles !

Serge Serguiévitch se taisait.

— Il se peut que nous en sachions plus que l'épaisseur d'un cheveu, prononça-t-il enfin. Mais, en dehors de cela, comment vous venir en aide?

— Comment? Hé ! Sérioja ! Comment ne pas le savoir dès lors qu'on le veut?... Tiens, tu n'as fait qu'arriver ici, à cette gare, avec une lettre : même cela est plus qu'un conseil.

Il eut tout à coup un geste de désespoir.

— Non, je ne sais pas exprimer cela. Vous vivez tranquillement, comme vous l'entendez. Nous autres, gens des gares, nous ne pouvons être des camarades à vos yeux.

— Que viens-tu me chanter là? cria Serge Serguiévitch, indigné.

Il s'effraya lui-même du son de sa voix et reprit d'un ton plus doux :

— Tu nous crois des rêveurs, installés confortablement dans leurs fauteuils et satisfaits de vivre éternellement dans les nuages?... Ne comprends-tu donc pas, tête légère, que nous aussi, nous ne sommes que des « gens de gares », trois compagnons sans port d'attache, et que nous en souffrons comme toi? Tu veux que nous changions? Eh bien ! sois des nôtres, associe-toi à nous. Tu dis vrai, assez de conseils comme cela. Assez de rêves ! Redescendons sur terre. Construisons ensemble une maison : il y aura de bon travail pour tous. Et l'affaire réussira. Elle réussira sans faute. On est faible quand on reste isolé. La force vient à ceux qui savent s'unir. Veux-tu?

— Mon heure n'est pas venue, fit doucement Mikhaïl. Le but que je vise n'est pas encore atteint.

Youss écoutait avec curiosité. Il s'étonna :

— Quelles sont toutes ces allégories? De quelle maison parlez-vous? Je ne comprends pas...

Serge Serguiévitch s'irrita.

— Ah ! tu ne comprends pas? Dis-moi donc comment il se fait que vous n'aboutissiez à rien, ni vous ni les autres? On a beau faire, on a beau vouloir rendre meilleurs et les gens et les conditions sociales, on n'arrive à rien. Et tout est perdu. Ce n'était pas comme cela, autrefois...

— Eh bien? interrogea Youss.

— Eh bien, c'est que le cœur humain a grandi. Il demande que tout se fasse selon Dieu, alors que les gens ne le sentent pas eux-mêmes, et persistent à croire que c'est au nom de l'humanité seule qu'on doit agir pour le bien des hommes. Mais ils n'ont pas assez de foi en leur œuvre et leur œuvre piétine sur place. Ton cœur aussi, mon ami, aspire à des conceptions plus larges, mais le mot « Dieu » n'étant pas dans ton vocabulaire, tu te refuses à rien comprendre. Et ta besogne en souffre.

— La chose monte dans les nuages, dit Youss en souriant.

— Qu'as-tu à critiquer? fit sévèrement Mikhaïl. Il dit la vérité. Son langage n'est pas le même que le nôtre, voilà tout !

— Tu veux que je te le traduise? s'écria Serge Serguiévitch. Crois-tu que je ne sache pas parler comme toi? Voici ma traduction : votre programme maximum s'est effondré, usé, il ne réchauffe plus, c'est pourquoi le minimum aussi, craque. Sois d'accord ou non, mais comprends. Et vous êtes encore des révolutionnaires !...

— Oui, c'est la vraie idéologie qui nous manque, dit tranquillement Mikhaïl.

Youss se mit à rire d'un air contraint.

— Allez vous promener, tous, tant que vous êtes ! Voilà un train qui arrive. Est-ce le tien, mon vieux? Que de fantaisies, vraiment ! L'i-dé-o-lo-gie... Dire que nous nous trimballons tous de gares en gares, eux et nous, à cause de l'idéologie...

— Ça doit être le mien, en effet, s'inquiéta Serge Serguiévitch. Ces gens ont l'air de venir d'Imatra... C'est mon train.

La gare redevenait bruyante. La cloche retentit. Youss se leva.

— Je vais voir, et régler en même temps pour nous trois.

Mikhaïl acheva la bouteille de vin. D'une expression changée il regarda Serge Serguiévitch.

— Je suis malheureux, Sérioja, dit-il à mi-voix. Nous sommes ici à causer, à discuter, et ma mère se meurt. Il y a quinze jours, une lettre m'a déjà prévenu qu'elle était complètement perdue. Elle doit être morte, à présent, et je suis content de ne pas le savoir. Je pense à elle comme si elle était vivante. Natacha, probablement, ne sait rien non plus. Ça vaut mieux, puisqu'on ne peut pas aller là-bas. Une si petite vieille maman, toute sèche... je la portais dans mes bras. Elle n'avait plus que nous deux... Elle est sûrement morte, à l'heure qu'il est, et je ne le sais pas.

Serge Serguiévitch lui mit sa main sur l'épaule.

— Mon ami, mon ami... Pense à elle comme à une vivante. Ne crains rien, l'amour est toujours vivant. Le Christ soit avec toi !

Youss arrivait en courant.

— C'est lui, c'est ton train !

Serge Serguiévitch se hâta.

— Je viens, je viens. Il y a de la foule, ça va bien. Je dirai là-bas ce qu'il faudra. Je me souviens de tout. Pourquoi nous dire adieu, nous nous reverrons, c'est sûr. Termine ce que tu as à faire, Mikhaïl, nous nous reverrons. Nous aussi, ajouta-t-il en se tournant vers Youss. Ne prends pas en mauvaise part mes paroles de tout à l'heure ; je crois que tu es au courant de pas mal de choses...

La foule se dispersa, le train partit, emportant Serge Serguiévitch. Mikhaïl sortit de sa poche la lettre de Youri, la relut plus attentivement.

— Qu'est-ce? demanda Youss.

Mikhaïl dissimula la lettre et se leva.

— Plus tard, dit-il.

Ils firent les cent pas sur le quai, en attendant leur train, s'attardant de préférence aux extrémités de la gare, hors du rayon des lanternes.

Youss, ravigoté par le froid sec et âpre, bougonnait on ne sait quoi :

— Oui, voilà... l'idé-ologie... et aussi...

Mikhaïl, d'ailleurs, n'écoutait plus.

XXXII

LA MAISON ROUGE

ETAIT-CE la faute de l'automne, de son ciel lourd comme un feutre humide, ou celle du souvenir, encore cuisant, de sa détention à la forteresse, toujours est-il que le séjour de Pétersbourg devenait odieux à Youri.

Il allait et venait, écœuré, à travers la ville, dont les passants lui semblaient flétris, verdâtres, mauvais comme des mouches ternes d'octobre. Il se sentait attiré au loin, vers d'autres contrées, où l'air était encore bleu. Peut-être irait-il en Italie. Il avait la passion de Rome. Mais le principal était, d'abord, de trouver Natacha. Ensuite, tout deviendrait clair.

Le hasard l'avait amené rue Préobrajenskaïa. Mais Lizotchka n'y habitait plus, et l'idée des racontars, des questions qu'il lui faudrait subir l'ennuyait d'avance. Cela n'en valait pas la peine. L'oncle Corbeau avait dû la lâcher, sans doute. Quand Youri reviendrait à Pétersbourg, il serait toujours temps de la retrouver.

Le souvenir de Machka lui avait également traversé l'esprit. Allons, elle aussi, il la retrouverait à la longue. Il ne se déguisait plus, à présent, il n'allait plus rue Kazatchi. Tout cela serait remis à plus tard.

Partir, oui... mais avant de partir, il y avait encore cette dernière aventure qu'il s'était imaginé de courir, et qui terminerait en beauté son existence de Pétersbourg...

Il était, au surplus, indispensable de mettre Mikhaïl au courant de ce qui s'était passé à l'occasion de cet emprisonnement à la forteresse. Mikhaïl, le connaissant comme il le connaissait, savait certainement que Youri devait avoir répondu dans une certaine mesure aux interrogatoires, mais juste ce qu'il fallait pour ne pas se nuire à lui-même. Par un heureux hasard, les choses s'étaient passées de telle sorte que Youri n'avait même causé nul tort aux autres. Khessia, par exemple, n'avait pas été arrêtée par sa faute. Lors de ses interrogatoires, elle était déjà morte. Khessia, en effet, s'était tuée dans sa prison, et de quelle manière effroyable... Mais il avait eu la chance de pouvoir se taire sur son compte et sur celui de beaucoup d'autres.

Mikhaïl était sûrement trop intelligent pour ajouter foi, du premier coup, aux charges que Iakob faisait peser sur Youri. Cependant, ce malheureux Knorr... Celui-là, Iakob avait dû le convaincre, à coup sûr, que Youri était responsable de la perte de Khessia. Tout s'éclairait, depuis que Youri avait découvert en Iakob un agent provocateur. Tout s'expliquait, et aussi l'antipathie de Iakob pour Youri... Combien, maintenant, devait-il le haïr et le craindre !

Youri pensait d'ailleurs à Iakob sans indignation ni méchanceté ; plutôt avec surprise et dégoût. La trahison, surtout systématique, lui avait toujours semblé une preuve d'imprudence et d'inintelligence. La peur que lui témoignait ce cauteleux imbécile était bizarre. Qu'espérait-il? Si ce n'était Youri, c'en serait un autre qui, tôt ou tard, tirerait la chose au clair. Et les conséquences seraient mauvaises pour Iakob...

En résumé, les actes de cet individu, et l'in-

dividu lui-même, étaient profondément indifférents à Youri. Il était répugnant, certes, de penser que cet homme, pour ses sales buts et profits, lui eût fait perdre quelques mois en prison, soutenir la longueur excédante des interrogatoires. Ce n'était point sans plaisir que Youri apporterait à Mikhaïl le petit document qui, si heureusement, lui était tombé entre les mains. Oh ! les aveugles, les aveugles ! Mikhaïl avait une certaine perspicacité, mais c'était un malheureux prisonnier de ses propres « principes », avec lesquels il ne lui était pas permis de transiger.

Ces aveugles, il allait les mettre en présence d'un fait, si ce n'était pas trop tard.

Personne ne devait savoir ce que Youri écrivait à Mikhaïl. Lui aussi savait conspirer, que diable !

Et Youri fixa à Mikhaïl un rendez-vous à la Maison Rouge.

Il se plut à combiner soigneusement tous les détails de cette entrevue. C'est alors qu'il écrivit la lettre qui, par les soins de l'ignorante Litta et du fidèle Serge Serguiévitch, parvint enfin jusqu'à Mikhaïl, dans la gare finlandaise.

Le jour du départ de Youri pour l'étranger était arrivé. C'était un vendredi. Pendant le dîner qui les réunissait une dernière fois, Litta, silencieuse, ne cessa de regarder son frère. Il avait l'air singulier, mais si bon. Elle ne pouvait détacher les yeux de son visage, d'une telle beauté lumineuse...

Youri était gai, quoique sans excès : trop de gaieté eût indisposé la comtesse ; elle l'eût estimée de trop ; il s'agissait quand même d'une séparation. Le jeune homme la regardait affectueusement ; elle avait pourvu avec libéralité à ses frais de voyage. Un complet bleu foncé, de coupe élégante, le faisait paraître encore plus

jeune. On ne lui eût guère donné que dix-huit ans. De temps à autre, d'un ton affable, quelque peu protecteur, il adressait la parole à son père. Le sénateur n'avait pas encore eu le temps de reprendre ses anciennes habitudes de malade ; il plastronnait, courageusement.

— Pourquoi es-tu si triste, petite sœur? dit Youri, se penchant vers Litta qui était assise à côté de lui. Tu as dû te surmener, continua-t-il. Veux-tu mon avis? Puisque tu désires travailler, tu ferais mieux d'aller à l'étranger, dans une Université quelconque, que d'étudier ici.

— J'irai, dit Litta, si bas que Youri fut seul à l'entendre.

— Elle suivra les cours privés, répliqua la comtesse, les cours de notre bon Didime Ivanovitch. Ils sont excellents et très en vogue, paraît-il.

— Mais, fit Youri, j'ai entendu dire que Savatoff allait interrompre ses cours. Il aurait l'intention de se rendre à l'étranger avec son neveu le boiteux, pour y tramer on ne sait quoi...

— Tais-toi, Youri, murmura de nouveau Litta, dans un souffle.

La comtesse leva les sourcils.

— Comment? Quoi? Où donc?... Enfin, ce sont des gens capricieux, conclut-elle, indifférente.

Cependant, le temps passait. L'heure du départ était arrivée. Youri n'emportait que quelques menus bagages. Comme il avait horreur qu'on le conduisît à la gare, les adieux se firent sur place, dans le grand salon. Tous s'y rassemblèrent, en silence. La comtesse se leva la première ; elle étreignit énergiquement Youri, l'embrassa et le bénit en traçant sur lui de petits signes de croix.

— Au revoir, Yourotchka, chuchota, le cœur serré, Litta.

Dans le vestibule, ce fut le tour de Glikéria. Accourue l'on ne sait d'où, elle se précipita en gémissant sur les mains de Youri. Elle n'avait cessé de gémir pendant toute la journée.

Youri se mit à rire.

— Dieu me pardonne, Glikéria, qu'avez-vous donc? Finissez, voyons ! Je ne m'en vais pas pour toujours.

La porte se referma sur lui — et ce fut, de suite, le silence.

Litta remonta lentement chez elle, toute submergée de tristesse. Plus de Youri. Encore une fois, il était parti. C'était, maintenant, comme s'il n'eût jamais été là. Avait-il seulement été là? Illusion, peut-être...

Youri, lui, par les rues noires, dont quelques réverbères humides font ressortir encore davantage l'obscurité, se dirige à grand train, en ce moment, vers la gare de Varsovie. Il a, devant lui, le large et sombre dos du cocher Lipat. « Khvalen », qui s'est refait pendant l'été, allonge son trot vif.

Il ne pleut pas. On dirait que l'humidité s'évapore ou qu'il commence à geler.

Voici le pont sur le canal, puis la grande horloge de la gare...

— Allons, Lipat, bonne chance ! Compliments à tous. Prends bien soin de Khvalen.

Lipat ôte son bonnet.

— Que Dieu vous garde, Youri Nicolaïévitch. Nous vous aimons bien. Nous ferons pour le mieux.

Youri regarde s'éloigner Lipat. Vite, maintenant, il n'y a plus de temps à perdre. Il lui faut d'abord mettre ses bagages en consigne : il ne partira pas ce soir... seulement demain matin, à dix heures.

A présent, vite, à l'autre bout de la ville — à l'autre gare.

Une heure et demie plus tard, Youri sommeille, installé dans un wagon bas, froid et vide de la ligne de Finlande. Il sommeille doucement, agréablement. D'avance, il se voit sur le chemin de la chère et vieille Maison Rouge. Ce chemin, qu'il fait à pied, il ne l'a pas oublié, quelque sombre que soit l'heure. Ce n'est pas un chemin compliqué. Solitude. Le gardien habitait tout près, mais seulement pendant l'été ; et voilà que, justement l'été dernier, il est mort. Il y a une des portes de la maison qui n'est pas condamnée. Youri, prévoyant, s'est même préoccupé de la clef. Sans être remarqué, et feignant de jouer avec le trousseau de clefs de la comtesse, il a reconnu celle qu'il fallait et l'a prise...

Comme il fait froid, cependant. Plus il s'éloigne de Pétersbourg, plus il s'avance dans la nuit et plus le froid devient sec et piquant.

Voici Youri arrivé, exactement comme dans son rêve. Seulement, il s'est donné beaucoup de mal pour venir à bout de la porte. Mais le froid le stimulait. Il a chaud, maintenant. Et ce trajet, de la gare ici, à travers l'air sec et noir, fut excellent. Mais ici... quel endroit mort, quel calme, quelles ténèbres!... Il semble à Youri que les pins, tout autour de la Maison Rouge ont grandi. Qu'ils l'enserrent davantage... La Maison Rouge ne doit point être visible à dix pas, même le jour, si ce n'est sa tourelle, émergeant au-dessus de la grise et lourde verdure des arbres désolés...

Pourtant Youri se sent gai. Cette aventure l'amuse. Il se rappelle sa conversation avec Litta, ses plaisanteries sur un rendez-vous « au milieu des neiges de Finlande, un coin de son manteau ramené sur le visage »... Pas de man-

teau, mais voici la Maison Rouge !... que peut-il y avoir de plus mystérieux?... Quant à la neige, en voici également les premiers et secs petits flocons. Ils tombent à cristaux espacés, caressent doucement le visage, et fondent.

Dans le vestibule, Youri allume une bougie. Dommage qu'il ne se soit point préoccupé d'une lanterne... Tant pis. C'est bien ainsi.

Personne ne pourra remarquer qu'il y a de la lumière dans la maison inhabitée. Toutes les fenêtres sont condamnées, couvertes de planches. Et quand même elles ne seraient pas condamnées? Qui peut venir par ici, dans cette obscure nuit d'automne? Il se peut même que l'hiver entier s'écoule sans que nul ne passe devant la maison perdue...

Du vestibule, Youri a pénétré dans un petit office vide, puis dans une autre pièce, l'ancienne salle à manger du rez-de-chaussée. C'est là, suivant ce qui est convenu, qu'il va falloir attendre.

Brr ! Quel froid ! Youri regarde sa montre. Encore vingt ou quarante minutes avant l'arrivée de Mikhaïl, selon le train que prendra ce dernier. Il faut se hâter de s'organiser plus confortablement.

La pièce est rectangulaire, à quatre fenêtres extérieurement recouvertes de planches brunes, et dont les vitres regardent à l'intérieur comme des yeux d'aveugles. Une table nue, de vieilles chaises rempaillées composent tout le mobilier. Vis-à-vis des fenêtres, dans un coin proche de la porte, se trouve une cheminée.

Il serait bon de se chauffer un peu. Deux des vieilles chaises de paille mises en morceaux, et voilà une flambée.

Youri a poussé la table plus près du feu. Il y a déposé la bougie, fichée dans le goulot d'une bouteille, ainsi que quelques provisions,

du vin et du pain de seigle, qu'il a trouvées à la gare. Maigre souper, quoique encombrant à porter durant les cinq verstes de la route...

Il se tenait à genoux devant la cheminée, en train d'arranger le feu, lorsque le plancher craqua dans la chambre voisine. Tout aussitôt, à deux battants, s'ouvrit la porte vétuste qui donnait sur l'office.

— C'est toi, Mikhaïl?

Mikhaïl, l'air sombre, entra en coup de vent. Sur ses vêtements se voyaient quelques traces de la première neige. Il avait dû courir pour arriver plus vite, et se mit à parler d'une voix entrecoupée, rapide :

— Youri !... va-t'en !... Tout de suite... Plus moyen. Notre rendez-vous... est éventé.

Youri se leva brusquement.

— Éventé?... Pfft! quelle absurdité ! Hé bien ! alors... file !

—Ce n'est pas ce que tu crois... Ce n'est pas la police !

— Mais de quoi s'agit-il? De qui est-il connu?

— Ne m'interroge pas. Le temps presse. Va-t'en ! Et s'il y a un autre chemin...

— Dis-moi la chose en deux mots. C'est stupide, voyons ! De quoi as-tu peur?

— De rien, de rien... Je veux seulement que tu t'en ailles tout de suite. Knorr est hors de lui... il sait notre rendez-vous.

— Comment cela?

— Qu'importe ! Mais cela change tout. Youss devait venir ici, avec moi. J'ai pris l'autre train, le premier, pour t'avertir. Quant à Youss, je voulais...

— Quoi?

— Que tu t'expliques devant lui, exactement, à propos de tout, de toi... de la forteresse. On t'accuse gravement... Très gravement !

— Injustement.

— Je le sais... Je voulais encore que tu dises devant lui, devant Youss... au sujet de Iakob...

— De Iakob? Tu as donc deviné ce qu'il est?

— Depuis longtemps. Mais ils ne m'ont pas cru. Ils ne croient rien.

— Qu'ils croient ou non, peu importe, prononça froidement Youri en tirant de sa poche un papier soigneusement plié. Prends. C'est de sa propre main. Je serai très heureux que cela serve.

Mikhaïl jeta un coup d'œil sur le papier, le fit disparaître dans sa poche et pâlit encore davantage.

— Maintenant, va-t'en, va-t'en ! Knorr sait que nous sommes ici, cette nuit, entends-tu?... Et si Knorr le sait... l'autre, ce Iakob... le sait aussi...

— Bien, je vais m'en aller. Mais calme-toi, bois du vin, je m'en irai tout à l'heure. Nous devrions partir ensemble.

Youri se pencha, versa du vin dans un verre.

Le liquide tomba lourdement, pourpre sanglante que colora, venu de la cheminée, un brusque reflet de feu.

— Je ne boirai pas, je n'ai pas besoin de boire, dit, impatienté, Mikhaïl. Tu n'es pas un enfant, tu dois comprendre qu'il faut que tu t'en ailles. Iakob est capable de tout, et il est de la plus haute importance pour lui d'empêcher notre rencontre. Il est capable de tout, je te dis. Il a complètement envoûté ce malheureux Knorr... il lui a persuadé que c'est toi qui as dénoncé Khessia. Knorr a une maladie nerveuse, sa place devrait être à l'hôpital ; au lieu de cela, le diable sait ce qu'il fabrique avec Iakob depuis quelques jours... Celui-ci le fait boire... Tout cela est de l'infamie, de la démence !

Youri prit son pardessus déposé sur une chaise.

— Si Iakob a soupçonné que je possédais... ce papier, il a dû se rendre compte que lui-même était brûlé vis-à-vis de vous. Il agira donc ouvertement et vous dénoncera. Dans ce cas, ajouta-t-il rapidement, il est plus sûr pour nous de décamper tous les deux.

Il réfléchit une seconde.

— Ou ne ferions-nous pas mieux d'attendre?... On peut se cogner contre eux sur la route... Pourquoi risquer ce hasard stupide?

— Je n'en sais rien, je n'en sais rien... Non, je suis presque certain que Iakob n'agira pas ouvertement, tout de suite. Youri, il ne faut pas que nous restions ici, ensemble. Iakob ne voit qu'une chose, c'est que tu es en travers de son chemin. Le diable les emporte, va-t'en !

Ils avaient baissé la voix. Youri, son paletot sur le bras, regardait autour de lui, cherchant son bonnet de fourrure. Il fut sur le point de dire quelque chose, s'arrêta. Tous deux se mirent à prêter l'oreille.

Mais tout était absolument calme. On ne percevait qu'un bruit insaisissable, pareil à quelque rumeur souterraine ou au frémissement de la forêt.

Peut-être n'était-ce que le battement de leurs artères, perceptible à cause du silence.

Youri secoua soudain la tête, d'un air de dépit.

— C'est idiot de s'en aller ainsi, prononça-t-il à haute voix. Ce n'est pas très romantique... Enfin pour te faire plaisir... Dans tous les cas, tu dois savoir que si j'ai parlé, à l'instruction, je ne l'ai fait qu'autant que cela était strictement nécessaire pour moi. Par bonheur, ce nécessaire s'est borné à des bagatelles. Et la pauvre Khessia...

Mikhaïl n'écoutait pas, impatient et agité. Il se tenait en face de Youri, le dos à la cheminée, où le bois sec se consumait rapidement.

— Khessia est morte dans sa prison, fit-il.

— Oui... la malheureuse ! Elle s'est arrosée de pétrole et y a mis le feu...

— Et Knorr est convaincu que c'est toi qui l'as trahie.

— Allons, ça va bien, adieu. Tu devrais t'en aller aussi...

— Je m'en irai, dit sourdement Mikhaïl. J'attendrai seulement Youss...

Il reprit :

— Adieu. Je m'en irai. Je m'en irai... tout à fait. Là où j'irai, sûrement, toi et moi nous ne nous rencontrerons pas. Et cela n'est pas nécessaire.

Youri comprit parfaitement le sens caché de ces paroles étranges. Mais il sourit, haussa les épaules :

— Qui sait... Avec moi, on peut partout se rencontrer. J'aime toutes les routes. La destinée nous rapprochera encore. En attendant, bonne chance... bien que je doute que tu puisses être heureux, désormais.

Tenant son paletot d'une main, Youri tendit l'autre à Mikhaïl par-dessus la table.

— Youri... plus vite.

— C'est bon, c'est bon, je m'en vais. Compliments à Youss. Ne t'inquiète pas, je connais les moindres sentiers, par ici. Mais toi, ne t'égare pas.

Et toujours souriant de ses lèvres un peu pâlies, il se dirigea vers la porte...

Soudain, celle-ci craqua, s'ouvrit, fracassée par une poussée violente... Une masse noire, homme ou bête fauve, se précipita, vola, s'abattit dans un fracas de chaises culbutées, de table brisée, de vaisselle mise en miettes. La

chandelle s'éteignit. Mikhaïl tomba à la renverse, la tête contre la cheminée qui ne contenait plus qu'un fil rougeâtre de braise, et s'écroula sous les débris de la table.

Alors, de la masse noire ou de l'obscurité, jaillirent des cris, des mots inarticulés, des hurlements sauvages, comme engendrés par les ténèbres, devenues elles-mêmes une bête féroce exaspérée, velue de poils d'encre, armée d'un nombre infini de gueules et de griffes...

Mikhaïl repoussa la table, s'appuya sur une main qu'il se brûla et taillada tout à tour, retomba et après plusieurs tentatives, parvint enfin à se relever. Il devait crier, sans doute, mais n'entendait pas le son de sa voix.

Sa première pensée fut : De la lumière ! Est-ce qu'il n'y avait pas une lanterne... là, sur la cheminée ? Elle y était encore — intacte. Vite, vite, seulement ouvrir un côté de la lanterne...

D'espoir, d'ailleurs, aucun. Qu'était-il arrivé? Il n'en savait rien. Il n'avait qu'une certitude, celle de l'irréparable.

Un mince reflet rouge, venu de la cheminée, rampait sur le plancher. Mikhaïl fit quelques pas en avant, appuyé sur un débris de la table.

— Youri, Youri... mon Dieu... de l'eau !

Accroupi auprès de Youri, une sorte d'être contracté, recroquevillé sur lui-même comme un petit singe ténébreux... Knorr ! Un singe encore grondant, bredouillant, mais qui peu à peu, devenait une loque, avec des mains au tremblement étrange, des yeux hagards, fous et vides...

— Il m'a été absolument impossible de le maîtriser, dit une voix aigre à côté de Mikhaïl. Il était dans un tel état...

Ayant glissé sa main sous l'épaule de Youri, Mikhaïl essayait de le soulever.

— De l'eau, de l'eau...

Et tout à coup, à la pesanteur de ce corps, à la tranquillité de ce visage dans le rayon de la lanterne, il comprit... Youri était mort. Sans un mot, sans un gémissement, sans même de lutte, il était mort.

— Vraiment, je n'ai pas pu le retenir, Mikhaïl, reprit la voix aigre de Iakob, dont le masque verdâtre semblait une seule ride. Nous nous sommes arrêtés, nous avons entendu... Celui-ci t'a presque avoué lui-même... Aucune force n'aurait pu en venir à bout...

Du veston bleu de voyage de Youri, un peu plus bas que l'épaule gauche, émergeait une tache sombre : le manche d'un couteau finnois. Le singe affaibli tendait vers lui ses doigts recourbés. Voulait-il l'arracher? Avait-il peur? N'en avait-il pas la force?

Il n'en eut du moins pas le temps. La main de Mikhaïl broya son poignet convulsif... Knorr vola au loin, contre la cloison, roula sur le plancher, demeura là, étendu de tout son long, bredouillant toujours ses mots sans suite et regardant de ses yeux vides.

Youss venait d'apparaître. Sa longue silhouette se découpa sur la nuit, dans le cadre de la porte.

— Quoi?

— Youss ! Ils l'ont tué ! Iakob a enivré Knorr. Il lui a donné un couteau, il l'a poussé devant lui. Il a cru que c'était le moment. Il a cru que Youri n'avait pas encore eu le temps de... Mais Youri a eu le temps ! Youss, écoute-moi : Iakob est un traître. J'en ai la preuve !

Iakob, d'un geste félin, glissait sa main vers sa poche... Mais Youss s'était déjà rué sur lui, le saisissant à la gorge, le ployant en arrière comme un roseau.

Iakob râla.

— Assassins... Fils de chiennes...

— Youss, arrière ! Ça n'est pas notre affaire !

— Assassins... Assassins...

— Mort au traître, martela soudain Knorr, et ces mots semblèrent déchirer la trame de son bredouillement inintelligible.

Il était assis sur le plancher, regardait dans le vide et se balançait, de droite à gauche, d'un mouvement monotone de pendule. Avec un geste de fou, il léchait sur ses doigts des traces rougeâtres... Du vin? Ou du sang?

Mikhaïl parvint à faire lâcher prise à Youss.

— Arrière ! te dis-je.

Iakob, avec une face de cadavre, s'appuya contre le mur.

— Youss, laisse-le ! Je t'ordonne de le laisser..

— Laisser quoi? Laisser...

— Je ne veux pas, tu entends? Attache-lui les mains derrière le dos, d'abord.

Youss, en soufflant, obéit.

— Attache-les, solidement. Bien ! Garrotte-le, maintenant... Prends cette courroie... Bon ! Assez. Que d'autres se chargent de lui. Ne nous salissons pas à cette besogne. Allons, vite. Il est temps de partir. Nous partirons ensemble.

— Mais pourquoi, pourquoi? gémit Iakob en pleurnichant. Allez-vous me laisser mourir ici? Mes amis...

— Mort, mort au traî-tre ! cria de nouveau Knorr, d'une voix distincte et monotone, léchant d'un air égaré ses doigts humides.

— Espérons que celui-ci ne retrouvera pas sa tête avec le matin et ne le détachera pas, mâchonna Youss en serrant une dernière ligature. Avec quoi ce diable a-t-il pu le soûler comme ça?

Mikhaïl, la lanterne à la main, se pencha sur le corps de Youri.

Comme son visage devenu blême était simple. Mort, il était comme s'il n'eût jamais été vivant. La beauté de la mort. Ses yeux étaient à demi fermés. Mikhaïl regardait, regardait ce visage désormais immobile, tremblant de retrouver en lui les traits d'une autre, de cette autre si proche de son cœur, et qui lui était devenue chère pour toujours... Le frère, son frère, était mort, assassiné. Voilà l'irréparable !

Irréparable? Ou seulement impossible à oublier?

— C'est fait. Nous partons?

Youss, en passant, s'arrêta, lui aussi, près du corps.

— Quel... Quel malheureux hasard !

Et il souleva son bonnet.

Mikhaïl était debout. Il marcha lentement à travers les flaques sombres — du vin, ou du sang? — et tous les deux, Youss et lui, sans se retourner, sortirent.

Le reflet rougeâtre de la lanterne dansa un instant sur le mur, sauta sur le plancher et disparut.

Les ténèbres se refermèrent sur les trois : le mort, le fou et l'homme ligoté.

XXXIII

DES CRANES

LE doux mois de mars.

A vrai dire, ce n'est encore que la fin de février, mais l'air, la lumière, le ciel sont de mars, et aussi la terre : çà et là, dans la plaine et sur les coteaux, il y a bien quelques dernières traces de neige ; mais le sol a perdu sa rudesse hivernale et là-haut brillent déjà, précoces, les promesses du printemps.

La voie du chemin de fer traverse la plaine ; les rails scintillants décrivent une large courbe et vont se perdre au loin, dans une forêt de pins clairsemés. De ces pins, voici encore un massif, celui-là tout proche, et contre lui, sans clôture, une église grise, faite de poutres assemblées : une simple charpente, élevée sur pilotis, avec le vide au-dessous d'elle. Curieuse église, pareille à ces isbas des contes de fées, perchées sur des pattes de poule...

Dans cette église, par ce matin joyeux, s'achève en ce moment un service funèbre : celui du petit enfant de Machka.

Machka se tient auprès du minuscule cercueil de planches ; elle écoute, sans les comprendre, les dernières prières du pope qui se dépêche, dont va et vient la soutane courte. Le sous-diacre accélère, le pope reprend, toujours plus vite. Machka ne pleure pas ; elle soupire et tamponne ses yeux avec son mou-

choir. Toutes ses larmes, elle les a pleurées hier soir, à son arrivée, et ce matin, en habillant le petit dans son pauvre cercueil.

D'après sa nourrice, tout a été fini en deux jours. Elle a pourtant couru chez le médecin, elle a fait ceci, elle a fait cela... Elle-même a grand'pitié. Elle se tient maintenant ici, à côté de Machka, un châle à dessins sur la tête, sa petite fille auprès d'elle. Machka ne lui en veut pas de ce qui est arrivé : apparemment, c'était la destinée.

Le petit Égor [1] est jaune, les cils collés ; si joli, tout de même ! Petit, tout petit, le nez mince, avec un bonnet d'où sort, sur le front, une boucle de cheveux clairs.

« Un si petit garçon !... des cheveux si bouclés !... » pense, d'un air hébété, Machka. Ainsi pensait-elle à lui, auparavant... Et ses mots sont toujours les mêmes.

Quand il fut baptisé, elle voulut dire qu'on l'appelât Ilia ainsi qu'elle-même appelait son père ; mais le pope lui donna le nom de Georges. Cela devint Égorouchka ; pour elle, néanmoins, pour ses pensées, il a toujours été Ilia, Iliouchenka.

Le prêtre psalmodie, le sous-diacre accélère. la nourrice se mouche. Mais les pensées de Machka continuent de tourner autour de son « petit bouclé ». Ils l'enterreront, tout à l'heure, et il ne sera plus... Il n'y aura plus rien, ce sera comme si rien n'avait jamais été.

Il naquit après le nouvel an. Machka avait déjà quitté son ancienne place. Là-bas, Stepanida l'aurait dévorée. Ses nouveaux maîtres n'étaient pas mauvais. La barinia observa Machka, lui posa quelques questions en pas-

---

[1] Egorouchka, diminutifs de Egor, Iouri, Georges. — *N. d. T.*

sant, et dit : « Nous allons partir, mais nous ne te chassons pas ; reste ici avec la cuisinière ; à notre retour, tu t'arrangeras. »

Ils partirent et Machka resta dans la maison. Entre temps, elle s'informa d'une Maternité. Son existence était supportable. Elle avait honte de sortir. A part cela, ce n'était rien. La cuisinière était une brave femme. Pareille chose lui était arrivée à elle-même.

Les tout derniers temps qui précédèrent ses couches, Machka se mit à perdre presque complètement le souvenir d'Ilia. Il avait disparu, s'était enfoncé comme sous terre. Il lui apparaissait comme dans un songe. L'automne passé cependant, avant qu'elle n'eût quitté son ancienne place, son souvenir la tourmentait encore, bien qu'elle ne voulût pas se l'avouer.

Un soir de cet automne, à la tombée de la nuit, Machka suivait la Zagorodnaïa en compagnie d'Aniouta, du n° 24, lorsqu'elle aperçut, tout contre le trottoir, un traîneau — la première neige venait seulement de tomber, — et, dans ce traîneau, Ilia.

Lui ! Un bonnet gris de fourrure d'agneau enfoncé jusqu'aux oreilles, et ses yeux gais, ses yeux...

Machka ne put se retenir ; elle se précipita vers le traîneau :

— Ilia !... Iliouchenka !...

Il la regarda sans répondre, tandis qu'Aniouta tirait Machka par la manche :

— Qui prends-tu pour Ilia? Qu'as-tu? Est-ce que tu ne vois pas que c'est une demoiselle?

Les yeux de Machka se troublèrent. C'était pourtant Ilia, tellement lui ! Les « dvorniks » [1] riaient sur leurs portes. Elle se mit à pleurer de peur et de confusion.

---

[1] Portiers. — *N. d. T.*

La demoiselle, cependant, venait de se pencher hors du traîneau ; elle interrogeait Machka. Machka s'accrochait à elle, lui parlait en pleurant d'Ilia. Le cocher du traîneau appelait à haute voix les « dvorniks »... la prenant sans doute pour une femme ivre... Mais la demoiselle avait tiré de sa poche un petit carnet ; elle y avait écrit quelque chose ; puis, arrachant la feuille, elle la remettait à Machka :

— Tenez, ma chère, voici mon adresse. Venez m'y voir. Là, vous me raconterez quel est cet Ilia auquel je ressemble. Vous me raconterez tout... Mais ne pleurez pas.

Une dame sortit à ce moment d'un magasin, s'assit dans le traîneau auprès de la demoiselle, et toutes les deux partirent.

Machka avait gardé l'adresse. Mais elle se mit à réfléchir, à se décourager. Comment oserait-elle aller chez cette demoiselle qu'elle ne connaissait pas? Quel Ilia y avait-il dans tout cela? Avait-elle été le jouet d'une illusion? Elle n'eut point le courage de se décider, et cette rencontre n'eut pas de suite pour l'instant.

Avant la naissance de l'enfant, elle avait, comme toutes ses pareilles, décidé de le mettre à l'hospice.

Mais lorsque à la Maternité, le moment venu, on lui présenta un tout petit garçon rose et bouclé, qui prit le sein, regarda avec des yeux sombres... Machka fut stupéfaite. Comment avait-elle pu songer à se débarrasser d'un si joli enfant et penser à l'envoyer à l'hospice?

Elle le prit et l'emporta à la maison. Loukéria, la cuisinière, se mit à pousser des gémissements.

— Toi, ma fille, tu es donc devenue folle? Comment oserons-nous?... Les maîtres vont arriver... et alors, dis, tu seras sur le pavé avec lui?

— Mais regarde comme il est joli, Loukéria !... Alors, si c'est comme ça, il vaudrait mieux le mettre à l'hospice, qu'en penses-tu? Mon Iliouchenka !...

— Écoute, dit Loukéria qui réfléchissait, il y a chez moi une femme... du côté de la Baltique. Elle pourrait le prendre, te le garder...

Deux semaines durant, Machka nourrit le nouveau-né. Là-dessus les maîtres arrivèrent. Ils furent émerveillés en voyant l'enfant. La barinia le déclara charmant, apprit qu'il se nommait Georges et dit :

— Allons, Machka, je te comprends parfaitement. Songe maintenant que tu l'as eu tout ton content pendant quinze jours, et que tu l'as nourri jusqu'à présent. Il faut savoir t'en séparer. Loukéria t'a parlé de son amie : mène-le-lui demain.

C'est ainsi que Machka conduisit Égor chez la nourrice. L'excellente barinia donna de l'argent pour le premier mois et lui souhaita bonne chance. Machka remit l'enfant aux mains de la nourrice. Au nom du Christ, elle l'adjura de bien soigner son petit bouclé, de laver son biberon, et encore ceci et encore cela. Égor suça une dernière fois le lait maternel et Machka s'en alla.

Elle se mit alors à avoir beaucoup de chagrin. Était-ce à cause d'Égor ou à cause d'Ilia? Elle n'en savait rien et ne s'y reconnaissait pas elle-même. Le souvenir de la demoiselle du traîneau lui revint. Il serait bien, quand même, de la revoir, de lui raconter... Elle prit son parti et se rendit à l'adresse que lui avait donnée la demoiselle.

A la Fontanka, une maison de belle apparence. Machka perd déjà contenance, tandis que le portier lit la petite feuille écrite par la demoiselle.

Il dit :

— Il est impossible de voir mademoiselle ; pour ce qui est de Son Excellence, madame la comtesse ne reçoit pas en ce moment les solliciteurs.

— Je viens pour mademoiselle, fait timidement Machka. Voyez, elle a écrit cela elle-même...

— Quand a-t-elle écrit cela? Pour parler nettement, il est impossible de la voir : il y a déjà trois mois qu'elle est partie pour l'étranger.

— Partie? murmure Machka. Ça veut dire que mademoiselle n'est pas d'ici, sans doute?

Le portier se fâche.

— Qu'est-ce que tu me racontes, ma chère? Et que veux-tu, voyons? Tu ne sais pas toi-même qui tu demandes !... Puisque c'est Youlitta Nicolaevna qui a écrit ça, il s'agit de la petite-fille de madame la comtesse. C'est toi qui m'as l'air de ne pas être d'ici !...

— Est-ce qu'Ilia n'a pas servi chez vous ? demande Machka complètement désemparée, et elle sent elle-même qu'elle ne recevra aucune réponse, et qu'il lui faut s'en aller bien vite, avant que le portier ne la pousse sur le trottoir.

La nourrice écrivait rarement. Machka se mit à s'habituer tout doucement à l'absence du petit. Soudain, elle reçut une lettre : « Arrivez, la mère, Égorouchka est malade, il va peut-être mourir. » Le soir même, elle arrivait chez la nourrice. Mais le petit était déjà mort depuis longtemps, et l'on attendait Machka pour l'enterrer...

« Et voilà que nous l'enterrons ! » pense-t-elle, stupide, en écoutant les paroles incompréhensibles, et les yeux fixés sur la flamme dansante des cierges. Dans le rayon de soleil, oblique et couleur de fumée, qui descend par la

fenêtre de l'église, cette mince flamme ressemble à une mouche transparente qui volerait au-dessus de la cire. Plus jaune que les lumières et la cire, Égor est étendu dans son cercueil. Seuls, ses petits cheveux se dorent, comme vivants.

« Peut-être aurait-il été malheureux », cherche à se consoler Machka, se rappelant ce que lui a dit la nourrice. Mais cette idée ne la console pas. Elle n'y croit point. Il aurait été heureux. N'était-il pas né coiffé ! Avec des cheveux bouclés, aussi ! Ceux-là sont heureux. Comment se fait-il qu'il soit mort?

Le service est fini. Tout à coup, Machka ne voit plus le petit cercueil ; le sous-diacre l'a cloué, l'a pris et emporté hors de l'église. Il a descendu l'escalier vacillant, il a emporté le cercueil là-bas, au soleil, où, près des pins tortus, il y a des croix, des croix...

Cela se passe vite, comme d'habitude. Le voici déjà enterré, partis le pope et le sous-diacre, parti aussi le moujik qui avait creusé la petite fosse... Il n'y a plus qu'un mince renflement de terre humide, et devant lui, Machka et la nourrice, coiffée de son châle à dessins, et qui tient sa fillette par la main.

— Finis, ma chère, ne te fais pas mourir !... Sa petite âme d'enfant est là-haut, parmi les justes, le Seigneur lui a donné le repos. Agenouille-toi sur la tombe, prends un peu de terre en souvenir et allons-nous-en. Nous boirons le thé, nous parlerons du petit...

A côté du frais tertre humide sont d'autres tertres, grands ou petits, et si nombreux, tous... Ils sont couverts d'herbe jaunâtre, funéraire, et entre eux, de place en place, blanchit un peu de neige. De vagues choses blanches apparaissent aussi, çà et là, dans ce sentier des tombes...

— Qu'est-ce que c'est, petite tante? interroge Machka. On dirait des ossements...

— Ce sont des crânes, ma chère, ce sont des crânes... Notre cimetière est comme ça, qu'y faire ! On ne peut pas creuser profondément, tu comprends, à cause de l'eau qui se trouve en-dessous... On creuse peu profondément, alors la pluie vient au printemps, et démolit les plus vieilles tombes. Notre cimetière est vieux, vieux, que c'en est un malheur !

Elle se penche, soulève une infime coupe ronde, si propre, si blanche sous la caresse du soleil.

— Tiens, voilà un petit crâne, tout lavé... un petit enfant, lui aussi, bien sûr... Il y a beaucoup de ceux-là ici. L'été passé, une demoiselle, une châtelaine, en vit un et le prit : — Je l'emporte, qu'elle dit, je le poserai chez moi sur la table à écrire. Et puis elle a changé d'avis, elle l'a rapporté. — Non, qu'elle dit, il n'aurait point de repos chez moi, il m'apparaîtrait dans mes rêves. Il vaut mieux le rendre à la terre, le recouvrir de terre. — Alors, elle l'enterra. C'est comme ça ! Quoi faire !

Machka s'agenouille pour prendre une poignée de terre et s'abat, en gémissant, le visage contre la tombe.

— Iliouchenka !... Égorouchka !... Mon petit bouclé !... Ho ! pourquoi m'avoir abandonnée, abandonnée, abandonnée?...

Là-haut, l'autre coupe, celle-là bleue, immense et pure, est si caressante... Et si sûre, la promesse du printemps. Le doux mois de mars est proche.

La nourrice tire Machka par son manteau, l'exhorte doucement.

— Assez donc, pauvrette, relève-toi, relève-toi ! C'est un péché de se faire mourir comme ça, à cause d'un petit enfant...

Machka se relève, hébêtée.

— Quoi faire à présent? sanglote-t-elle. Que puis-je?... Ilia... mon bouclé... le petit crâne... les crânes... quoi faire?...

La nourrice la tire toujours par la manche :

— Allons-nous-en, ma chère, allons-nous-en ! As-tu pris de la terre?... Le Christ soit avec lui !... Allons-nous-en, nous boirons du thé, nous reparlerons du petit... Vite, allons-nous-en !

La coupe ronde et bleue s'étend au-dessus d'elles, au-dessus du clair cimetière, au-dessus de l'église faite de poutres grises... la coupole bleue, si pure, si caressante. La promesse du printemps est si sûre...

Le doux mois de mars est proche.

TABLE DES MATIÈRES

I	Youri	11
II	L'« Étudiant »	19
III	Le bouquet « chic »	26
IV	Dans l'escalier des chats	28
V	Le prisonnier	33
VI	Amours variées	39
VII	Une paille à la chaussure	54
VIII	Dodo, l'enfant do...	58
IX	Le banquet	62
X	A la Fontanka	73
XI	La « Française »	83
XII	Pour s'amuser	88
XIII	Le revoir	94
XIV	Le péché	98
XV	Les histoires de Sacha	101
XVI	Un candidat au suicide	105
XVII	La lingère	108
XVIII	Quelques lieux communs	115
XIX	Le verdict	122
XX	Le pantin du diable	126
XXI	Une histoire de coup de feu	148
XXII	Des sabots sur le toit	156
XXIII	Les trois frères	172
XXIV	Sourires noirs	187
XXV	Amusements d'enfant	191
XXVI	Silences	194
XXVII	Une lettre perdue	208
XXVIII	Catastrophe	210
XXIX	La mer verte et la mer salée	224
XXX	L'apparent et le secret	236
XXXI	Les errants des gares	249
XXXII	La Maison Rouge	260
XXXIII	Des crânes	275

ARIS. — SOC. GÉNÉR. D'IMPR. ET D'ÉDIT., 71, RUE DE RENNES